

Jacques Grand'Maison

Sociologue, Université de Montréal

(1978)

Quel homme ?

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgsaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,
professeure de soins infirmiers retraité du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgsaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison, **Quel homme ?**. Montréal : Les Éditions
Leméac, 1978, 147 pp. Collection : Quelle ?

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est sociologue (retraité de
l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée le 6 mars 2004 au téléphone par M. Jacques
Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses
œuvres : articles et livres]



Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 17 avril 2006 à Chicoutimi, Ville de
Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

Du même auteur
Présentation du livre

Avant-propos de l'auteur

De la chaîne de montage au centre d'achat
Un réveil explosif de la conscience
Bien cerner la dramatique contemporaine
Le néo-scientisme
L'homme vaut par la qualité de sa conscience

- I. L'homme libre et responsable, une illusion ?
- II. Des témoins nous interrogent
- III. Critique de l'anthropocentrisme
- IV. De quel homme parlons-nous ?
- V. Du non-homme à l'homme nu
- VI. De l'homme nu à l'homme nouveau

Une harmonie renouvelée avec la nature
Une révolution culturelle inédite
Une pratique politique à redéfinir
Une fonction critique à mieux fonder
Une expérience spirituelle à revaloriser

VII. Face à l'avenir Conclusion

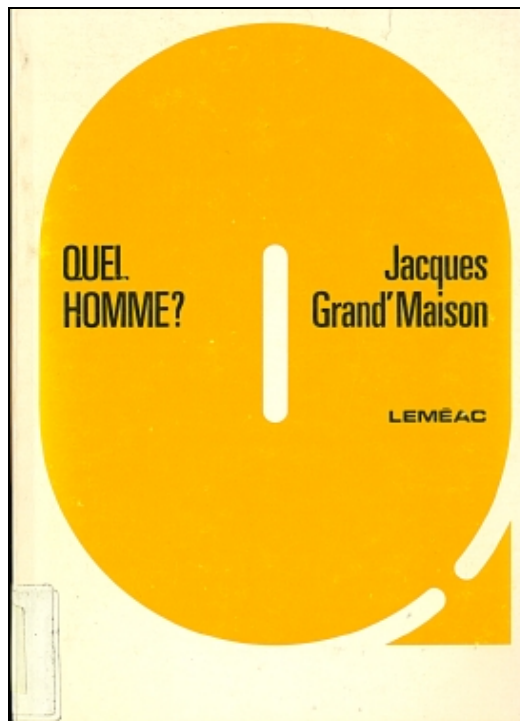
Un cas type, l'Amérique

Conclusion

Jacques Grand'Maison

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

Quel homme ?



Montréal : Les Éditions Leméac, 1978, 147 pp.
Collection : Quelle ?

Du même auteur

[Retour à la table des matières](#)

Vers un nouveau pouvoir. Montréal, Hurtubise HMH, 1969.

Stratégies sociales et nouvelles idéologies. Montréal, Hurtubise HMH, 1970.

Nouveaux modèles sociaux et développements. Montréal, Hurtubise H M H, 1971.

Symboliques d'hier et d'aujourd'hui. Montréal, Hurtubise HMH, 1972.

Le Privé et le public. (2 volumes) Montréal, Leméac, 1974.

Des milieux de travail à réinventer.(2 volumes) Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975.

Une pédagogie sociale d'autodéveloppement. Montréal, Les Éditions Internationales Alain Stanké, 1976.

Au mitan de la vie. Montréal, Leméac, 1976.

Une philosophie de la vie. Montréal, Lernéac, 1977.

Une société en quête d'éthique. Montréal, Fides, 1977.

L'École enfirouapée. Montréal, Les Éditions Internationales Alain Stanké, 1978.

Présentation du livre

(texte au verso du livre)

[Retour à la table des matières](#)

Quel homme ? Les réponses se font de plus en plus vagues et incertaines. Alors que les révolutions des derniers siècles affirmaient l'homme debout, totalement libre et responsable, capable de faire l'histoire, voici que même des scientifiques le présentent comme un être programmé, habité follement par une utopique liberté. Caution précieuse pour les esprits totalitaires, pour les technocrates, pour les « conditionneurs » en publicité et en propagande.

Eh oui ! ce défi de « l'homme possible » est contré jusque dans une certaine orientation scientifique à la mode qui prétend expliquer les cathédrales par la chimie du mortier et la structure atomique de la pierre.

On comprend le retour en force d'alchimies les plus farfelues pour trouver un sens quelque part, qui en religion ésotérique, qui en excursion extra-terrestre, qui en parapsychologie. Combien de citoyens actuels sont partout sauf là où ils sont ?

N'y a-t-il pas d'autres démarches plus judicieuses pour retrouver la trace de l'homme, pour inventer de nouveaux chemins, pour « ensouder » son expérience familière dans la cité réelle, fût-ce par de rudes combats ?

Dans cet ouvrage, Jacques Grand'Maison tente de répondre à ces questions trop souvent renvoyées à de lointains et impossibles horizons sans figures humaines. L'honneur de vivre à fond l'aventure d'aujourd'hui appelle un sursaut de dignité face à ceux qui la condamnent à la fuite dans l'imaginaire.

Quel homme ?

Avant-propos

Il faut supposer que l'homme peut être humain, si l'on veut qu'il le devienne.

L. Eisenberg

De la chaîne de montage au centre d'achat

[Retour à la table des matières](#)

Une vieille dame très active dans son centre d'hébergement me disait en des mots très simples : « Hier encore, on nous appelait des vieillards. C'était un beau nom, plein de dignité. Aujourd'hui, on parle de nous en des termes humiliants : usagers, clients. »

Simple question de vocabulaire ? le ne suis pas sûr. Mon inquiétude grandit quand ce langage professionnel poursuit sa dérive vers des références purement industrielles, et cela dans des institutions à vocation éminemment humaine. Output et input, normes de production, PPBS, évaluation au pied carré.

Tristes techniciens de la chose humaine. On se croirait au centre d'achat avec ses « clients », ou sur une chaîne de montage avec ses exécutants.

Les grands affrontements idéologiques opposent encore Karl Marx et Adam Smith, en oubliant que Taylor est le grand maître du XXe siècle.

C'est lui qui a inspiré la chaîne de montage. La programmation instrumentale pure, neutre, objective, on la retrouve partout, même à l'école et à l'hôpital.

Oh ! bien sûr, nos discours continuent de proclamer la primauté de l'homme. Mais il en va tout autrement de nos pratiques « sophistiquées ».

La quête de l'instrument parfait reste l'objectif principal, le moyen érigé en fin, l'étalon unique de pensée et d'action.

Grattez un peu la plupart des démarches contemporaines et vous arriverez vite au même modèle de base, à savoir une mécanique qui « marche toute seule ».

L'idée de l'horloge s'est substituée à celle de la nature. Mais on n'en est pas encore à l'homme pour lui-même, à une vraie politique de l'homme. Premier maître de sa vie, agent décisif de l'histoire. Fin véritable de tous les projets.

Des scientifiques rêvent de faire un homme en éprouvette. Quelle sorte d'individu, d'être social sera-t-il ? Ces savants deviennent tout à coup analphabètes devant pareille question.

Faisons-nous mieux quand nous cédon's au mythe moderne des structures vertueuses par elles-mêmes ? À gauche comme à droite.

Étrange transposition des rituels magiques d'hier.

Est-ce donc la fine pointe de ce que nous appelons la civilisation la plus avancée de l'histoire ?

Je n'oublierai jamais le commentaire d'un Indien du Pérou qui nous guidait dans la forêt amazonienne. « Vous voulez savoir ce que je

pense de vous autres, les Blancs ? Eh bien !... vous êtes de pauvres hommes qui savez de moins en moins agir par vous-mêmes. »

Certains d'entre nous ont protesté : « Et nos avions, et nos autos, c'est nous qui avons fait cela. »

L'indien s'est contenté de sourire, en prenant un de nos appareils de photographie. Après s'être amusé un peu, il s'est caché l'œil avec sa main. Il déplaçait ainsi la question. L'œil du corps, du cœur, de l'âme ? L'œil humain se serait-il appauvri avec la force des lentilles ?

Qu'est devenu l'humain dans nos villes, dans nos styles de vie ?

Une équipe internationale de l'Unesco a conclu récemment qu'on ne pouvait se faire la moindre idée du type d'homme que veulent former nos systèmes d'éducation en Occident.

Une certaine révolution industrielle s'est prolongée dans l'industrialisation de l'éducation, de la santé, de la vie, de l'homme lui-même. Le taylorisme universel quoi !

Peu importe le problème, on misera sur la bonne technique, l'équipement nécessaire, la structure à mettre en place. On ne retiendra que le mesurable, le quantifiable. C'est ça la science... la civilisation !

Même la critique reste du même ordre : « Je ne fonctionne plus là-dedans. »

Pendant ce temps, des milliers de citoyens se cherchent désespérément des techniques du toucher pour réapprendre à communiquer. Et cela en pleine révolution sexuelle ! Dans le Global Village de McLuhan !

Des techniques de méditation pour se retrouver à l'intérieur de soi-même. Mais après un long détour par l'Orient. La démarche n'aide pas tellement à se situer dans le pays d'ici.

J'ai même appris que les agences de publicité se proposent d'associer la vente de leurs produits à une philosophie de la vie. Eh

oui ! ces agences ont découvert que les citoyens se cherchent une philosophie de la vie et que, par ailleurs, plus personne n'en transmet. Pas même l'école ou la famille.

Les stratégies de mise en marché entretiennent la fausse conscience idéologique. Ainsi on prostituera la signification de « service ». Ses qualités humaines de promotion, de respect, de désintéressement. On se dira attentif aux besoins des clients. En taisant le fait que ceux-ci ont été amenés à des besoins artificiels sans aucune échelle de valeurs.

Il est inutile de rappeler ici les formes extrêmement poussées de manipulation, de conditionnement et de conformisation. Elles fondent les normes contraignantes qui prennent corps surtout dans les classes moyennes, avant de s'imposer à l'ensemble de la société. Et cela dans tous les domaines de l'existence. La copie conforme de l'homme moyen et du bonheur moyen occulte l'exploitation économique, la domination politique et l'aliénation culturelle.

Les grands discours idéologiques ne mordent pas cette pulpe quotidienne. Une pulpe de plus en plus résistante. Certains peuvent lever les épaules devant ce procès bien connu. Après tout, les avantages de l'abondance matérielle compensent bien les désagréments de la commercialisation omniprésente. Après une longue expérience d'éducation, je ne partage pas cet optimisme superficiel.

Combien de citoyens transposent plus ou moins inconsciemment leur psychologie de consommateur dans tous les domaines de la vie ? Ils veulent être servis en amour, en éducation, en religion, en politique, un peu comme au centre d'achat. Même type de rapport aussi passif, aussi « réifié ». La marchandise en tout. Et une marchandise qui, par-delà des choix illusoire, s'impose comme mode de vie, comme médiatrice universelle de tous les rapports humains ; même le travail.

Et nous voilà définis par les centres d'achat ! Nous leur devons notre philosophie de la vie comme nos façons

d'agir. Ce qui n'empêche pas certains professeurs d'université de moquer tout ce qui est jugement de valeurs dans les travaux des étudiants. Car ce n'est pas scientifique ! Bêtise ou imposture ?

Il y a quinze ans à peine, on faisait le procès d'un certain humanisme qui abrutissait supposément nos enfants.

Aujourd'hui, c'est le vide absolu. À quoi bon ces caméras de plus en plus raffinées, si l'œil humain s'éteint.

« Des aveugles qui conduisent des aveugles. »

Un réveil explosif de la conscience

[Retour à la table des matières](#)

On parle d'un éveil des consciences. C'est un espoir. La conscience, on l'avait oubliée celle-là ! Elle est pourtant la marque première et dernière de l'homme. L'œil intérieur. Oh ! bien plus qu'une instance morale. C'est davantage le lieu décisif de l'homme. La source de sa dignité, de sa liberté, de sa responsabilité. Seule fibre qu'aucun cancer ne peut tuer irrémédiablement.

Il était donc normal qu'après tant d'étouffements, on soit retourné à cette ultime brèche de la vie proprement humaine.

Le matérialisme a fini son heure de gloire. Des hommes nombreux commencent à lui reprocher de les avoir retenus à la gangue de la culture, de la politique, de l'économie.

Le matérialisme a fait de nous des instruments de systèmes qui peuvent tous se définir sans la conscience et la liberté humaines. Il n'a su ni notre vraie chair ni notre esprit. Il en est resté à la pulpe de la vie. Un peu comme ce pain fait d'écorce de blé, vendu à fort prix par les meuneries et les boulangeries industrialisées. Il faut y ajouter artificiellement des vitamines.

Partout la solution-pilule, le substitut, le succédané.

L'homme n'a pas été chosifié uniquement par des pouvoirs capitalistes ou communistes. Cette réification tient d'un matérialisme qui déborde le champ politique ou économique. C'est un style de civilisation. Il faut aller jusque-là pour saisir la dramatique contemporaine.

Voilà ce que nous allons aborder dans la prochaine étape. La crise actuelle de l'espérance retrouve des accents humains. Elle porte peut-être un homme nouveau. Une conscience aiguë du tournant inédit que prend l'histoire.

Notre approche critique porte des intentions très positives. L'homme n'est pas mort. Bien au contraire. Malgré les apparences, il n'a peut-être jamais été mis en face de lui-même avec autant de vérité.

C'est le grand paradoxe de notre époque : à la fois des découvertes saisissantes sur les grands systèmes physiques, culturels et politiques qui nous régissent, et en même temps une affirmation très forte de la conscience, une volonté politique de libération.

Plusieurs contemporains ne supportent pas la tension dramatique qui en résulte. Je me demande si des phénomènes comme la fragilité psychique et la violence gratuite n'y doivent pas beaucoup.

Une intériorité explosive, des rapports sociaux incertains, des débats idéologiques tantôt incohérents, tantôt simplistes sustentent l'éclatement des structures sociales et politiques.

Tout se passe comme si la majorité des sociétés avaient à se redéfinir radicalement. Mais comment y arriver sans réévaluer notre civilisation ? Celle-ci définit l'homme d'une époque, d'une histoire. Elle porte les questions et les intentions les plus profondes. Chacune des civilisations a sa dramatique propre.

Bien cerner la dramatique contemporaine

[Retour à la table des matières](#)

Depuis le théâtre grec, l'homme occidental a suivi ce chemin de compréhension. Sur les parvis des cathédrales comme sur les tréteaux de Stratford on a joué les enjeux d'époque pour mieux comprendre. De Sophocle à Bergman en passant par Shakespeare, le drame particulier d'une civilisation était ressaisi plus profondément par une conscience d'époque. Une sorte d'« explicitation » d'un état de conscience diffusé chez les contemporains.

Ce jeu dramatique a pris une ampleur inédite avec les moyens modernes de communication. En ce sens, la télévision marque un tournant sans précédent. Les grands combats politiques passent par ce lieu privilégié. Au temps de la guerre du Viêt-nam, il y avait plus de reporters que de combattants impliqués dans l'événement. Cette guerre est vite devenue une dramatique télévisée à l'échelle mondiale. Plus qu'un exemple, c'est ici un mode de vie devenu clé maîtresse de la vie contemporaine.

Un tel spectacle omniprésent a quelque chose d'artificiel. L'image remplace l'objet. La vie se ramène aux montages de l'écran. Le dialogue quotidien cède au talk show. On en vient à considérer sa propre expérience comme insignifiante. Même en éducation, on accordera aux montages audio-visuels des vertus pédagogiques magiques. En politique comme dans l'organisation institutionnelle, la méthode des scénarios deviendra le grand gadget de la planification. le caricature à peine.

Et l'on est surpris de voir tant d'hommes déçus de ces démarches instrumentales qui créent une pratique sociale de plus en plus froide, abstraite, et mécanique.

On peut constater plusieurs réactions :

- La fuite qui laisse entier le problème d'humaniser la société réelle.
- La tentation de vivre, de construire à côté. En dehors des grandes organisations compliquées et incompréhensibles. -Le retour aux vieux modèles qui, à cause de leur cristallisation, apparaissent plus saisissables et identifiables.
- La projection utopique dans une société idéale qui naîtrait à coup sûr de la Révolution.
- L'évasion religieuse ou gnostique dans une paix à la fois cosmique et spirituelle au-dessus de l'histoire réelle, de ses luttes nécessaires, de ses responsabilités humaines concrètes.

Mais il existe d'autres réactions plus réalistes. Beaucoup de citoyens commencent à se reprendre en main. Ils retrouvent une première cohérence sur le terrain privé et individuel. En définissant leur propre projet de vie d'une façon plus consciente et plus libre.

Je crois qu'on a sous-estimé la portée de cette révolution récente de l'individualité. Pensons, par exemple, à la nouvelle affirmation de la femme. Celle-ci revendique d'abord la possibilité de bâtir son projet de vie d'une manière plus autonome. Elle veut non seulement un statut d'égalité, mais aussi d'individualité intégrale. Combien d'autres exemples pourrions-nous apporter ici ? La révolution culturelle de l'individualité a envahi tous les champs de l'existence : jeunesse, vieillesse et crise de l'adulte ; éducation et travail, etc. On y cherche avant tout la cohérence vitale de son expérience individuelle et privée. Une étape sans doute nécessaire.

Parfois cette sensibilité à l'autonomie personnelle se prolonge dans la redéfinition de nouveaux rapports sociaux. Tel le refus de se posséder l'un l'autre dans le mariage. Telle la reconnaissance de l'individualité de chacun des enfants dans la famille. Telle la contestation des rapports sociaux de propriété.

Mais c'est là une bien timide percée. On a plutôt l'impression d'un divorce croissant entre l'homme défini en termes d'individualité et la

société empêtrée dans de lourdes structures, dans de grands débats idéologiques très loin du citoyen.

J'insiste sur ce grand écart. Il recoupe le fossé entre le privé et le public, entre les structures et l'expérience quotidienne, entre les idéologies et les pratiques réelles, entre la politique et les styles de vie.

Combien tentent vainement de rétablir des raccords entre leur projet de vie et leurs grandes références idéologiques ou politiques ? Est-ce à cause de cette situation schizoïde que je viens d'évoquer ? J'ai la conviction qu'il s'agit plutôt de l'appauvrissement ou de l'absence des médiations sociales entre l'individuel et le politique. Nous voilà confrontés à l'énorme tâche de réinventer des formes concrètes et durables de socialité.

Tout ce qui est social est éphémère. Les groupes se font et se défont à un rythme ahurissant. Même les couples. il y a bien peu de « nous » permanents dans les diverses institutions. En certains milieux, c'est le vide. Seuls le moi et les structures ont une quelconque permanence. On a très peu évalué les conséquences de ces rapports sociaux transitoires, de ces solidarités évanescents.

Le néo-scientisme

[Retour à la table des matières](#)

La révolution culturelle de « l'individu bien dans sa peau » et la révolution politique des grands systèmes, pas plus l'une que l'autre ne nous présentent des conceptions satisfaisantes de l'homme. Je dirai la même chose de certains courants scientifiques à la mode. Je m'y arrêterai davantage, parce qu'ils cautionnent les caricatures actuelles du visage humain.

Je viens d'évoquer l'occultation multiforme d'une socialité consciente, libre et responsable dans la cité mercantile et technocratique, dans le narcissisme à la mode, dans la mythologie des structures vertueuses à gauche comme à droite. Voilà peut-être

l'obstacle majeur qui nous empêche de définir les problèmes et les tâches à hauteur d'homme.

Le fait que nous ayons tant de difficulté à préciser ou à débattre les différents types d'homme que nous voulons promouvoir est déjà révélateur de l'obscurcissement philosophique contemporain. Or, j'ai la conviction que le scientisme ancien et le nouveau sont à la source de cette occultation multiforme.

Les vieilles aliénations des mythologies de surplomb ont été transférées dans les déterminismes d'en bas, au XIXe siècle. Et nous n'en sommes pas sortis. L'infailibilité cléricale s'est déplacée. Des scolastiques nouvelles sont apparues. Beaucoup plus redoutables dans leurs « enfermements » logiques, très « réductivistes ». On a pu lire récemment des ouvrages qui nous servaient à tour de rôle des thèses irréfutables bâties à partir d'un empirisme bien étroit, et parfois à partir d'hypothèses mai élucidées.

G. Bonnot, dans *La vie, c'est autre chose*, évoque pareil travers en ces termes : « Au tourbillon des modes et des idées, au spectacle toujours changeant de la vie, au chaos des apparences, la science entend opposer un ordre immuable. La vérité. » Bien sûr, on devrait parier ici plutôt de scientisme que de science. Et je retiens de celui-ci ses extrapolations inadmissibles d'en bas. Arthur Koestler a bien vu certaines fumisteries à la mode :

La tentative de ramener les activités complexes de l'homme à d'hypothétiques « atomes de comportement » observés chez les mammifères inférieurs n'a abouti pratiquement à rien de pertinent - pas plus que l'analyse chimique des pierres et du mortier ne nous renseignerait sur l'architecture d'un édifice. Et pourtant, tout au long de l'âge des ténèbres de la psychologie, la majeure partie du travail des laboratoires a consisté à analyser le mortier et les pierres dans l'espoir que peut-être cela expliquerait un jour ce que sont les cathédrales.

Margaret Mead fait entendre un point de vue semblable :

Du point de vue de ce que le psychologue, le sociologue ou l'historien tentent de comprendre, le modèle « culture primitive » s'est prêté à une extrapolation grossière, déterministe et réductionniste. Il en est ainsi

lorsque la culture est considérée comme une variable secondaire (qu'on dégage simplement en donnant les mêmes tests psychologiques aux Portoricains de San Juan et aux Portoricains de New York) ou traitée comme une sorte de conditionnement pavlovien... Les modèles découverts dans le comportement récemment observé et seulement partiellement compris des oiseaux, des poissons et des primates ont été appliqués prématurément et sommairement aux hommes... Ces théories embrouillent plutôt qu'elles ne clarifient notre compréhension de l'homme.

Henri Lefebvre élargit à son tour l'enjeu que nous venons de pointer : « Sciences et idéologies actuelles, comme la quotidienneté, manquent tragiquement de philosophie. » Oh ! je sais que la réflexion philosophique critique ne peut pas ignorer ce monde extra-humain des nécessités que nous révèle la science. Mais celle-ci ne peut décréter à partir d'elle-même l'inexistence ou l'impossibilité de la conscience ou de la liberté. C'est à ce moment-là qu'elle devient un scientisme inadmissible, une autre scolastique.

Ces extrapolations deviennent des contradictions dans certaines idéologies qui se présentent comme une science irréfutable. Tel le marxisme. Celui-ci prétend promouvoir une conscience et une volonté politiques de libération tout en se fondant sur des lois inéluctables de l'histoire. Son matérialisme historique et sa dialectique sont soumis à un déterminisme érigé en science.

De quelque côté qu'on se retourne, on retrouve le même problème de fond. Tout se passe comme si l'homme devait s'enfermer irrémédiablement dans un système ou l'autre.

Une philosophie où l'homme se définit et se construit non seulement à partir de la nature et de la science, mais surtout à partir de sa propre conscience, de son projet libre et créateur -une telle philosophie semble être de plus en plus rejetée. Même les identités culturelles et historiques particulières ne résistent pas à cette quête scientiste du système universel qui structure et explique toute chose, l'homme y compris.

Je ne veux pas nier ici les énormes conditionnements de toutes ces infrastructures que les sciences modernes ont découvertes. on ne peut plus, dans ce sillage, souscrire à l'idéalisme des humanistes. Dans la

mesure où ils faisaient bon marché de pareilles contraintes. Mais de là à faire de la conscience humaine libre un épiphénomène ou une illusion, c'est une tout autre affaire.

L'homme vaut par la qualité de sa conscience

[Retour à la table des matières](#)

J'ai la conviction que la conscience humaine est assez dégagée des déterminismes pour s'autodéterminer, pour s'inventer ses propres chemins, pour faire l'histoire, pour construire sa cité.

Cette même conscience peut conjuguer l'homme au pluriel. Non seulement pour une communauté qui est plus qu'un rapport biologique d'espèce, mais aussi pour une diversité extrêmement riche de types humains, de cultures, de philosophies, de sociétés.

L'homme « conscient » est plus riche que tous les systèmes. Il est capable de se renouveler à partir de ce qu'il a en propre, tout en assumant ses niches écologiques, biologiques ou autres. Il est capable non seulement d'établir des projets libres et créateurs, mais aussi de devenir un être nouveau.

On ne saurait affirmer la conscience individuelle, tout comme la démocratie politique, sans porter une telle philosophie de base. Autrement, même l'histoire n'est qu'une vaste mécanique qui ne laisse aucune place à l'action libre des hommes, fût-ce comme résidu. Et pourtant, ce vieux postulat scientifique refait surface. On nous le ressert un peu partout. Dans des ouvrages savants, en littérature, dans les media de communication.

Le déterminisme revient à la mode. Il s'y cache tantôt un certain désespoir devant l'avenir très compromis de la planète, tantôt un optimisme de commande qui repose sur un grand système indépendant des faillites humaines.

On a vu récemment le balancier se promener à ces extrêmes. Mais c'est toujours l'homme qui y perd. Les décisions ne comptent plus. Comme éducateur, je trouve tragique pareille démission. On risque de blaser les générations montantes. Celles qui, pourtant, auront à assumer des responsabilités que nous n'aurons pas prises à ce tournant si important de notre civilisation.

La liberté n'est pas la « nécessité devenue consciente », comme disent les néo-scientistes à la mode, mais volonté et décision qui rendent l'homme plus fort que tous les destins ; risque libérateur et créateur au creux du tragique de la condition humaine.

Il ne sera jamais facile d'être homme. Historiquement, nous venons à peine d'entrer dans l'âge de la liberté responsable. Et voilà que nous reculons devant le défi. Même chez les révolutionnaires, on s'en remet à un petit dieu mécanique qui assurera l'irréversibilité d'une trajectoire déjà toute tracée.

Eh bien ! non, l'homme dans le monde, c'est la brèche de toutes ces logiques enfermantes ; l'instance du projet différent de la ruche animale. Il est possible de faire une cité qui soit vraiment la réalisation d'hommes libres, justes et solidaires. Une cité où l'homme lui-même sera la fin et l'agent décisifs de sa politique ; et non pas un quelconque « système auto-éco-réorganisateur », comme le voudraient ces scientifiques qui nous resservent des vieux schèmes déterministes dans de nouvelles et étranges mécaniques. On y aliène encore l'homme en le rivant à une autre machine qui marche toute seule. Une autre version, plus raffinée, du taylorisme.

Qu'il s'agisse d'éducation ou de politique, d'affectivité ou d'organisation, on misera davantage sur la technique infaillible que sur la qualité de la conscience. Comment se surprendre de la crise actuelle qui se loge particulièrement dans l'indécision au sommet comme à la base de nos sociétés instrumentales, compliquées à souhait ? On ne sait plus ce qu'on veut, parce qu'on a perdu la trace de l'homme et de la responsabilité. Cette source proprement humaine de l'histoire et de la politique. Cette instance véritable de la décision.

La touche humaine de justice et d'amour se trouve d'abord dans la qualité de la conscience, et non dans des rationalités et des mécaniques qui marchent toutes seules. Si c'est là un humanisme éculé, je le préfère à toutes les tuyauteries vides qui ne connaissent plus le chemin de la source. Je le préfère à toutes ces pâtes sans levain qui ignorent la fête humaine.

Voilà ce que je veux explorer dans cet ouvrage.

Quel homme ?

Chapitre 1

L'homme libre et responsable, une illusion ?

Si c'est un despote que vous voulez détrôner, voyez d'abord si son trône en vous est bien détruit.

Et comment vous élèverez-vous au-dessus de vos jours et de nuits, si vous ne brisez les chaînes dont à l'aube de votre entendement vous avez chargé votre heure du midi ?

Khalil Gibran

[Retour à la table des matières](#)

À sa fine pointe, l'histoire occidentale affirme le primat de la liberté et de la responsabilité humaines. Cette conviction est au cœur des grandes révolutions qui ont jalonné les derniers siècles.

Mais à vrai dire, il y a là-dessous une longue expérience historique qui remonte jusqu'à Socrate. Celui-ci fut peut-être le premier témoin d'une conscience critique face au système social, aux lois, au pouvoir établi, à la mythologie de son temps. Plus tard, Jésus allait radicaliser cette révolution anthropologique. Plus près de nous, l'athéisme à ses débuts revendiquait une liberté et une responsabilité totales. Or, aujourd'hui, celles-ci sont profondément mises en cause jusqu'à la négation de la conscience et de l'homme lui-même. Une « néganthropologie », quoi !

Que s'est-il passé ? Comment expliquer cette inversion d'une dynamique historique évidente ? Après avoir opposé le projet humain libre et créateur aux absolus religieux, métaphysiques et politiques, voici qu'on le nie maintenant au nom de la science. Au XIXe siècle, la science d'en bas contribua à démystifier la fausse conscience qui logeait dans les superstructures. Elle suggérait que l'humanité libre allait naître du monde réel enfin désenchanté et transformé. Mais peu à peu, dans plusieurs foulées scientifiques on s'est acheminé vers diverses négations de l'homme. Des scientifiques de différentes disciplines modernes ont évacué les dimensions anthropologiques des œuvres de Darwin, de Marx, de Freud ou de Durkheim.

Bien sûr, certains laissent quelque place à une liberté interstitielle dans l'imaginaire et dans la subjectivité de l'homme. Nostalgie du vieux romantisme ? Après tout, c'est un peu gênant de renvoyer au néant tous les poètes et les philosophes de l'histoire... Homère, Sophocle, Confucius, Thomas d'Aquin, Kierkegaard, Sartre et tant d'autres. Scellée d'abord en haut, puis en bas, la condition humaine a peut-être au-dedans un petit espace libre, une brèche d'utopie ?

Le biologiste Monod, après avoir reconnu un certain hasard dans les mécanismes de la nature, plaide pour un consentement libre et intelligent à la nécessité. Son homologue Laborit, plus alerté par la révolution culturelle récente, fait l'éloge de la fuite par l'imaginaire, seule drisse possible pour élever la voile humaine qui n'en demeure pas moins totalement soumise à des vents invariants¹. « Le seul amour qui soit vraiment humain, c'est un amour imaginaire... car il n'existe pas d'aire cérébrale de l'amour. » Tout est déterminé par la niche écologique. L'homme n'a aucun pouvoir sur le flot, le pôle, la

¹ Henri Laborit, *La Nouvelle Grille* (1974), *Éloge de la fuite* (1976), Paris, Laffont. Sur le terrain même de la biologie, on trouvera des vues contraires à celles de Laborit sur l'individualité, dans J. Hamburger, *L'Homme et les Hommes*, Paris, Flammarion, 1976. Ce qui rend encore plus contestables les extrapolations philosophiques de Laborit. Celui-ci arrive à une position métaphysique sur la non-signifiante de l'individu à partir d'une théorie biologique que des spécialistes de sa discipline contestent. On se trouve alors devant deux absolus : physique et métaphysique chez un auteur qui s'en prend à toutes les formes d'absolutisme. Et le voilà engagé lui-même dans une même grille de déterminisme et de dogmatisme.

vergue, la voile et le gouvernail de l'évolution naturelle. « Il faut fuir... même la lutte », dit Laborit, tout en prétendant qu'il n'existe pas d'issue. Dans la prairie qui verdoie, sur la route qui poudroie, le hippie, le drogué, le psychotique ont compris mieux que nous.

« Chacun de nous depuis sa conception a été placé sur les rails dont il ne peut sortir qu'en déraillant. » Par l'imaginaire, évidemment ! Mais cet imaginaire n'a aucune place dans la nouvelle grille qui explique tout. Nous voilà condamnés à attendre la réponse du biologiste. Du même souffle, celui-ci nous dit que la hiérarchie est une maladie politique, mais que, par ailleurs, il n'y a pas de démocratie possible puisque tout le monde obéit aux mêmes pulsions. Qu'à cela ne tienne, Laborit ajoute : « Le rôle de l'homme est uniquement politique. » On n'y comprend plus rien surtout quand il soutient que tous les débats politiques sont des bréviaires psalmodiés du déterminisme comportemental. Voilà le règne obligé de l'invariant.

Donc pas de sémantique humaine, mais seule une syntaxe physique qu'on devra apprendre du biologiste. Il ne reste pratiquement rien de « l'imagination au pouvoir » (mai 1968) que le savant voudrait bien récupérer pour courtiser les générations montantes. Mais dans sa logique in vitro, les pores in vivo de l'imaginaire libérateur et créateur n'ont aucun espace.

Après avoir dénoncé l'aliénation et l'inhibition de l'action dans les « compensations narcissiques, hiérarchiques et consommatrices » du broyeur technocratique et économique, il nous renvoie aux déterminismes inconscients qui téléguident tous nos comportements. On se demande par où peuvent bien passer l'imaginaire et la fuite, la « révolution permanente sans but objectif ».

Le cercle vicieux est total quand le biologiste conclut : « Il faut perfectionner la grammaire en sachant que nous ne pouvons pas comprendre la sémantique. » Du coup disparaît la possibilité ou la réalité d'une parole humaine signifiante et libérante, même imaginaire. Le biologiste nous enseignera à « nous conformer de mieux en mieux à la syntaxe cosmique, celle qui permettra peut-être un jour d'écrire sans la comprendre la phrase qui contient le secret de l'univers, au fronton de la porte de la cité humaine ».

Métaphysicien, va ! Très conservateur à part ça ! Emmanuel de la réponse à toutes nos questions. Mais aussi fossoyeur de l'amour, de la liberté, de la politique, de la conscience... et de l'homme. On n'en demandait pas tant. Dieu le père revient à la mode... et aussi le Messie. Il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat, s'il ne se cachait pas derrière ce plaidoyer (car c'en est un) une tendance néo-scientiste fort répandue aujourd'hui.

Plusieurs structuralistes, par-delà des découvertes parfois saisissantes, ont perdu la trace de l'homme. Étrange paradoxe dans une nouvelle culture où l'homme veut être maître de son projet de vie, des cadres de son existence, et de ses décisions politiques. Le néo-scientisme cautionne tout autant la technocratie que l'esprit totalitaire, ces ma thématiques de l'ordre, de la justice ou du bien-être. Ce qui permet à une certaine gauche naïve de rêver un système qui nous épargnera l'aventure angoissante mais passionnante du « questionnement », du désir, de la liberté. Il n'y a pas d'exploration des riches possibles humains, sans la liberté d'expérimentation et d'erreur.

Le principal problème, ici, n'est pas celui des idéologies de « l'homme définitivement constitué » (R. Habachi), mais bien la disqualification de tout ce que l'homme pense, vit et fait à partir de lui-même, de sa conscience libre et responsable. Les scientifiques anciens et nouveaux veulent expliquer l'homme exclusivement par ce qui n'est pas spécifiquement humain, pour l'enfermer une fois de plus dans une tunique sans couture. Antigone devra encore protester pour affirmer une dignité humaine qui échappe à tous les codes génétiques, religieux ou politiques.

Face aux nouveaux riches, je préfère la « fenêtre du pauvre toujours ouverte sur les cris de la rue ». Là où l'on entend encore ces accents humains que les clercs d'hier et d'aujourd'hui n'ont jamais su reconnaître même en eux-mêmes. Le non-homme devient l'attribut des civilisés sophistiqués. Il en va tout autrement chez ceux qui n'ont que leur condition humaine à dresser dignement devant toutes ces mécaniques modernes de savoir, de pouvoir et d'avoir chosifiés et déshumanisés.

Du tranquillisant aux cent thérapies sur le marché, du laboratoire à la froide bureaucratie, du structuralisme linguistique aux stratégies publicitaires, de la NASA aux extraterrestres, des behavioristes aux colonels (à gauche ou à droite), de la légitimation du système capitaliste à la mécanique de la lutte des classes, c'est toujours la même logique qui incurve l'aventure humaine de la libération pour la glisser au pli d'un tout fait, d'un tout naturel vide. En haut ou en bas, mais jamais à hauteur d'homme.

Oh ! je sais l'illusion des humanismes anthropocentriques qui ont encagé l'homme, non pas au-dehors, mais au-dedans de lui-même. La philosophie et la littérature de l'absurde en témoignent. Mais elles sont autrement plus humaines que toutes les plomberies actuelles. J'entends Caligula de Camus : « Comme il est difficile d'être homme. » Le vertige existentialiste était tout frémissant d'humanité. Apeurés devant une conscience humaine mise à nu, plusieurs ont préféré se sécuriser dans de nouvelles négations de la liberté. Mais il fallait de nouveaux clercs pour restaurer l'ordre naturel invariant. Le grand Inquisiteur d'hier a immigré. Il n'est plus au temple, mais au laboratoire. Aussi enferré dans sa raison objective. Aussi neutre pour cautionner (même malgré lui) le totalitarisme sous toutes ses formes. Aussi habile pour se présenter comme seul maître à penser.

Je parle ici de ces scientifiques qui disqualifient la conscience au nom d'une théorie scientifique extrapolée d'un système global déterministe. Bien sûr, il existe d'autres cloisonnements systémiques. Ce peut être une grille d'analyse idéologique, un ordre politique, une dogmatique religieuse, une thérapie infaillible, une organisation parfaite et que sais-je encore.

Je soupçonne là-dessous, tantôt la nostalgie sécuritaire des sociétés closes, tantôt la peur d'un avenir inconnu. Refus aussi du mystère au creux de toute liberté avec sa multitude de possibles. Cette liberté niée, les systèmes deviennent étanches, le passé psychanalysé obsède, le retour à la nature refuse tout projet politique, la tribu et la secte refont surface. Autant de phénomènes régressifs des derniers temps.

Ce néo-sécurisme inavoué nous rend incapables de discerner les germes de vie dans le chaos actuel, lors même qu'il faudrait comme

Beethoven créer une nouvelle symphonie à même les défis inédits de nouvelles absurdités. Voilà une dramatique proprement humaine inscrite dans l'histoire. À savoir une conscience libre capable d'intégrer de fortes dissonances dans des harmonies neuves et plus riches. Les sauts humains qualitatifs passent par crises et chaos. Il ne faut pas y voir une autre mécanique de l'évolution, mais plutôt une distanciation où se révèlent la liberté et la conscience critique des hommes.

Dans l'évolution de l'univers, on peut reconnaître un cheminement physico-psychique. Canal qui a permis un saut qualitatif : des brèches du hasard dans la nature aux écarts de la liberté, aux distanciations de la conscience critique. Mais ce dernier niveau est d'un autre ordre.

Les sciences empiriques peuvent nous éclairer sur les véhicules et sur les terrains d'exercices de la conscience, mais pas sur la conscience comme telle, surtout pas comme instance de liberté, de décision et de projet. On comprend ici pourquoi les scientifiques devaient écarter la liberté pour nier toute transcendance et toute spécificité de la conscience humaine par rapport à l'univers physique des nécessités.

Le déterminisme scientifique est au fond une position métaphysique inavouée, gratuite et erronée dans la mesure où il décrète l'inexistence de la liberté à partir de structures qui ne peuvent expliquer ni la genèse, ni le contenu de la liberté.

On peut enfermer la conscience dans un ordre extra-humain, ou même dans une logique humaine. Mais dès que la liberté entre en jeu, il y a quelque chose de l'homme qui échappe à toute rationalité scientifique et à l'ordre naturel des nécessités.

Réduire la conscience humaine à un instinct animal supérieur et plus complexe, c'est rayer d'un trait ce qui a fait l'histoire et les civilisations. L'homme le plus simple sait qu'il est capable de décision et de projet. Il en fait l'expérience. Une expérience qu'aucune science ne peut nier. Une expérience aussi factuelle que l'existence de l'atome.

Paradoxalement, le scientifique demande un acte de foi aveugle quand il nie l'existence d'une liberté que l'homme « expérimente ». Cette négation devient une abstraction, une métaphysique absurde, une pseudo-philosophie qui ne résiste ni à l'expérience ni à la conscience, ni même à la logique de l'homme lui-même.

Ce n'est pas la liberté qui est une abstraction ; c'est plutôt la négation métaphysique de la liberté à partir d'ordres physiques étrangers à cette instance, à ce niveau de conscience.

Par ailleurs, la conscience libre et la volonté créatrice de l'homme ne sauraient être expatriées sur une lointaine trajectoire utopique. Elles agissent à l'intérieur de la chair, de la logique et du chaos comme un levain dans la pâte. L'homme a le pouvoir de transmuier la nature en aventure. Bien sûr, comme le rappelle Habachi avec raison : « Si vous méprisez la nature, l'aventure s'affole, mais si vous refusez l'aventure, la nature s'asphyxie ². »

Le philosophe reconnaît ici le rôle irremplaçable de la logique scientifique des nécessités, mais en même temps, il montre que l'anthropologie ne peut s'enfermer dans le cadre scientifique le plus exhaustif. À hauteur d'homme, les convergences scientifiques ne sauraient déterminer les divers choix de valeurs, la dramatique des décisions libres, sans compter les gratuités indicibles de l'amour de soi et des autres. Évidemment, il existe des divergences dans la nature que la science reconnaît. Mais il y a là une différence qualitative : entre la brèche du hasard et le cycle des nécessités, d'une part, et, d'autre part, la brèche de la conscience libre qui ouvre tous les systèmes à d'incessants dépassements. Une différence qualitative qui s'avère le spécifique humain le plus évident.

La conscience libre ne peut être conçue comme un *no man's land* imaginaire, à côté du réel. Elle agit à l'intérieur de l'ici et du maintenant pour créer une libération et une espérance fondées dans l'expérience concrète des hommes. Au fond, les néo-scientistes disqualifient à la fois cette expérience humaine et la conscience qui veut ultérieurement l'orienter dans des projets individuels collectifs.

² R. Habachi, *Commencements de la créature*. Paris, Centurion, 1966, p. 66.

On comprend mal la régression d'un certain monde scientifique actuel. Il pointe le drame écologique et nie en même temps la possibilité d'une volonté politique correctrice. Il cherche le système unique après avoir découvert la grande diversité des anthropologies culturelles dans le monde. Il reconnaît la révolution culturelle de styles de vie plus gratuits, plus libres et plus créateurs, mais il la marginalise au pays du rêve et de la fuite. Il proclame la grandeur de l'intelligence tout en lui soutirant toute capacité d'auto-orientation et d'autodétermination. Il dénonce la métaphysique et décrète métaphysiquement l'irréalité du sens, de la liberté, de la conscience.

« Nous sommes totalement programmés », soutiennent certains scientifiques au grand plaisir des informaticiens, des technocrates et des esprits totalitaires. Il n'y a d'objectivité que dans les faits observables. Le positivisme n'est pas une caractéristique exclusive du XIXe siècle !

Après un mouvement historique de contre-politique établie, après un mouvement de contre-culture reçue, devons-nous initier un mouvement de contre-science impérialiste ? Pourtant, nous avons toutes les raisons de reconnaître aujourd'hui les limites de la science, sans pour cela verser dans l'anti-intellectualisme. Qui aurait pu prévoir la résurgence du mythe scientiste à la fin du XXe siècle ³ ? Les limites de la science font pourtant partie des faits observables. Fût-ce le désarroi actuel des Occidentaux dans leurs cites ordonnées par les rationalités scientifiques.

Notre conscience rejetée dans la disgrâce de l'utopie (Ortega) a bien le droit de retourner le fer et de pointer à son tour l'irrationalité de la cité scientifique. Oh ! je parle toujours du scientisme qui a enchaîné les hommes à ses modèles mécaniques prolongés dans l'organisation techno-bureaucratique. On comprend alors pourquoi beaucoup

³ Il faut se rappeler ici quelques mythes scientistes.

- « L'univers est désormais sans mystère », Berthelot chimiste.

- L'humanité est parvenue au dernier âge, celui de la science qui lui donne la clef de tous les problèmes ; Condorcet, Comte.

- La nature est inépuisable ; A. Smith, K. Marx.

d'Occidentaux cherchent partout ailleurs que dans l'ici et le maintenant de leur monde un quelconque sens à leur aventure humaine. Pourtant, hier encore, ils étaient fiers de leurs convictions humanistes, celles d'être des hommes conscients, libres et responsables. Ces convictions ont joué un rôle majeur dans la révolution scientifique elle-même. Voici que celle-ci semble nier ce qui l'a fait naître. L'homme écrasé par son oeuvre, quoi ! Peut-être aurions-nous perdu certaines richesses humaines en cours de route. Il nous faut interroger des témoins privilégiés.

Quel homme ?

Chapitre 2

Des témoins nous interrogent

[Retour à la table des matières](#)

Darwin, au soir de sa vie, a bien vu le danger de la séduction rationaliste et matérialiste. L'homme peut s'enchaîner à sa propre raison, s'enfermer dans ses systèmes. Et cela, jusque dans la mécanisation de la nature et de sa propre vie.

La science et ses prolongements techniques, en prenant toute la place, ont engendré un monde irrationnel et déshumanisé comme celui de nos mégapoles. Certains diront qu'il s'agit ici d'une mauvaise utilisation de la science. Il y a beaucoup plus.

Le mythe scientifique a laissé croire que seule la science peut définir l'homme et le faire vivre, que seule elle peut fonder le véritable humanisme. il faut dénoncer cette illusion qui court encore le monde.

On ne déduit pas un humanisme de la biologie ou de la sociologie. Bien sûr, une sagesse peut tirer grand profit des apports scientifiques. Mais elle trouvera ailleurs ses touches humaines décisives... son

cœur... son âme. La science n'a pas grand-chose à dire là-dessus. Dans ses pratiques historiques récentes, elle a fait preuve de bien peu de sagesse.

Les savants contemporains les plus lucides en ont pris conscience. Pourtant ceux d'hier nous avaient clairement avertis, tel ce passage saisissant de Darwin dans son autobiographie :

Jusqu'à l'âge de trente ans, je trouvais grand plaisir dans la poésie. À l'école, j'avais connu des joies très intenses dans Shakespeare, particulièrement dans ses drames historiques. Plus tard, la peinture et la musique m'enchantaient. Mais maintenant, et cela depuis plusieurs années, je ne puis supporter une seule ligne de poésie. J'ai tenté récemment de renouer avec Shakespeare, mais il m'a ennuyé jusqu'à la nausée. J'ai perdu aussi tout attrait pour les arts. Tout se passe comme si mon esprit était devenu une sorte de trieuse mécanique pour tirer des lois générales d'une large collection de faits. J'ai l'impression que cette érosion de l'esprit ouvert aux goûts humains supérieurs débouche sur la perte du bonheur, sur l'appauvrissement de l'intelligence, sur l'affaiblissement de la force morale, sur l'érosion de l'affectivité⁴ (Tout ce qui donne le goût de vivre !)

Il est encore plus inquiétant le fait qu'on ait progressivement évacué l'anthropologie de la pensée de Marx. On trouve pourtant chez lui des accents semblables à ceux de Darwin. Il s'insurge contre une réduction de l'homme à une « pure catégorie logique », à une composante de la « base matérielle », à une « marchandise », à une instrumentalité politique. il dira, par exemple, à propos de l'art grec : « On sait que certaines époques de floraison artistique ne sont nullement en rapport avec le développement de la base matérielle⁵. »

Henri Lefebvre souligne comment l'esprit de système a été renforcé par le contexte techno-bureaucratique de nos sociétés modernes, à gauche comme à droite. Au point d'obturer même la brèche anthropologique que reconnaissaient des positivistes du XIXe siècle. Cette brèche est maintenue par l'instance philosophique. « La tradition philosophique oppose la critique radicale, la distanciation, la révolte, la liberté. » Bien sûr, Lefebvre en appelle à une autre

⁴ *Charles Darwin's Autobiography, Londres, Nora Barlow, 1958.*

⁵ *Karl Marx, Critique de l'Économie politique.*

anthropologie, à une philosophie radicalement transformée. « À la philosophie de la finitude, elle oppose la philosophie du désir. » Celle-ci vise « la création d'une culture qui ne soit plus institution, mais style de vie » ; elle vise « une pratique qui change la vie et non pas seulement l'État ou les rapports de propriété ⁶ ».

Henri Lefebvre a prévu la réaction devant ces perspectives actuelles de la révolution culturelle. Le retour à des systèmes néganthropologiques est même advenu plus vite qu'il ne l'avait cru. Aussi dira-t-il que la pensée contemporaine « souffre cruellement de manquer de philosophie ». Elle n'a plus de trajet humain, un peu comme les institutions, les technologies, la politique, et la quotidienneté citadine moderne. Ce vide d'humanité nous le trouvons tout autant dans les discours scientifiques de Kahn ou d'Althusser que dans le verbe politique des partis.

J'insiste ici sur le retour critique de certains témoins privilégiés qui ont élaboré des systèmes largement diffusés dans le monde contemporain. Darwin, Marx, Freud, Durkheim, Einstein et tant d'autres, au sommet de leur maturité, ont pressenti le danger de perdre de vue l'être humain lui-même. Éternelle histoire des écoles et des disciples qui transforment en scolastique les mouvements d'humanité à l'origine des tournants historiques.

Il faut relire la correspondance de Freud, d'Einstein, ou de Russel. À Maurice Solovine Einstein écrivait : « C'est le point faible des positivistes et des athées de profession qui se sentent tout heureux d'avoir avec tant de succès dépouillé le monde, non seulement de Dieu, mais de son mystère. »

Ce désenchantement du monde n'est pas étranger aux « bleus » de l'humain chez les citadins actuels. Dans leur intériorité vidée comme dans l'atonie de leur vie quotidienne. Sur l'écran des media comme sur les tréteaux politiques. En classe, comme dans le milieu de travail. Parfois, il m'arrive de penser que le terrorisme inhumain n'est que la

⁶ Henri Lefebvre, *La Vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968.

pointe extrême d'un aveuglement généralisé qui scelle toutes les vannes de la liberté et de l'espérance proprement humaines.

Aveuglement qui va jusqu'à ce néo-narcissisme à la mode, qui écarte toute possibilité du moindre rapport humain authentique. Je retrouve sans cesse les mêmes clichés dans la littérature critique : « Toute sa vie a été modelée en fonction de l'image que son milieu désirait qu'il projette. Il n'a jamais pu être lui-même. » Du même souffle, on établit le postulat de l'incommunicabilité affective, cognitive ou volitive, interpersonnelle ou sociale.

Les arts contemporains disputent à la science les meilleures thèses sur l'humain impossible, mais toujours en empruntant la même logique déterministe du système. De part et d'autre, on a désespéré de l'instance humaine. Pourtant, une longue tradition philosophique occidentale en avait fait le tremplin décisif pour vaincre et dépasser toutes les limitations.

Quant à nous, nous maintenons cette conviction que l'homme est plus que tous les systèmes qui l'enveloppent et le conditionnent. Sa pire aliénation restera toujours ses propres systèmes rationnels qu'il jette sur lui-même comme un filet de pêche. Celui-ci, non seulement emprisonne jusqu'à la mort, mais aussi tire l'être captif de son milieu vital. Peut-être faut-il expérimenter d'abord la libération de ces filets artificiels pour découvrir et vivre sa liberté dans le pays réel.

Voilà sans doute le trajet humain particulier de nos conjonctures historiques. J'en veux pour témoin à rebours ce texte révélateur d'un physicien atomique. Son plaidoyer aberrant a l'avantage de suggérer pourquoi toutes les quêtes actuelles d'humanisation, même à travers la reprise de contact avec l'économie de la nature, s'en prennent à un type de technologie devenu le moule exclusif de la cité.

Les seuls animaux dont la disparition pourrait menacer la viabilité biologique de l'homme sur terre sont les bactéries de notre corps. Quant au reste, il n'y a pas de preuve convaincante que l'humanité ne pourrait pas survivre, même comme la seule espèce animale sur terre. Si on développait certains moyens économiques de traitement des matières premières inorganiques comme nourriture synthétique - ce qui va arriver

tôt ou tard - l'homme pourrait même vivre sans les plantes qui le nourrissent aujourd'hui...

Personnellement, comme chez la plupart des êtres humains, je pourrais frémir à l'idée d'un habitant sans animaux et sans plantes. Mais des millions de citoyens à New York, Londres ou Tokyo ont grandi et survécu dans un habitat pratiquement « azoïque »⁷.

Le savant s'en prend ici à « l'irrationalité » des préoccupations écologiques qu'il considère comme une nouvelle sacralisation de la nature. À ses yeux, il n'y a de rationalité que dans les moyens technologiques... d'un certain ordre : ce qu'on peut produire et consommer... ce qu'on peut monnayer. Quel aveuglement ! New York est déjà si peu vivable. On imagine ce qu'elle serait dans la prospective raisonnable (!) d'une telle foulée technologique. Celle-ci se veut définitrice de l'homme lui-même :

Maintenant nous pouvons définir l'homme : un ensemble génotypique d'atomes de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, de nitrogène et de phosphore selon une séquence moléculaire particulière. (J. Ledesberg.)

Une idéologie scientifique parmi d'autres ? Il y a beaucoup plus. C'est là l'économie et la politique dominantes. Les cités et leurs citoyens y sont soumis. La tendance majeure de l'industrie moderne est d'éliminer tout facteur « vivant », même le facteur humain (Schumacher). À témoin, la grande part des investissements des transnationales consacrés à une automatisation toujours plus poussée (Levinson). Même des esprits critiques, comme Albert Meister, après avoir cru à la possibilité d'une autre orientation de civilisation, s'inclinent désespérément devant l'inévitable victoire de la technostructure à l'Est comme à l'Ouest, et bientôt dans le Tiers-Monde.

Bien sûr, des hommes en nombre croissant tentent de réagir. Par-delà l'intérêt nouveau pour la nature, l'écologie, l'agriculture et même l'autosuffisance, il y a une volonté de renouer avec la vie, de se retrouver comme partie prenante de la nature, de ne pas perdre de vue

⁷ E. Rabinowitch. Bulletin of Atomic Scientists, avril 1972.

l'économie de base des équilibres naturels plus complexes que le modèle le plus sophistiqué d'ordinateur ou d'organisation cybernétique. De même, l'utopie actuelle de l'autogestion porte la critique radicale d'une atomisation sociale et d'un isolement spirituel sans précédent dans l'histoire humaine (Herber).

Mais nos débats et nos combats tiennent encore à la marge cette quête de nouveaux raccords entre la vie intérieure et la vie sociale, entre la nature et la technique, entre les libertés et les nécessités. *Nous hésitons à poser franchement le défi d'une nouvelle anthropologie.* Au nom d'un pluralisme mal compris (existe-t-il vraiment ?), d'aucuns craignent la résurgence d'un nouveau modèle aussi impérial que celui des temps présents. D'autres ne croient pas à la possibilité du moindre consensus, surtout pas à l'échelle de la civilisation contemporaine.

J'entends ces réticences, mais j'ai la conviction qu'elles rationalisent le refus d'aborder sérieusement les problèmes de fond. Peut-être faut-il plutôt confronter d'abord nos orientations anthropologiques de base. Tout un travail de déchiffrement, de décryptage est à faire, tellement elles semblent devenues souterraines. Il y manque, dans la plupart des cas, une philosophie critique pour les fonder, les relativiser, les situer, les évaluer et les ouvrir à d'autres dimensions, à de nouveaux horizons.

Quel homme ?

Chapitre 3

Critique de l'anthropocentrisme

[Retour à la table des matières](#)

Je crois qu'il faut réviser aussi radicalement certains postulats humanistes, et particulièrement cet anthropocentrisme qui a emprunté divers visages dans l'histoire de notre civilisation. Peut-être y trouverons-nous le danger d'un dialogue superficiel sur les convictions communes d'un même héritage historique. Qui sait s'il ne faudra pas épurer, décanter et parfois contester crûment les bases de cet héritage, particulièrement à la lumière des découvertes scientifiques récentes et des nouvelles sensibilités écologiques, culturelles et politiques. Bien sûr, d'aucuns peuvent se demander si notre civilisation n'est pas à son déclin dans la mesure où bien des contemporains ne prennent plus au sérieux les convictions majeures qui ont fondé et façonné l'expérience historique du monde occidental.

Cette approche éthique a sa part de vérité. Mais isolée, une telle approche peut bloquer précisément l'autocritique lucide des passifs, des contradictions et des fausses orientations tant dans le passé que dans le présent.

Nous avons déjà vu comment les sciences actuelles ont remis en cause une conception de l'homme qui établit celui-ci en dehors de l'économie « naturelle » : écologique, biologique, psychosomatique. Une fausse transcendance, quoi ! Un spiritualisme déraciné. Une métaphysique parallèle.

L'Occidental est devenu progressivement manichéen jusque dans ses structures mentales. À témoin, cet esprit cartésien qui a amené l'humanisme classique à dissocier radicalement la matière et l'esprit.

Il serait illusoire de penser que le matérialisme historique de Comte, de Marx, de Freud et de leurs disciples a surmonté pareil courant historique. La cité moderne sans nature tout comme la crise actuelle de subjectivité chez tant de citoyens illustrent bien l'actualité historique de ce dualisme.

On trouverait un phénomène semblable dans la critique populaire qui pointe le divorce entre les structures et le vécu, entre les experts et les profanes, entre l'organisation programmée et les projets de vie, entre les politiques centralisatrices et les collectivités locales, entre la publicité et les vrais besoins, entre les lourds appareils et la participation démocratique, entre des rationalités scientifiques très sophistiquées et l'incapacité de comprendre l'existence quotidienne, les institutions et la société comme telle.

On me reprochera de rattacher des problèmes très différents à cette dramatique du dualisme occidental. Je ne veux pas être simpliste. Sans tout expliquer, pareille filiation historique n'en garde pas moins une pertinence très éclairante dans l'évaluation de ce qui nous arrive.

Je voudrais m'arrêter un moment à cette filiation.

Nous allons tenter de montrer que la situation du monde actuel résulte d'un consensus universel : nous entendons par là l'extension et l'intégration à l'échelle du monde de tout un ensemble d'idées motrices de la tradition judéo-chrétienne. En d'autres termes, il y a une histoire chrétienne dont nous participons tous, et ce « nous » comprend aussi presque tous les adversaires déclarés du christianisme... La réussite du christianisme, c'est sa participation efficace à l'édification d'un appareil de puissance qui a déterminé, notamment au cours des derniers siècles, la marche de l'histoire

mondiale. Cet appareil s'est développé dans le champ géographique et historique du christianisme, et ce n'est évidemment pas un hasard. Il a soumis des cultures allogènes, imposé ses propres formes de pensée et d'action, dominé la nature à une échelle sans précédent dans l'histoire, et il est en train de consolider cette victoire sous la forme de ce qu'on appelle la civilisation mondiale. Or cette victoire aboutit à la courbe catastrophique du grand ordinateur (référence au club de Rome) ⁸.

L'anthropocentrisme occidental remonterait d'une lointaine histoire. Amery conteste l'interprétation de Ellul qui a vu dans le meurtre d'Abel par Caïn la condamnation biblique de l'homme technicien, historique, urbain, et l'apologie de l'homme « naturel », en harmonie avec la création ⁹. Amery prend le contre-pied de la critique antireligieuse pour tenter un autre procès au judéo-christianisme, cette fois, comme instigateur et promoteur d'une civilisation contre-nature :

Dès l'Ancien Testament, l'homme s'est donné la terre à exploiter - c'est là le sens historique de l'Alliance entre Yahvé et le peuple élu - et se croyant tout promis, il s'est tout permis. La Providence ne garantissait-elle pas que, si loin que nous allions dans l'asservissement de la nature à nos propres fins, jamais nous ne serions exposés à ses rétroactions négatives.

Cet anthropocentrisme idolâtre a survécu à toutes les vicissitudes de notre histoire et en particulier à la dichotomie fatale entre le monde de la foi et du savoir. Que ce soit au nom de la Providence, de la dialectique de l'histoire ou de la prise en charge de l'évolution, nous nous croyons toujours fondés à accumuler nos plus-values de jouissance, de puissance et de science. Ainsi un abîme s'est creusé entre les valeurs morales (anthropocentriques) de nos contemporains et les exigences critiques de notre temps. (Présentation de l'auteur)

⁸ C. Amery, *Fin de la providence*, Paris, Seuil, 1976, pp. 12-13. Voir aussi L. White, *The Historical Roots of our Ecological Crisis*, New York, Ballantine, 1970.

⁹ T. Ellul, *La Technique ou l'Enjeu du siècle*, Paris, Colin, 1954. Par un autre biais C. Lévi-Strauss a formulé une critique semblable de l'homme biblique : « dominateur et maître ». Décidément, on peut tirer les arguments les plus contradictoires de la Bible. Mais c'est souvent à partir de questionnements étrangers aux expériences et aux intentions des hommes de ces époques. Il y a quand même ici une dramatique critique qui a sa part de vérité.

Amery raccroche les révolutions occidentales successives à ce premier courant décisif. Mais n'anticipons pas trop vite. Notons d'abord que le retour à l'Ancien Testament a accompagné bien des poussées prométhéennes de l'histoire occidentale. Bénédiction divine que les saints empires, les conquêtes coloniales, le capitalisme protestant ! Les États-Unis d'Amérique se sont longtemps considérés comme le nouveau peuple élu. *Magnalia Christi americana* disait déjà le pasteur Cotton Mather au XVII^e siècle en Amérique. Chacun des présidents américains a repris le même discours. *Gods Own Country*. Et en même temps, le monde n'était à leurs yeux qu'un matériau à la disposition des hommes.

On ne saurait considérer cette légitimation religieuse comme simples cartes de pointage aux portes du ciel. Un certain monde chrétien s'appropriait les clefs du Royaume, de la Promesse pour justifier l'accumulation de richesses, l'exploitation et le pillage de la terre, pour donner barre à sa domination. Tout le contraire des béatitudes évangéliques !

Il y a une longue histoire là-dessous. Le coup décisif des révolutions bourgeoises, scientifiques et techniques est venu du Nord-Ouest de l'Europe. L'ascèse très productive des moines catholiques passait en s'élargissant aux populations protestantes. Non pas sans une réinterprétation du christianisme, particulièrement dans la foulée du calvinisme et du puritanisme. On sait ici le lien établi entre la prédestination et le succès matériel. Mais ce qu'on a moins bien perçu, c'est l'emprunt de l'ascèse et des méthodes de travail aux riches monastères.

Il faut signaler aussi que la renaissance italienne avait déjà opéré des brèches dans la chrétienté médiévale. Les marchands de Venise pratiquaient depuis longtemps l'économie de profit et le prêt à intérêt. De même, avec Machiavel, la politique commençait à s'affranchir de la dogmatique religieuse. Bien des papes du temps flirtaient avec l'humanisme païen et s'intéressaient aux nouveaux hommes de science. Le cardinal Barberini avait protégé Galilée avant de le condamner plus tard de son autorité papale. Cette condamnation venait davantage de *l'establishment qui* exerçait son contrôle par l'Université de Paris. Contrôle idéologique de la *philosophia perennis*

qui revendiquait le monopole de l'explication du monde et du sens de la vie.

Les savants allaient en tirer une leçon. Surtout dans le monde protestant. À la foi, les fins dernières ; à la science, l'étude de la nature et des techniques. Bacon, Newton, la *Royal Society* s'abstiendront des spéculations philosophiques qui prêteraient flanc à des conflits religieux. Du coup se dégagent de larges zones d'autonomie pour la science, la technique, l'économie. Il en résulta un monde qui allait définir la nouvelle cité séculière, et renforcer l'anthropocentrisme : politique avec les révolutions anglaise et française ; philosophique avec l'*Aufklärung* et la philosophie des lumières.

Tout était prêt pour le positivisme multiforme du XIXe siècle et la grande escalade prométhéenne du XXe siècle. L'homme, avec ou sans la Promesse, pouvait disposer à son gré de lui-même et de la création. Hier, l'histoire religieuse du salut avait marginalisé celle de la création. Aujourd'hui, l'histoire sécularisée du salut se veut une libération de la nature, au point de concevoir le cosmos sans signification en dehors de l'homme. Les grandes idéologies politiques du XIXe siècle partageaient ces convictions. Nous en vivons encore aujourd'hui. Les théologiens protestants et catholiques progressistes fonderont tous les « possibles » humains dans la souveraineté de l'homme (Genèse), dans la résurrection du Christ, dans l'espérance eschatologique. Grâce à la Promesse, au don de Dieu, déjà tout contenus dans le germe chrétien.

L'homme peut tout, laissent donc entendre les anthropocentristes, qu'ils soient chrétiens, libéralistes ou marxistes. Tout ce qui est nature ou cosmos n'est qu'un terrain ou un moyen d'intervention de l'homme qui décide de l'orientation du monde selon ses projets.

Chez certains, comme Garaudy, l'homme est sa propre création. Avec sa liberté, il transcende même les lois de la nature au point de s'en abstraire. On comprend la réaction des scientifiques. Ce marxiste chrétien est peut-être un des plus beaux exemples de ce que tente de

dénoncer C. Amery ¹⁰. À savoir la continuation d'une certaine foulée judéo-chrétienne non pas seulement dans le capitalisme mais aussi dans le marxisme. je sais qu'il faudrait nuancer ce rapprochement.

- Souveraineté totale de l'homme sur la création.
- Fossé entre l'homme et la nature (simple matière première).
- Horizon paradisiaque qui transcende contraintes et finitudes.
- Pour le succès final du Message, tout moyen est bon.
- L'évolution de l'univers sera soumise à l'histoire des hommes.
- Un productivisme prédateur et potestatif.
- Promesse et Providence religieuses ou sécularisées ; succès assuré de l'homme.

Pecca fortiter, crede fortius. Il n'y a rien d'irréparable pour l'humaniste chrétien, pour le militant marxiste, pour le technologue capitaliste. L'homme transcende les limites des structures physiques, les avatars de l'histoire. Il se remet toujours des crises, des déluges. Il est sûr de sa victoire par la grâce de Dieu, ou par la lutte des classes, ou par l'entreprise privée.

Mais cet homme occidental passe étrangement de l'optimisme au pessimisme le plus noir, un peu comme la fête de la liberté suivie par la Terreur à l'apogée de la Révolution française. L'homme maître du monde a l'intérieur malheureux. Il retourne à son jardin comme Voltaire ou Russell, à son violon comme Einstein. De l'espérance au cynisme devant la « muette indifférence de ce qui nous dépasse ». Il n'est alors pas loin de la moira grecque, du fatum romain et du désespoir existentialiste moderne. Alternance folle du *maranata* et du *Dies irae*, du bon sauvage et du salaud, qui renaît sous d'autres formes dans la contre-culture actuelle. Voilà quelques conséquences de l'anthropocentrisme.

¹⁰ Roger Garaudy, *Parole d'homme* (1975), *Le Projet Espérance* (1976), Paris, Laffont. Voir aussi, *Marxistes et Chrétiens*, dialogues de Salzbourg, Mame, 1968.

Sans compter les illusions. Car, dans le monde prométhéen capitaliste ou marxiste, scientifique ou religieux, l'homme magnifié idéologiquement est nié dans les pratiques historiques. Qu'est-il cet homme dans la cité moderne, dans le jeu des grands pouvoirs politiques et financiers, dans les technologies physiques et sociales ? Pas grand-chose. Est-il davantage dans la révolution culturelle des générations montantes, qui présente un autre visage de l'anthropocentrisme occidental ? Les fils des pères prométhéens en sont encore à l'homme abstrait, indéfinissable malgré leur goût de vivre indéniable. Paradoxalement l'anthropocentrisme aboutit lui aussi à la « mort de l'homme ».

Certains scientifiques remettent l'Occidental sur ses deux pieds. Ils le resituent dans la nature avec une rigueur sans précédent. Ils déplacent les responsabilités humaines. Ils pointent d'énormes tâches planétaires. Ils établissent des échéances peu discutables. Ils démystifient l'évangile technologique qui légitime le capitalisme prédateur. Ils dénoncent l'illusion marxiste d'une libération humaine qui transformera du même coup le monde de la nature. Ils contestent le dualisme manichéen d'un certain judéo-christianisme qui a faussé l'unicité de l'homme et de l'univers. Unicité pourtant affirmée dans la Bible et les Évangiles. Les anthropocentristes ont biseauté les cartes de la réalité, en n'y voyant qu'un inoffensif chapardage.

Bien sûr, on peut s'en prendre davantage aux tristes gérances des grands pouvoirs économiques, politiques ou religieux qui ont conduit la terre des hommes aux culs-de-sac actuels. Mais que de larges complicités n'ont-ils pas rencontrées dans l'ensemble du monde occidental ? « Après nous, le déluge », semblent dire à mi-mot les contemporains devant les échéances planétaires. Aucun des quatre-vingt-dix paramètres de ces échéances, étudiés et présentés par le Club de Rome, n'a fait l'objet d'une véritable volonté politique quelque peu correctrice. Gauches et droites, capitalistes et marxistes, s'entendent pour ignorer ces priorités. On se moque de cette nouvelle apocalypse. En dépit de toutes les prévisions scientifiques sur la mort de la terre, et des océans (70% des sources d'oxygène). Les passagers du Titanic pouvaient au moins alléguer leur ignorance.

À quoi bon se disputer sur le mode de gouvernement, ou sur la lutte des classes dans un bateau qu'il s'agit de sauver avant tout. Peut-on discuter longtemps du meilleur des mondes futurs alors qu'il y va de l'avenir tout court ?

Le vertige écologique actuel avec son réalisme brutal clame l'état d'urgence. Cette gigantesque cote d'alerte fonde les plaidoyers les plus divers :

- Dénonciation des impérialismes prédateurs.
- Incapacité politique de surmonter des crises inédites.
- Rejet scientiste de toute spécificité humaine.
- Diversion des vrais enjeux économiques et politiques.
- Nécessité d'un gouvernement mondial, d'une stratégie planétaire.
- Résurgence millénariste de l'angoisse apocalyptique.
- Passage d'une économie de croissance à une économie de recyclage.
- Remplacement de la technologie destructrice par la « technologie douce ».
- Remise en cause de l'*homo oeconomicus* capitaliste ou communiste.
- Héritage empoisonné pour les prochaines générations.
- Démission et repli sur la consommation immédiate et inflationniste.
- Scandale du Tiers-Monde devant une prospérité inaccessible.
- Refaçonnement de communautés écologiques autosuffisantes.
- Abandon des mégapoles monstrueuses et sans issue.
Apologie de la civilisation technicienne capable de s'autocorriger.
- Fuite dans l'ésotérisme religieux, extra-terrestre ou autre.
- Retour à l'âge d'or de la campagne ¹¹.

¹¹ Eh oui, quelle ironie ! Seuls des privilégiés peuvent se payer le luxe de vivre aujourd'hui un peu comme les paysans d'hier, avec quelques confort additionnels, évidemment !

Derrière chacun de ces plaidoyers, il y a de nombreux ouvrages à la mode. En creux, on y trouve le besoin de redéfinir radicalement l'homme, la société, la nature et surtout les rapports entre eux.

Quel homme ?

Chapitre 4

De quel homme parlons-nous ?

[Retour à la table des matières](#)

Dans un contexte de remise en question aussi radicale, plusieurs ont la tentation de s'accrocher à un seul pôle d'explication et d'action, qui acquiert vite un statut d'absolu et d'exclusive. Ce serait déjà beaucoup que de confronter les diverses anthropologies sous-jacentes. Mais au point de départ, il faut reconnaître les grands écartèlements de la conscience moderne qui bloquent la redéfinition théorique et pratique des rapports entre l'homme, la société et la nature.

- L'homme, maître absolu de la nature	vs	le fils de la nature
- L'homme spirituel	vs	l'homme matériel
- L'homme darwinien	vs	l'homme égalitaire
- L'homme <i>laborans</i>	vs	l'homme <i>ludens</i>
- L'homme individuel	vs	l'homme social
- L'homme individuel	vs	l'homme social
- L'homme économique	vs	l'homme culturel
- L'homme situé	vs	l'homme universel
- L'homme libre	vs	l'homme programmé
- L'homme responsable	vs	l'homme conditionné
- L'homme permissif	vs	l'homme contrôlé

- L'homme idéologisé	vs	l'homme indifférent
- L'homme unitaire	vs	l'homme pluraliste
- L'homme intégré	vs	l'homme exclu
- L'homme anarchique	vs	l'homme conformiste
- L'homme de l'argent	vs	l'homme du nombre
- L'homme bureaucratique	vs	l'homme activiste
- L'homme privé libertaire	vs	l'homme public sécuritaire

Tout se passe comme S'il y avait extrémisation des tendances, des polarisations sous la forme dichotomique de contradictions plus ou moins irréconciliables. Phénomène plus déterminant que le pluralisme. En effet, celui-ci nous apparaît un repère abstrait dans les circonstances. Il sert même à masquer certains rapports de forces. Rapports qui ne correspondent pas forcément au scénario idéologique bien connu : bourgeoisie versus peuple. Il s'agit plutôt de la dramatique encore trop peu visible ou avouée, celle des intégrés et des exclus.

Les jeux politiques de pouvoir et de contre-pouvoir se font entre intégrés : partis, pouvoirs financiers, gros syndicats, etc. Bien sûr, à ce niveau on peut parler de pluralisme démocratique. Mais encore ici, il y a mystification. Pendant que les classes moyennes se disputent entre elles certains avantages résiduels, les pouvoirs décisifs restent extérieurs à ce champ démocratique, et le monde des exclus se marginalise davantage.

Je ne veux pas m'attarder ici à une question aussi grave qui exigerait une analyse plus étayée et plus rigoureuse. J'y reviendrai. Mais l'évocation de cette dramatique nous rappelle le danger d'une réflexion anthropologique hors de son contexte historique. Par exemple, le climat actuel de crise se révèle dans cette extrémisation des tendances, dans cette psychologie de guerre, qui prennent le pas sur le pluralisme démocratique. Un tel esprit de polarisation peut être agaçant, mais il fait partie des façons courantes de penser. L'Occidental reste foncièrement manichéen et cartésien. Bien sûr, il tente d'en sortir. Mais le culturel revient vite au galop. Comme nous venons de le montrer, ces vues dichotomiques sont inscrites dans

notre réalité historique. Telle cette autre contradiction libérale entre « *the private affluence and the public squalor* ».

J'ai la conviction que les Occidentaux devront procéder à une critique plus sérieuse de leur anthropologie dominante, en deçà et par-delà les jeux démocratiques d'un pluralisme artificiel, les jeux politiques des divers pouvoirs. Je pense ici à cette anthropologie manichéenne et cartésienne qui fonde son hypercritique dans la quête obsessionnelle des contradictions. Qu'il s'agisse de pouvoir, de classes sociales, de valeurs, c'est toujours le schème dichotomique qui domine. Le camp du bien et le camp du mal. En noir et blanc.

Il y a là peut-être un obstacle majeur qui nous empêche de relever des défis beaucoup plus profonds. Par exemple, recomposer les diverses dimensions de la vie, de l'éducation, du travail, de l'habitat ; relier plus sagement nos expériences historiques, nos nouvelles sensibilités culturelles et nos orientations politiques inédites ; confronter les types d'homme que nous portons ou que nous voulons promouvoir. Les corridors idéologiques actuels rétrécissent et caricaturent ces problématiques de fond. Déjà une meilleure conscience historique nous aiderait à mieux comprendre ce qui nous arrive.

Que de plaidoyers à la mode survolent allégrement les vraies pratiques historiques sous-jacentes aux grands systèmes idéologiques en conflit. Par exemple, comment parler du marxisme sans tenir compte de ses cheminements historiques dans les cinq types de communisme actuels ? Il en va de même du capitalisme ou du christianisme.

Je voudrais illustrer ce propos par un rappel historique en montrant un cheminement qui éclaire la dramatique contemporaine. On se souvient des trois âges de l'humanité, qu'Auguste Comte avait retenus au siècle dernier. Après le passage de l'âge religieux à l'âge métaphysique, le monde entrait dans l'âge scientifique. Enfin l'homme allait se retrouver par la science. Aujourd'hui, Auguste Comte doit se retourner dans sa tombe en voyant les résultats de cet âge scientifique :

- La planète sérieusement menacée.
- Une situation politique mondiale aberrante.
- Des sociétés qui ont perdu le contrôle d'elles-mêmes.
- Des villes de plus en plus invivables.
- Des citoyens profondément déroutés et démunis.

Bien sûr, on ne peut tout mettre sur le dos d'une certaine évolution techno-scientifique. Mais son orientation positiviste apparaît aujourd'hui comme une source historique des aveuglements et des culs-de-sac contemporains. J'ai tenté de le montrer plus haut. Voici que le schéma de Comte est inversé contre toutes ses attentes. Par exemple, une révolution culturelle qui débouche sur des questions philosophiques, sur des dramatiques spirituelles et religieuses. Ce serait à la fois trop facile et trop superficiel d'y voir une régression vers le passé primitif, pré-scientifique. Sciences et idéologies, selon les positivistes, devaient remplacer les religions et les philosophies. Échec total. Tout se passe comme si certaines expériences humaines fondamentales n'étaient pas rejointes par les instances scientifiques et idéologiques.

Les Occidentaux veulent renouer avec ces expériences. Ils ne les trouvent pas chez eux dans la mesure où le positivisme a façonné un monde sans ouverture spirituelle. Alors, ils cherchent ailleurs des expériences, des sens qui font vivre, des horizons que les positivistes ont bloqués. Cette quête débouche souvent sur des démarches frustrantes ou contestables. Beaucoup d'Occidentaux sont mentalement ailleurs. En voyage. En Orient. Sur la carte astrologique ou chez les extra-terrestres. Les utopies les plus farfelues reviennent à la mode. En même temps, on se cherche des racines ; on cultive la nostalgie de la nature vierge.

De tout *cela se dégage un drame profondément ressenti par de nombreux citadins occidentaux, à savoir leur « décrochage » de la réalité.* Que ce soit par rapport à la nature, que ce soit par rapport à la cité elle-même avec ses systèmes et ses sous-systèmes de moins en moins compréhensibles et contrôlables. Des rationalités inaccessibles, des participations démocratiques impossibles. Pourtant ce sont là deux bases primordiales de notre organisation sociale et politique. Répétons-le : on n'a pas encore bien évalué ce décrochage massif des

individus face aux organisations. Phénomène autrement plus significatif que celui des minorités militantes ou celui des élites dominantes. Massification, atomisation sociale, repli sur la vie privée, confusion mentale, inhibition de l'action, fragilité psychique, désarroi éthique, apolitisme, voilà autant de symptômes apparentés.

Sur une base humaine aussi disloquée, on comprend pourquoi les diverses foulées idéologiques et politiques tombent vite à plat. D'ailleurs, dans ce contexte, elles sont toutes aussi décrochées de la réalité, du vécu des citoyens. Vécu davantage marqué par les grands sentiments d'anxiété, de peur, de méfiance, d'impuissance et d'agressivité souvent innommables, en tout cas bien loin des scénarios politiques et des diagnostics savants.

Les mécanismes de fuite prennent alors de l'importance. Fuite dans le spectacle continu de l'écran. Fuite dans les innombrables mythes produits à profusion par les marchands... de gadgets, de thérapies, de religions ésotériques, de science-fiction, de films d'épouvante. Marx avait signalé, déjà au XIXe siècle, cette fabrication mythologique à la chaîne. Loin de moi l'idée de minimiser l'importance de la fonction symbolique. Mais il faut bien reconnaître le danger de symboles artificiels sans prise sur l'expérience vécue. Tant de rituels modernes n'ont aucune prégnance dans le déroulement réel de l'existence. Il se produit une sorte de dramatique schizoïde entre le registre mythique et le registre existentiel.

Mythe de l'âge d'or en avant ou en arrière, mais jamais au beau milieu de sa vie. Précisément parce qu'il n'y a plus d'espace humain, spirituel dans la vie quotidienne et politique. il faut se retirer de ces circuits pour dégager son intériorité. Pensons aux itinéraires difficiles des psychanalyses modernes, aux centaines de thérapies sur le marché pour se retrouver soi-même, pour entrer en communication avec les autres. Quel paradoxe dans un monde scientifique si fier de ses moyens techniques de communication ! Comment expliquer alors ces sentiments profonds de solitude, de confusion mentale et sociale ? Ce n'est pas un mince indice révélateur que l'emprunt ambigu et ésotérique de la méditation transcendante pour rouvrir en soi quelques pores spirituels de respiration.

Nous sommes devenus des nains spirituels, des analphabètes de l'âme. Un matérialisme étroit et stupide a étouffé notre condition humaine. Une technologie scientifique artificielle nous a aliénés tout autant de la nature, de son économie vitale. Et nous voilà dans un monde purement instrumental et fabriqué, étranger au spirituel comme au naturel, pire encore : contre-nature et déshumanisé. Nous ne savons plus ni l'homme, ni la nature. L'homme pour lui-même, la nature pour elle-même.

Un monde sans foi, sans espérance. On cherche vainement ce qui pourrait redonner un élan de dépassement aux générations montantes en Occident. Tout se passe comme s'il y avait un vide de motivation, de signification, d'engagement. À témoin, le néo-sécourisme qui attend tout de l'État ; la peur de l'enfant, du vieillissement, de la maladie, du risque politique.

Au fond, les gauches et les droites des pays occidentaux riches se ressemblent dans leurs pratiques quotidiennes. Qui veut effectivement risquer des styles de vie, des solutions politiques vraiment différents des modèles dominants de consommation ? Le pluralisme idéologique et politique est un leurre chez nous. Il y a un énorme consensus dans les convoitises et les comportements. Bien sûr, on reconnaîtra verbalement qu'il faut un nouveau contrat social, des foulées politiques inédites... et, à la limite, d'autres types d'homme et de société. Mais ce langage des tréteaux électoraux et des congrès scientifiques ne résiste pas à la complicité générale pour maintenir la même croissance aveugle, le pillage de la planète, l'exploitation du Tiers-Monde. On préfère vivre dans l'absurde plutôt que sans auto, sans télé en couleurs, sans voyages touristiques luxueux, etc.

D'ailleurs, un peu partout dans le monde, selon des accents différents, la majorité des hommes restent asservis à la sainte Trinité moderne : l'avoir, le pouvoir et le savoir. Des moyens devenus des fins absolues, exclusives, sacralisées. Tour à tour opiums et dieux. Étrange résultat de révolutions qui prétendaient libérer l'homme, créer un homme nouveau. Or, l'amande humaine est autant, sinon plus que jamais, prisonnière de ses écorces. Pensons aux difficultés que rencontrent les hommes d'aujourd'hui quand ils veulent préciser ce qui est humain et ce qui ne l'est pas. Par-delà toutes les sophistications, on

n'arrive pas à atteindre l'homme nu sans portefeuille, sans passeport, sans numéro matricule, sans tous ces statuts accessoires qui le drapent et le cachent de lui-même.

Quel homme ?

Chapitre 5

Du non-homme à l'homme nu

[Retour à la table des matières](#)

Il faut se rappeler ici une des grandes leçons de l'histoire occidentale. Elle porte une économie anthropologique d'une extrême importance, et aussi une dynamique politique très éclairante. À chacun des tournants de l'histoire occidentale, on est revenu à l'homme nu. C'est peut-être le trait principal et commun des diverses révolutions culturelles et politiques.

Socrate s'est présenté comme l'homme nu face au système social, religieux et politique de son temps. Il a pris ses distances sur les statuts et codes reçus en affirmant cette conviction fondamentale : l'homme peut partir de lui-même, de sa conscience, de son jugement, de sa liberté radicale pour se définir, se situer. Davantage l'homme instituant que l'homme institué. Ce dernier est plutôt défini par les codes cristallisés, par la société arrivée. En mûrissant, les institutions se rigidifient, se chosifient et souvent se déshumanisent. C'est ici que surgit la dynamique historique évoquée plus haut. À savoir ce dégagement de l'homme nu et distancé, critique et autonome, mettant

d'abord sa condition humaine dans la balance, son jugement de conscience, sa décision libre, sa dignité la plus simple et la plus radicale. Avec Socrate, l'histoire occidentale venait d'accomplir un saut d'humanisation sans précédent.

Plus tard, Jésus va produire une nouvelle poussée historique dans la même foulée, Voyez cet homme radicalement libre devant les pouvoirs religieux ou civils, autochtones ou étrangers. Son message était folie pour les grands et scandale même aux yeux du peuple. Mais ce sont les *anawim*, les pauvres qui l'ont reconnu. Par ce qu'il était, Jésus remettait en cause le système d'esclavage ; il brisait la dialectique maîtres et esclaves. Il allait beaucoup plus loin que Socrate, en dénonçant de plein front l'idolâtrie de l'avoir et du pouvoir ; l'absolu de la propriété, de la famille, des statuts sociaux ; la sacralisation de la tradition ; la divinisation de l'autorité religieuse.

Jésus ira même jusqu'à relativiser une loi aussi sacrée que le sabbat. Le sabbat pour l'homme et non vice-versa. Un renversement majeur. Aimer l'homme pour lui-même et non pour autre « chose ». « Dieu a voulu d'abord être un homme nu, faites de même », semble dire Jésus. « Dans tous les débats et combats d'avoir, de savoir ou de pouvoir, demandez-vous d'abord s'ils véhiculent un authentique amour des hommes pour eux-mêmes. Si cette touche humaine n'est pas là, Dieu n'y est pas non plus. » Voilà peut-être l'essentiel du message évangélique, son test de vérité par excellence.

D'ailleurs, les contemporains de Jésus n'ont pu le reconnaître, parce qu'on cherchait son identité à partir de statuts. Or, il s'est présenté comme le fils de Joseph, le tout venant, un homme du peuple, un homme comme tous les autres. Dans son message, le pauvre est le révélateur de l'homme radical, le témoin de la solidarité la plus fondamentale, l'interpellateur d'une société pour l'homme, le contestataire de l'autorité sacralisée, de l'argent idolâtré.

On ne bâtira pas une communauté humaine juste et fraternelle sans passer par ce creuset de l'homme nu. Il y a ici une exigence non négociable pour dégager la conscience libre et responsable, l'égalité foncière de tous les hommes, et maintenir cette instance normative dans la création collective de richesses culturelles et matérielles.

Autrement, la politique, l'économie et la science vont servir à aliéner, à chosifier et à instrumentaliser la majorité des hommes, au profit des puissants. D'où cette inversion aberrante : le pouvoir-fin et l'homme-moyen, le profit-objectif et les ressources humaines d'appoint.

Les chrétiens sont loin d'avoir compris la portée politique de l'Évangile. On y trouve une dramatique humaine plus profonde que celle de nos scénarios idéologiques contemporains qui, de diverses façons, affirment soit le primat du pouvoir, soit le primat de l'avoir. On n'atteindra pas les objectifs de fond de l'humanisation en se limitant à des transferts de pouvoir et d'avoir, tout nécessaires soient-ils. Car, en définitive, c'est l'homme qu'on veut promouvoir, qui doit définir toutes les médiations structurelles et les stratégies politiques.

Dans ce sillage, l'histoire occidentale a été jalonnée de témoins. Les premiers chrétiens ont été accusés d'athéisme, un peu comme les Hébreux dans l'Égypte des pharaons. On accusait les premiers et les seconds de refuser le culte de l'autorité divinisée, des idoles. Plutôt être pauvres et libres qu'esclaves bien nourris. Foi de l'homme nu, debout face à la résignation de l'homme païen, couché.

On n'a pas jeté les chrétiens aux lions parce qu'ils priaient différemment des autres, mais parce qu'ils minaient tout le système d'esclavage avec ses légitimations religieuses et politiques. Que des esclaves se révoltent, on le comprenait. Mais que ces mêmes esclaves amènent leurs maîtres à se retrouver effectivement avec eux comme des frères humains, cela devenait insupportable et très dangereux.

L'écrivain Tacite a bien vu la radicalité de cette impiété (*asebeia*, *impietas*) qui sapait même les ultimes légitimations religieuses. *Profanum illis omnia quae apud nos sacra* - tout leur est profane, qui pour nous est sacré. Deux seuls absolus : l'homme libre et responsable, le Dieu personne et communauté. Les vieux païens scandalisés pouvaient relancer le cri de Virgile : *Cadunt de montibus umbrae* - voici que les ombres tombent des montagnes. Les dieux de l'Olympe vont se venger. Comment peut-on oser se soustraire à la force aveugle du destin : la *moira* d'Homère et des tragiques grecs, le *fatum* de Virgile et des Romains ?

L'homme est un être radicalement soumis et sujet au destin, aux dieux, à l'empereur, aux choses divines, au culte sacré, à la loi, à l'ordre cosmo-politico-religieux. C'est au nom de cette conviction que la politique romaine appliquait : *parcere subjectis et debellare superbos* - épargner les vaincus et rabaisser les grands. Mais voilà qu'elle faisait face à un phénomène inédit : les grands à rabaisser, c'étaient des hommes tout simples, des dépenaillés, des sans-pouvoir, sans-avoir, sans-savoir... des hommes nus. Comme dans le cas de Pilate et de Caïfe devant Jésus, les chefs païens sentaient qu'ils n'avaient aucune prise sur ces hommes. Aucune menace ne les effrayait, pas même la mort.

L'homme nu apparaît tout à coup plus fort que tous les destins. C'est d'abord lui la racine et l'horizon de toute vraie révolution. En lui la vie s'ouvre à l'aventure. Il faut sans cesse retourner à ce point de source, à ce lieu originaire de la liberté, tellement la tentation est forte de se définir uniquement ou de s'enfermer dans l'extra-humain. Fussent les pulsions libidinales tyranniques, les machines du désir, les systèmes savants, ces versions modernes de la moira grecque ou du fatum païen.

Qui sait, la révolution chrétienne n'a peut-être pas encore eu lieu ? Elle a des connivences avec celle de l'athéisme qui a malheureusement viré lui aussi à l'inhumanité des noyaux incassables, des rails logiques. Aucune place pour la « crise de l'imprévu » (Valéry), pour la dynamique du doute, là où surgit une liberté gratuite, mystérieuse qui provient tout droit de la conscience nue. Instance d'espérance qui dit non dignement et efficacement à cette « vie de chien passif jeté dans l'existence, une existence inondée, et même dans certains cas reconnue misérable ¹² ».

Instance qui devient praxis de libération, de transformation, d'anticipation pour faire de l'homme l'agent et l'horizon décisifs de l'histoire, de sa propre histoire. Non plus le mythe, le rituel ou le code, non plus la science et la machine, non plus l'argent ou le parti, non plus la loi et les armes. Mais l'homme jet, trajet et projet de tout le reste. Anthropocentrisme ? Comme instance première et dernière,

¹² Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*, Paris, Gallimard, 1974.

l'homme nu ne nie pas les instances secondes, mais il refuse de se laisser emprisonner en elles ; c'est d'abord à partir de lui-même qu'il leur échappe pour les redéfinir, les associer à son aventure de liberté.

Rien d'abstrait dans ces propos quand ils prennent un nom, un visage, une histoire. François d'Assise face à la cité religieuse médiévale, face au nouveau monde bourgeois. Jeanne d'Arc, une humble fille qui change l'histoire par-delà la condamnation de tous les pouvoirs civils et religieux. Érasme et Luther devant l'autorité religieuse divinisée.

Thomas Moore, cet homme tout simple, ce saint de la vie ordinaire qui s'oppose à son roi jusqu'au bûcher au nom de la justice la plus élémentaire. Moore n'est pas étranger à *l'Habeas Corpus* où pour la première fois les tribunaux, sans acception des personnes, devront établir la preuve de culpabilité avant toute condamnation. Autre victoire de l'homme nu.

Un homme, un vote : la démocratie renforcera cette conviction.

Malgré les ambiguïtés du rousseauisme, il y a encore là une redéfinition de la société à partir de l'homme nu.

Puis viendra la grande révolution marxiste du prolétariat, prenant le relais de tous les communards de l'histoire. Bien sûr, tous ces mouvements historiques sont marqués d'erreurs, de tâtonnements et de trahisons.

Mais c'est toujours par un retour à l'homme nu que s'élève la voix de la justice, de la liberté. Avant de faire les départages politiques - ce qui est nécessaire - il faut d'abord reconnaître cette instance chez Guevara à l'Ouest comme chez Soljenitsyne à l'Est, chez Camara comme chez Camillo Torrez.

L'enjeu dépasse la politique tout en l'assumant. Ainsi l'humble travail de sœur Theresa à Calcutta interpelle des rentabilités politiques qui perdent de vue l'homme pour lui-même. À la fermeture d'Auschwitz à la fin de la guerre, les militants communistes ont refusé d'aider des camarades qui ne pouvaient quitter les lieux tout de suite.

La révolution à faire en France promettait d'être plus rentable. Cette absence de touche humaine, d'amour gratuit condamnait au départ leur cause politique.

Aujourd'hui, l'homme nu a d'autres visages. Ce n'est pas seulement l'affamé du Sahel, du Bengla Desh ou du Nord-Est brésilien ; c'est aussi l'assisté social et le chômeur chez nous. Cette nouvelle sensibilité attentive au sort du vieillard et de l'enfant nous amène à interroger notre cité en fonction de ceux qui n'ont que leur condition humaine à affirmer dans les débats et les combats politiques. Quand les usagers des services publics deviennent des otages impuissants et sans parole, il y a quelque chose de faux et d'inhumain dans les combats des états-majors gouvernementaux, patronaux et syndicaux. L'homme visé par ces services cesse d'être une fin.

Cette époque qui nous a valu la charte des droits de l'homme - un sommet d'humanité - connaît une polémologie peut-être sans précédent. Évidemment bien des guerres passées ont été aussi brutales que celle du Vietnam. Ce qui est encore plus inquiétant, c'est cette violence gratuite qui fait feu sur des innocents dans les aéroports ou ailleurs ; c'est ce néo-darwinisme scientifique qui cautionne la loi du Plus fort à gauche comme à droite. Légitimation du pur rapport de forces comme la loi déterminante de la nature et de l'homme.

On trahit ainsi toutes les convictions à la base de la charte des droits de l'homme : l'égalité des peuples, l'égalité de chances, la prééminence du social sur l'inné, la rééducation des criminels. « Le droit à la vie s'est mis en droit d'abrèger la vie, aussi bien à la naissance que pour les grabataires sans chance de guérison. » (A. Meister) Si les réponses des rats de Skinner sont décrétées de même nature que celles de l'homme, il n'y a qu'un pas à franchir pour appliquer à la société le mécanisme de sélection naturelle. Voilà une autre forme de racisme.

Le village d'autrefois ne tuait pas ses canards boiteux ; il assumait ses fous, ses êtres handicapés. Aujourd'hui on veut des politiques, des structures qui rendent invisibles le pauvre, le malade, le condamné ; on se veut entre gens « normaux » selon la copie conforme des modes publicitaires. Les intégrés d'un bord, les exclus de l'autre. Une

dramatique étrangère même à nos idéologies révolutionnaires. Les vraies batailles d'intérêts se font entre les grosses corporations financières, technocratiques, professionnelles et syndicales, auxquelles sont associées de diverses façons les classes moyennes.

Ceux qui ne sont pas dans la course deviennent tour à tour des obsolescents, des improductifs, des assistés, puis des exclus. Ils n'entrent pas dans l'échelle des mérites. On a même vu des savants à la mode, tel Hans Selye, définir les relations humaines et les rapports sociaux en fonction de cette échelle. Qu'arrive-t-il alors chez ceux qui n'ont pas les avoirs, ou les pouvoirs ou les savoirs jugés importants dans la société ?

Cette morale, cette politique des plus forts prolongent ce qu'il y a de plus haïssable dans le libéralisme. Bien sûr, les pays de l'Est pratiquent le même darwinisme. Mais dans nos sociétés occidentales, nous cultivons des illusions qui masquent la loi d'airain. Apparemment, nous sommes plus tolérants, plus soucieux du droit des individus, plus démocrates. Il en va tout autrement des pratiques effectives. Sur le marché des concurrences dites « libres », des chances dites « égales », vous ne comptez pour rien si vous n'êtes pas dans le réseau des biens prestigieux (richesses, science ou parti au pouvoir), ou encore si vous n'êtes pas dans une aire syndicale qui a un pouvoir de chantage.

L'homme nu par lui-même ne fait pas le poids. Oh ! on voudra bien le nourrir, le loger, le soigner, parce que des misères trop visibles condamneraient le « monde libre », et mettraient en doute la possibilité de mobilité sociale et économique qui légitime la société darwinienne.

Les citadins réduits à la condition la plus radicale de l'homme nu nous invitent à retrouver la dynamique historique que nous venons de mettre en lumière. Une fois de plus, il nous faut retourner à l'homme nu pour redevenir humains, et, qui sait, pour risquer un autre saut qualitatif que j'ai appelé ailleurs : la troisième révolution. Enfin des villes, des institutions, des milieux de vie qui soient avant tout des communautés d'hommes autogérées ; enfin, des projets de vie pensés, voulus, réalisés à partir des déterminations libres de la conscience. J'ai

la conviction qu'historiquement, cette humanisation en est à ses premiers balbutiements. On a défini l'homme d'en haut, d'en bas, par en arrière, par en avant, mais très peu à partir de lui-même. Codes reçus, mythes de surplomb, mécanismes des infrastructures, fuite ailleurs, utopie de nulle part, avenir rêvé, etc.

Il y a dans les générations montantes des intentions dont on n'a pas mesuré la portée politique. Vivre sa vie à fond, uniquement à hauteur d'homme. Tout accrocher à son expérience humaine la plus humble. Refuser de posséder l'autre. Ne pas s'aliéner dans son statut social. Résister à la soif du pouvoir. Ne pas enfermer la vie dans un savoir. Prendre au mot la liberté. Ne pas s'identifier uniquement par une profession, un travail. Marier nature et aventure, intériorité et environnement. Partager l'essentiel. « Est-ce bien la jeunesse de chez nous ? », me direz vous. Je parle ici d'intuitions, de tendances inchoatives et sauvages, déjà préfigurées par certains comportements qui commencent à se diffuser. Telle la recherche d'un style de vie plus simple, moins encombré, de rapports humains plus directs, plus chaleureux. Telles des expériences de partage, de coopération, d'auto-organisation. On y reconnaît l'aspiration à retrouver le sens du pain, de l'homme nu. Une alliance peut-être inédite de la liberté et de la solidarité bâtie d'abord sur la condition humaine commune.

Oh, je sais que bien d'autres comportements contredisent cette aspiration. Parfois on n'a fait que déplacer les appétits artificiels de consommation. Les fils des libéralistes sont souvent à la jouissance que leurs pères étaient à la propriété. Il y a filiation directe entre « jouir à n'importe quel prix » et « s'enrichir à tout prix ». Il arrive même qu'on veuille tout cela, tout de suite. L'auto à 15 ans, le tour du monde à 20 ans, la villa de campagne à 25 ans et la retraite à 30 ans. À peine une caricature.

Peut-être nous faut-il regarder davantage les appels en creux où le drame humain est mis à nu. Nous y découvrirons des rapports mai perçus entre la révolte des jeunes barbares des milieux nantis, le drame des exclus de nos cités riches et l'appel révolutionnaire du Tiers-Monde. Les uns et les autres nous révèlent peut-être jusqu'à quel point nous sommes devenus des non-hommes. Les vrais barbares ne sont pas ceux qu'on pense.

Déjà certains esprits sagaces constatent que bien des « instruits » sont de plus en plus aliénés du réel, de leur vraie vie. On peut s'aliéner dans le savoir tout autant que dans le pouvoir et l'avoir. Qu'on me comprenne bien, il ne s'agit pas de nier l'importance de ces médiations. Mais érigées en fin absolue, elles aliènent radicalement l'humain.

Dans les conjonctures historiques, les idéologies reçues ou à la mode sont peut-être à inverser radicalement. Le non-homme, on le trouve d'abord chez les « intégrés » de la consommation, chez les « instruits », les possédants et les puissants, beaucoup plus que chez ceux qui n'ont que leur humanité à partager. Il ne faut donc pas séparer ce double enjeu politique : la libération des non-hommes nantis et l'affirmation des hommes nus. Cette problématique ne court pas les rues, ni les manifestations militantes, ni les Parlements, ni les laboratoires, ni les bureaux d'études.

Ce n'est pas un mince paradoxe que cette difficulté de repérer l'humain, la vraie vie et la vie vraie dans un monde occidental qui avait pourtant évolué historiquement vers l'affirmation prioritaire de l'homme conscient, libre et responsable. Un homme maître de sa vie, de la nature, de ses outils, de son environnement. Or, voici que cet homme occidental sent que tout cela lui échappe, qu'il est même devenu esclave et prisonnier de ses oeuvres. Il se voit à l'image de sa ville artificielle. Mécanisé et congestionné comme elle. Chosifié et fabriqué comme ses produits. Semblable à ces grands édifices avec leurs fenêtres scellées et leur « air conditionné ». Un homme à la chaîne. Programmé jusque dans ses loisirs devant la télévision. Avant tout, spectateur, consommateur, locataire, et exécutant au travail. Un salarié sans autre motif que la paie au bout de la semaine. Tout ce progrès qu'on chantait encore hier vire à la faillite. L'automobiliste libre, indépendant, mobile devient isolé, énervé, agressif, à la traîne d'une caravane embourbée. Un exemple parmi mille autres.

Ce n'est pas seulement le lot du citoyen ordinaire. Même l'expert est mis en échec sur son propre terrain. Scientifiques, planificateurs ou hommes politiques, tous avouent que les sociétés semblent au point zéro, et au seuil critique d'une redéfinition radicale d'elles-mêmes en

termes humains. On devrait dire la même chose de l'humanité et de l'histoire contemporaines prises globalement. Je n'ai qu'à rappeler ici l'impuissance devant les 90 paramètres des échéances planétaires présentées par le Club de Rome. Cette cassure de la nature est plus visible que la cassure de l'homme. La seconde nous apparaît encore plus difficile à surmonter dans la mesure où le matérialisme a atrophié et exténué ce qu'il y a de plus profond dans la conscience humaine. Précisément là où naît la décision libre par-delà les médiations structurelles et rationnelles, là où s'affirme une volonté politique, là où l'on risque un projet individuel, un projet collectif.

Paradoxe encore que cette efflorescence mythologique en plein âge scientifique. jamais il n'y a eu autant de mythes et d'utopies en circulation. Une autre production à la chaîne dans un contexte aussi irrationnel que l'univers actuel de production et de consommation des biens matériels. Sans cadre de référence, sans hiérarchie identifiable de valeurs, sans échelle éthique et politique de priorités. Deux mondes éclatés coexistent sans aucun lien entre eux : le mythique et le scientifique, la carte astrologique et le Concorde, le cinéma et la ville. L'homme nu ne se retrouve ni dans l'un ni dans l'autre. D'ailleurs, chacun à sa façon évoque la mort de l'homme ou le non-homme.

L'hyperchoix de produits interchangeables s'est substitué aux choix de conscience.

Les mécanismes des superstructures et des infrastructures sont décrétés « omniconditionnants » au point de rendre insignifiante toute expérience de vie à hauteur d'homme, de conscience, de décision, de liberté.

Les instances idéologiques agissent de la même façon, à preuve leurs pratiques historiques qui débouchent sur des comportements totalitaires à l'Ouest comme à l'Est.

La création symbolique dans les arts et les media tend à emprunter la même logique d'« enfermement » déterministe, négateur de l'homme lui-même.

De toute part, c'est l'instance humaine de la conscience libre et responsable qui est battue en brèche.

On me dira bien pessimiste. J'ai plutôt la conviction qu'il y a, dans cette dramatique contemporaine du non-homme, un creux de conscience critique propice à l'émergence de l'homme nu, de l'homme pour lui-même, dans sa quotidienneté comme en politique.

J'ai déjà signalé que dans les révolutions culturelles occidentales, cette affirmation de l'homme nu, non seulement rejoint la plus profonde expérience de notre histoire, mais aussi constitue le départ d'un nouveau saut qualitatif. Qui sait, les grands scénarios idéologiques tous centrés sur l'instance économique-politique seront peut-être doublés par cette révolution culturelle qui a commencé déjà à exiger d'autres types de société, d'économie et de politique ¹³. Une révolution culturelle qui est avant tout une révolution de l'humain à nu. En amont, au cœur et à l'horizon de l'organisation quotidienne et du combat politique. L'émergence d'un homme nouveau passe par cette sagesse historique que nous avons tenté de cerner.

¹³ Gisèle Halimi, *La Cause des femmes*, Grasset, 1973. « Pourquoi ne pas poser, au moins comme hypothèse de travail, le primat possible de la révolution culturelle sur la révolution politique ? Les luttes les plus exemplaires des dernières années vont précisément en ce sens. » (page 154)

Quel homme ?

Chapitre 6

De l'homme nu à l'homme nouveau

[Retour à la table des matières](#)

Quels sont les traits majeurs de l'homme nouveau en train de naître ? Au premier regard, le retour à l'homme nu pourrait paraître appauvrissant. On a tellement attaché d'importance aux critères de richesse matérielle, de statut social, de pouvoir ! Pourtant, ce sont là des attributs extérieurs à l'homme comme tel. Tout se passe comme s'il fallait briser ces écorces artificielles pour rejoindre l'amande humaine. Voilà ce que m'a appris ma tradition spirituelle. Nous allons voir comment cette radicalité retrouvée permet de mieux discerner les traits humains les plus profonds de la prochaine révolution.

Une harmonie renouvelée avec la nature

La révolution écologique n'est pas un pur phénomène physique. Elle dépasse les correctifs de la technologie. Elle appelle plus que des volontés politiques. J'y vois un bouleversement profond de certains postulats anthropologiques reçus, de quelques convictions communes aux grands systèmes qui s'imposent dans le monde actuel. On a chanté sur tous les tons la domination moderne de la nature en regard des sociétés soumises aveuglément aux tyrannies de la nature. Pensons

aux grandes victoires de la médecine savante. Nous semblons mieux connaître les secrets de la nature, ses mécanismes complexes. Et voici que tout à coup nous nous demandons si nous n'avons pas perdu le sens profond de cette même nature. Que s'est-il passé ?

Certains anthropologues soutiennent qu'entre la soumission et la domination, il y a eu une étape télescopée, celle de l'harmonie avec la nature. Les rares sociétés heureuses auraient été précisément des sociétés accordées à leur environnement naturel. Alors que beaucoup de civilisations raffinées précipitaient leur décadence en devenant des cultures contre nature... et contre l'homme. Deux violences qui se sont renforcées dans la plupart des civilisations, la nôtre comprise.

Une certaine domination de la nature se prolongeait dans la dominance des hommes. Possédants, tyrans et savants en venaient aux manœuvres les plus arbitraires pour faire n'importe quoi avec le matériau naturel et humain. Voyez l'intérêt que nous accordons aux diverses civilisations connues : leurs guerres, leurs jeux de pouvoirs, leurs monuments. Nous ne savons que très peu de choses sur la vie du peuple. « C'est normal, me direz-vous, puisqu'il n'en reste que des traces matérielles. » Une réponse trop facile. En effet la lecture de notre propre civilisation est du même ordre.

Une équipe de l'Unesco vient de terminer une étude sur les divers systèmes d'éducation dans le monde. Rappelons sa conclusion principale. Les chercheurs disent qu'ils n'ont trouvé nulle part la moindre idée un peu claire sur l'homme qu'on veut former. Brutal constat. Je me suis attardé à comparer ces recherches anthropologiques aux recherches écologiques. Le parallèle est saisissant. On a fait avec l'homme ce qu'on a fait avec la nature. Que ce soit dans les pratiques politiques, économiques, scientifiques ou même culturelles. À l'Est comme à l'Ouest. Mêmes scénarios de base.

J'en arrive à penser qu'un des premiers traits de l'homme nouveau sera la redéfinition dialectique de l'homme « naturalisé » et de la nature « humanisée ». Je ne dis pas : l'homme naturel et la nature humaine. Le premier connote trop souvent un primitivisme régressif et la seconde, une métaphysique abstraite et fixiste. Je crois que les apports scientifiques, les sensibilités actuelles, les nouvelles

pratiques, permettent des rapports inédits de l'humanisation et de la naturalisation, par-delà l'opposition occidentale de la nature et de la culture. Ces rapports constituent un premier réalisme de base pour l'édification d'un homme nouveau.

Par exemple, le rapport homme-nature dans cette perspective nous oblige à reconnaître que nous sommes d'abord des *converters* de la nature et de ses dynamiques avant d'être des créateurs ou des producteurs de biens. Voilà un premier discernement que la cité technicienne a méconnu. L'homme créateur culturel s'aliène dans ses oeuvres fabriquées, quand il n'est plus partie prenante de l'économie naturelle, quand il fait de la nature une simple matière première de ses projets. Une telle démarche le place dans une situation artificielle, arbitraire et même schizoïde. Il devient un créateur sans l'intelligence minimale de la création qui le précède, l'accompagne et le dépasse dans l'espace et dans le temps. Une création qui lui offre une première économie de base de sa vie.

La « déconnexion » de la réalité chez beaucoup de citoyens est le résultat de cette rupture insensée. Il y a bien d'autres conséquences. Telle la définition des *needs* (besoins) en fonction des *greeds* (convoitises) établis par le marché des gadgets. Telle la substitution systématique de l'image pour la réalité dans les stratégies publicitaires et dans le monde audio-visuel omniprésent. Le naturel et le culturel de l'expérience quotidienne deviennent alors insignifiants par rapport aux images-guides (*leitbild*) de la culture dominante.

Bien sûr, l'homme occidental refuse d'être un simple prolongement de la nature, un rouage de la reproduction de l'espèce. Mais il a versé dans un anthropocentrisme désastreux quand il a voulu se définir sans ou contre l'économie de la nature dont il était bon gré mai gré partie prenante. Il s'est établi ainsi dans une fausse transcendance. Pris de vertige, il décrète aujourd'hui qu'il est un animal comme les autres. Il passe ainsi de la transcendance décrochée à l'immanence sans visage humain identifiable. D'où ces mouvements exacerbés d'un pôle extrême à l'autre. On revient au déterminisme scientifique après l'affirmation existentialiste de la liberté souveraine. La conscience cède aux structures de nécessité. Caution pour les esprits totalitaires, ou encore désespoir devant la technostucture.

La ville sera vue tour à tour comme un ordinateur, comme un zoo. Aussi programmée dans les deux cas. À une impossible conscience humaine autonome, on substitue un étrange animisme cosmique comme lien vital entre l'esprit et le monde matériel. On doit savoir capter les bonnes vibrations pour entrer en communication avec son chien, sa plante verte ou son voisin ! Jugés à la lumière de l'évolution de la conscience humaine dans l'histoire occidentale, ces phénomènes sont régressifs. Mais ils nous obligent en même temps à repenser radicalement les rapports entre la matière et l'esprit, entre la nature et la culture, entre la conscience et les structures (naturelles ou fabriquées), entre l'humanisation et la naturalisation. Une tâche énorme qui nous oblige à renouer d'une façon inédite ce qui a été tragiquement dissocié au cours des derniers siècles.

À voir certaines tendances actuelles, on a plutôt l'impression que les citadins tentent de se sécuriser en s'accrochant à un pôle exclusif qui devient une sorte d'absolu religieux : le salut par l'alimentation naturelle, ou par la méditation transcendante, ou par le renversement politique du système, ou par la dernière thérapie à la mode, ou par l'autogestion ou par la restauration de l'ordre. Une mosaïque idéologique de plus en plus éclatée et incohérente. Nous aurons à y revenir. Pour le moment, retenons le défi d'humaniser et de naturaliser la ville et ses citadins. Les solutions qui ignorent pareille tâche pourraient bien être soit des substituts artificiels, soit des fuites décevantes, soit un luxe inaccessible à la plupart de nos contemporains occidentaux qui vivent dans les grandes villes.

Prenons un exemple apparemment très simple : la santé. Le meilleur entraînement physique ne suffit pas. Il faut une bonne hygiène mentale, une philosophie de la vie cohérente et dynamique, des conditions saines de travail et d'habitat, une organisation plus sensée du temps et de l'espace urbains. Bref, une nouvelle organicité de la vie individuelle et collective. Le projet personnel est inséparable du projet politique. Il est difficile d'être un individu équilibré dans une société défaite, pour ne pas dire démente. De même, on ne saurait inventer des milieux de vie plus organiques dans des structures sociales aussi mécaniques que leurs appareils. J'ai la conviction que certaines découvertes scientifiques récentes peuvent nous apporter des

éclairages inédits sur la première économie de la vie, a savoir celle de la nature.

Par exemple, une maîtrise plus judicieuse des rythmes de la vie organique peut suggérer de meilleurs aménagements du temps au travail, à l'école, à la maison, dans les loisirs, enfin dans l'organisation sociale. On sait que les maladies coronariennes sont souvent en rapport direct avec la course moderne contre la montre. Avons-nous exploré la sagesse de base que nous offre la nature surtout à la lumière des connaissances nouvelles sur cette même nature ? Il serait intéressant de confronter nos rythmes d'éducation, de travail, d'organisation sociale, de vie intérieure aux rythmes de la nature.

Retenons l'essentiel. Pour définir ce qui est humain et ce qui ne l'est pas dans nos modes de vie, dans nos structures sociales, il faut d'abord mieux préciser ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas. Un premier réalisme non négociable. Bien plus, je crois que nous allons trouver des pistes inédites pour l'humanisation de la cité moderne grâce à des orientations scientifiques et à des apprentissages humains qui nous permettent de développer une intelligence plus riche de la nature. L'homme nouveau en construction saura mieux vivre « au naturel ».

On ne fait pas pousser les fleurs en tirant dessus. Il en va un peu de même de l'homme et de la société. Une certaine technologie du poulet aux hormones a valeur de symbole pour signifier ce qu'il y a de faux et d'artificiel dans nos styles de vie et d'institutions.

On ne planifie pas la vie comme les choses. Une institution humaine est plus complexe que l'organisation d'un appareil de production. C'est pourtant ce modèle qui a inspiré le façonnement de l'école, de l'hôpital, de la ville moderne. Nous payons cher cette méconnaissance d'une économie humaine de la vie. Nous vivons dans des structures aussi froides que savantes, mais sans milieux de vie, sans rythme et espace humains, sans rapports sociaux libérateurs et gratifiants. Peut-être faudra-t-il revoir avec des yeux neufs les conditions fondamentales d'un véritable habitat naturel, d'un authentique milieu humain ? Les découvertes récentes sur les niches

écologiques sont grosses de leçons sociales et politiques. Saurons-nous nous en inspirer ?

Je voudrais signaler ici des choses très simples que nos esprits sophistiqués ne savent plus discerner. Dans ma petite expérience internationale, je me suis rendu compte des rapports parfois saisissants entre les diverses niches écologiques et les différentes cultures. Par exemple, les hommes qui vivent en montagne, un peu partout dans le monde, ont souvent des attitudes semblables face au travail, à la vie. On retrouve la même opiniâtreté chez l'homme de la montagne au nord, au sud comme dans les pays tropicaux. On a peu exploré l'anthropologie différente des terres désertiques et des terres fécondes, ou encore des zones froides, tempérées ou chaudes.

Au Québec, par exemple, le sang chaud des latins dans un pays froid n'est pas sans influencer la psychologie individuelle et collective. je sais bien des théories naïves bâties sur des données physiques superficielles. Pensons aux oeuvres de Taine ou de Siegfried. Mais je soupçonne que des études écologiques très sérieuses des derniers temps contribueront à des démarches plus réalistes dans l'instauration de nouveaux styles de vie, d'homme et de société. Déjà des découvertes sur les environnements mettent en cause certains modèles structurels largement diffusés dans l'univers urbain d'aujourd'hui.

Voilà une révolution à peine amorcée. Mais on ne peut l'isoler d'autres traits de l'homme nouveau. Tels ceux d'une révolution culturelle inédite. Disons tout de suite que nous ne saurions miser uniquement sur la composante écologique. L'homme est trop riche pour s'enfermer dans une perspective unidimensionnelle, dans une seule référence. Ce travers est à la source de tous les totalitarismes politiques, religieux ou scientistes.

Une révolution culturelle inédite

[Retour à la table des matières](#)

Il se pourrait bien que les profonds bouleversements culturels du monde contemporain déjouent les scénarios idéologiques qui servent

de repères aux débats et combats politiques. Établissons d'abord certains constats :

- Un brassage inédit de cultures grâce à la multiplicité des communications modernes.
- Des villes de plus en plus cosmopolites. Des entités culturelles très différentes sur le même territoire (displosion).
- Des combats politiques où s'affrontent et s'affirment divers groupes culturels.
- Des phénomènes inédits comme la révolution féministe qui fait éclater de profonds modèles culturels.
- Des découvertes scientifiques qui révèlent diverses anthropologies existantes ou possibles.
- Une liberté sans précédent pour redéfinir sa culture, pour la transformer (le pendant de la révolution technologique).
- Une utilisation de l'instance culturelle pour résister à l'idéologie dominante. À l'Ouest, à l'Est et aussi dans le Tiers-Monde.
- Le refus grandissant d'un certain techno-bureaucratisme qui structure la plupart des sociétés et qui nivelle les cultures particulières.
- Une conscience nouvelle qui ne veut pas dissocier l'enjeu culturel des modes de vie et l'enjeu économique-politique des niveaux de vie.
- L'idée du « développement organique » des instances culturelles, économiques et politiques.
- Des orientations culturelles inédites dans les générations montantes. Par exemple le refus de posséder l'autre par le mariage, par l'argent, par le pouvoir.

- La recherche de ses propres racines culturelles accompagnée d'une conscience historique renouvelée.
- Par-delà la « crise des valeurs », un effort pour créer librement des nouvelles cohérences entre celles d'hier et celles d'aujourd'hui.
- L'importance accordée au style de vie dans les projets individuels et collectifs. Plus la politique d'un style de vie que l'inverse.
- Des rapports plus organiques entre les sensibilités culturelles particulières, le milieu écologique et l'organisation sociale.
- Une culture quotidienne à réinventer comme contrepoids aux superstructures qui écrasent et déchirent les tissus sociaux et les modes particuliers d'être, de vivre et d'agir ensemble.
- Une culture plus libre, créatrice et responsable ; plus critique, ouverte et pluraliste ; plus soucieuse d'articuler son passé, son présent et son avenir.
- Enfin, un homme davantage créateur de sa culture que simple produit de celle-ci.

On ne saurait esquisser une mosaïque cohérente de cette révolution culturelle en Occident. On a plutôt l'impression de faire face à un univers culturel éclaté, difficilement déchiffrable. Signe évident d'un tournant historique très important. Avant de discerner quelques canevas possibles, il faut comprendre certaines dramatiques culturelles profondes qui ont énormément d'impact sur nos aventures individuelles et collectives.

Je voudrais d'abord m'inspirer d'une étude stimulante de F. Hsu ¹⁴. L'auteur nous amène à reconnaître la diversité, la relativité, la particularité, les limites des anthropologies culturelles dans le monde.

¹⁴ F. Hsu, *Clan, Cast and Club*, New York, Van Nostrand, 1963.

Chacune a son registre spécifique, ses priorités de valeurs, ses dysfonctionnements.

Je crois que l'homme nouveau de la révolution culturelle, tout en assumant sa culture première, ne voudra pas s'y enfermer. Il cherchera à s'approprier les richesses des autres cultures. Et, en même temps, il tentera de corriger les dysfonctionnements de la sienne.

Hsu nous présente un cadre de compréhension qui permet de comparer trois anthropologies culturelles : la chinoise, l'indienne, l'américaine (occidentale). Bien sûr, il s'agit ici d'un point de départ pour orienter notre propre démarche. Il faudrait ici une longue élaboration qui explicite et nuance ce schéma, avouons-le, très simplifié. Mais on y trouvera un canevas de base suffisant pour montrer comment les révolutions culturelles contemporaines tentent de dépasser l'échiquier anthropologique reçu. Déjà les constats présentés plus haut le suggéraient.

Plutôt que d'analyser toutes les composantes de ce tableau, je préfère dégager la dramatique anthropologique sous-jacente. Surtout en relation avec le monde occidental, et plus particulièrement dans le contexte nord-américain. Par exemple, il est frappant de voir comment tant de spécialistes des sciences humaines ont si peu exploré leurs propres postulats anthropologiques liés à certaines orientations culturelles de leur milieu. La plupart des thérapies sur le marché nord-américain prolongent cette absence de distance critique. Ainsi on sera peu attentif aux dysfonctionnements qui existent dans son propre système psychoculturel et socio-politique. La dynamique d'indépendance valorisée unilatéralement rend l'individu incapable de faire face aux expériences d'interdépendance et de dépendance qui font, elles aussi, partie de la réalité.

Polarisations culturelles		
Américains	Chinois	Indiens
Individu	Collectivité	Divin
Indépendance	Interdépendance	Dépendance
Solidarité contractuelle	Solidarité classique	Solidarité hiérarchique
Club	Clan	Caste
Mari-épouse	Père-fils	Mère-enfant
Enfants	Ancêtres	Dieux
Vie : expérience individuelle	Vie : expérience communautaire	Vie : relais religieux
Liberté	Sécurité	Piété
Idéaux immuables, monde changeable	Collectif immuable, monde changeable	Divin immuable, monde transitoire, illusoire
Monothéisme manichéen	Religion secondaire	Panthéisme multiforme
Compétition	Mobilisation intégrative	Tolérance passive
Angoisse	Stoïcisme	Sérénité
Pragmatisme	Orthodoxie	Éclectisme
I am O.K.	We are O.K.	Only Atma is O.K.

La *self-reliance*, la *self-actualization* absolutisée déclenchent des mécanismes d'angoisse devant des échecs toujours conçus comme une faillite personnelle. La peur de l'infériorité engendrera une obsession de la conformité entre pairs, et en même temps des comportements asociaux, des préjugés face à tous ceux qui sont de statut inférieur. L'association libre et volontaire dans le modèle-club repose sur des liens fragiles et transitoires d'intérêts particuliers.

D'où ces groupes éphémères, ces relations courtes et superficielles. L'absence de tissus sociaux quotidiens rejaillit sur l'insécurité affective et morale des individus. Même la famille sera un lieu de

passage qu'il faut quitter le plus vite possible. Très jeune on cherchera à vivre ailleurs ses expériences les plus fortes.

La subjectivité exacerbée croira se libérer en rejetant toutes les conséquences des ruptures et conflits qu'on a créés au nom de son autonomie absolue. Y compris la responsabilité et les obligations qu'on a contractées par rapport à l'autre, par rapport à la société. Obligation et liberté s'opposent ici d'une façon manichéenne. De même le principe de réalité face au principe de plaisir. On aboutit à un double registre schizoïde : *self-indulgence* et agressivité interpersonnelle et sociale.

Les tissus culturels originels, pendant longtemps, avaient servi d'ancrage minimal. Mais ils ont été progressivement défaits. L'organisation taylorienne du travail d'abord, puis de toutes les institutions, a renforcé cette dislocation culturelle. Peu à peu l'individualisme libéraliste et pragmatique est devenu l'axe idéologique presque exclusif, cautionné même par des orientations scientifiques légitimatrices. Et voilà qu'en dessous d'énormes organisations instrumentales, on découvre une évidente a-société. Il ne reste trop souvent que des intérêts particuliers d'argent et des désirs individuels de jouissance.

Incapables de prendre une distance critique sur cette orientation culturelle de base, certains commencent à interroger d'autres expériences anthropologiques. On sait l'attrait de l'Inde et de la révolution chinoise chez un nombre croissant d'Occidentaux. Bien sûr, ces emprunts sont très souvent insatisfaisants et artificiels. Ils peuvent être une fuite devant la tâche de réviser radicalement sa culture particulière et son pays réel. En pareil cas, ils ne changent pas grand-chose à la situation.

Confusion mentale, éclectisme idéologique, dispersion sociale, incohérence politique et éclatement culturel accompagnent souvent cette dispersion de références multiples, qui se heurtent les unes les autres. On ne passe pas en un tournemain du christianisme au zen. On ne se décrète pas socialiste du jour au lendemain. On ne peut tout expliquer par l'exploitation des multinationales. J'ai vu des gens passer en quelques années de la chrétienté à l'a-religion, de celle-ci

au naturisme pour déboucher sur l'hindouisme en attendant, sans doute, une nouvelle vague culturelle.

Ces tâtonnements sont inévitables, et peut-être même nécessaires. Y aurait-il là-dessous une désintégration positive, comme passage obligé d'une mutation culturelle profonde, comme condition psychosociologique d'un saut qualitatif ? Dans les sociétés fermées et les systèmes clos, le changement n'est possible qu'au prix de violences sauvages du dedans ou du dehors. Alors que les sociétés ouvertes favorisent des démarches plus diversifiées, plus critiques, plus dynamiques. On y peut mieux se distancer sur soi-même, sur son milieu, sur sa culture particulière. D'autres expériences culturelles sont accessibles. Il y a des comparaisons et des confrontations possibles, des échanges bénéfiques. Même les détours ésotériques peuvent permettre de revoir son pays réel avec des yeux neufs, de l'ouvrir à d'autres perspectives.

Tous ces traits de la révolution culturelle évoqués au début de ce chapitre ne constituent pas encore un ou des visages identifiables. Mais on sent monter une certaine convergence de plusieurs sensibilités culturelles, susceptible de déboucher sur une anthropologie plus riche, mieux située dans l'ensemble du patrimoine humain. Comme le laisse entendre cette confrontation de trois grandes cultures, établie par F. Hsu. Qui sait, nous sommes peut-être au tout début d'un brassage culturel inédit, surtout dans nos sociétés plus ouvertes que jamais.

Évidemment, une telle circulation massive et rapide de courants culturels provoque des insécurités et même des traumatismes. Un formidable problème d'intégration se pose chez la plupart des citoyens occidentaux. Les changements culturels sont plus complexes que les changements technologiques ou politiques.

Toute confrontation et tout échange féconds en ce domaine exigent une prise lucide sur sa propre culture, sur l'expérience historique qui l'a façonnée et continue de l'influencer profondément. Aucun emprunt n'est bénéfique sans qu'il soit raciné lucidement dans ce premier contexte vital.

Voilà pourquoi j'ai insisté sur une meilleure connaissance de l'expérience historique occidentale, et de nos patrimoines collectifs particuliers.

Deuxièmement, il est nécessaire d'explorer d'autres anthropologies culturelles, même pour comprendre la sienne avec ses valeurs originales, ses choix plus ou moins discutables, ses faiblesses et ses forces.

Troisièmement, la révolution culturelle doit éviter de nouveaux corridors et renforcer la conviction qu'il y a plusieurs types d'hommes et de sociétés possibles, qu'il n'y a pas qu'une seule solution, qu'il n'y a jamais de système parfait, encore moins irréformable, qu'on ne change pas un système comme on change de voiture.

Savants et idéologues ont parfois cédé ici à des naïvetés irresponsables, quand ils ont nié ou ignoré les longs, difficiles et nécessaires cheminements des transmutations culturelles. Toute rupture radicale dans cette aire a d'énormes conséquences. Il faut savoir les évaluer et les assumer avec un discernement très exigeant.

Les dépassements créateurs en matière de culture ne peuvent se ramener à des stratégies technocratiques ou à un plan quinquennal. Pour le comprendre, essayons de préciser certains indicateurs qui touchent à la fois la révolution culturelle contemporaine, mais aussi l'économie fondamentale de l'instance culturelle dans une société.

- Jacques Attali rappelle d'abord cette économie : « Dans toute société, les rapports de l'homme avec son environnement et avec les autres hommes sont régis par un ensemble de représentations, d'attitudes, de comportements communs, leur donnant un sens et constituant, au-delà du sens immédiat du langage, une culture. Un homme agit en fonction de cet environnement symbolique qui détermine ces critères de comportement. » (*La Parole et l'Outil*, pp. 76-77)

L'environnement symbolique de la culture première s'est désagrégé dans les sociétés occidentales. Il a été remplacé par un autre environnement défini par la technostucture de produc-

tion et de consommation. Du coup, c'est poser le problème inséparablement culturel et politique de l'économie capitaliste qui déstructure les cultures particulières et s'approprie la définition de la culture seconde. Et quelle culture ! D'un Hilton à l'autre, vous faites le tour de la terre sans jamais vous dépayser ou vous empaysier. Au bilan, ni culture première, ni culture seconde qui soient vraiment du peuple lui-même.

- Paradoxalement, la révolution technologique, même soumise à la finance capitaliste, se prolonge dans une révolution culturelle qu'on n'avait pas prévue. Après avoir appris à agir sur la nature, on a développé le goût d'intervenir plus librement dans la culture. Des créateurs comme des militants vont passer par l'instance culturelle pour faire naître de nouvelles consciences critiques, pour explorer d'autres possibles. Nous dirions avec Charles Dubos qu'ils seront la nouvelle hydraulique qui élève les eaux et transforme l'énergie en lumière. Eh oui ! une montée de conscience culturelle et politique des collectivités touchées par des moyens inédits et puissants de diffusion. Mettons au compte de la société capitaliste ouverte la possibilité de cette gestation sociale. Le système transnational semblait pouvoir niveler toutes les identités historiques. Et voici que les cultures particulières refont surface comme instance de conscience critique face à la déshumanisation radicale d'une économie marchande qui instrumentalise et commercialise même les « valeurs ». La prise de conscience récente de la crise des valeurs n'est pas une pure démarche morale. Elle interroge à la fois la culture, l'économie, la politique, bref toute la société et, même, la civilisation dominante dans son ensemble.

- De l'intérêt aux patrimoines écologiques menacés on est donc passé à celui des patrimoines culturels. Par-delà des nostalgies ambiguës et conservatrices, cette conscience culturelle porte un certain sens politique subversif, dans la mesure où elle s'inscrit dans des démarches collectives concrètes et soutenues. Il fallait d'abord retrouver et refaire sa propre matrice culturelle pour envisager de nouvelles fécondités politiques.

- C'est la force d'une culture authentique que de créer un avenir inédit à même une expérience historique reprise, décantée, distancée et dépassée. L'instance culturelle peut allier le traditionnel et le moderne, la mémoire et la créativité, le réel et l'imaginaire. Elle seule assure une organicité à la fois psychologique et sociale, économique et politique. Ce que la plupart des financiers, des technologues et des idéologues n'ont pas compris. D'où les conséquences désastreuses des scénarios qu'ils nous ont imposés.

Mais comme nous venons de le signaler plus haut, cet analphabétisme culturel a eu un effet de boomerang et a provoqué une révolution culturelle inattendue. Eh oui ! les fils de l'entreprise privée, du « monde libre » vont utiliser à leur tour cette même liberté pour contester l'homme normal, intégré, adapté au système, pour promouvoir l'homme normatif qui crée son chemin et met en chantier ses propres projets individuels et collectifs. Les pouvoirs en place peuvent alors difficilement refuser pareille démarche qui s'approprie à d'autres fins leur propre légitimation. Reste à voir si nos révolutions culturelles iront au bout de leurs conséquences politiques. À savoir un homme nouveau, une société nouvelle. Ce serait déjà beaucoup si les instances culturelles libérées mettaient à profit leur créativité dans l'exploration de nouveaux possibles. Les culs-de-sac de la civilisation dominante, incapable de se distancer et de s'imaginer autres, offrent paradoxalement le champ libre à cette révolution culturelle.

- Il existe un autre niveau plus profond qui révèle des défis plus redoutables. J'ai déjà montré comment des structuralismes ont servi de caution à des entreprises d'asservissement. C'est peut-être ce qui menace le plus l'avenir de la révolution culturelle. Il y a bien des formes de totalitarisme. Celui des scientifiques est le plus subtil et le plus dangereux. Il se drape d'objectivité, de neutralité. Il ne revêt pas l'odieux des armes ou des diktats politiques. Que faire devant certaines infaillibilités mathématiques ?

Bien sûr, la critique culturelle peut pointer les enjeux humains qu'ignorent les laboratoires. Mais tôt ou tard, on atteint le palier philosophique. Des savants commencent à s'en rendre compte. Piaget réaffirmait récemment avec force que l'homme possède la faculté de transformer et de créer ses propres structures de comportement. C'est là ce qui le distingue, le spécifie dans son humanité. Nier pareille conviction philosophique équivaut à réduire la culture à des automatismes, comme le suggèrent certains biologistes à la mode. Et par le même biais, le projet personnel comme l'initiative politique n'ont plus aucune pertinence. On trouve navrant que des esprits dits « libres » se laissent séduire par ceux qui prétendent prouver scientifiquement l'absence totale de liberté chez l'être humain. Même les vieux scolastiques de la « nature humaine » ne s'étaient pas enfermés dans une pareille contradiction.

Bien sûr, les sciences modernes nous rendent un énorme service en nous révélant les structures de nécessité qu'ignorait l'anthropocentrisme d'hier. Du coup, apparaît la difficulté insoupçonnée d'assumer une nature extrêmement complexe et de créer une culture de la liberté. Cette dialectique est au coeur du drame contemporain. À sa fine pointe, elle nous amène à un pari profondément humain, celui d'une liberté qui dépasse les logiques de nécessité tout en les assumant. Pari d'une foi en l'homme libre et responsable dont on ne peut prouver sa vérité et sa réalité qu'a posteriori. La conscience libre ne se découvre que dans l'expérience de ses délibérations et de ses décisions, de ses victoires sur l'une ou l'autre contrainte, fût-ce symboliquement. Face à tous les « enfermements » anciens ou nouveaux, la révolution culturelle promeut une liberté et une créativité symboliques qui amorcent d'autres voies de libération politique.

Note. Je suis bien conscient des limites de ma réflexion sur cette révolution culturelle. Il faudrait y consacrer une plus longue analyse. La note qui va suivre en témoignera. J'évoquerai certaines expériences qui nous resignent la complexité de toute réflexion et de toute

action sur la culture, dès que nous les situons dans un champ historique particulier.

Depuis vingt ans, je fais partie d'une équipe internationale de recherche et d'expérimentation en matière d'autodéveloppement. Il faut bien admettre que ce sont précisément les facteurs culturels que nous maîtrisons le moins. Plusieurs experts y voient un des grands défis du Tiers-Monde. Pourtant, les pays riches d'Occident se débattent eux aussi avec des problèmes culturels de plus en plus complexes qui sont au cœur de tous les grands enjeux sociaux, économiques et politiques.

Ce qui se passe ailleurs peut nous éclairer sur ce qui nous arrive dans notre propre société. Par exemple, l'expérience moderne d'Israël révèle, d'une façon plus crue et plus visible, le heurt entre la culture unitaire d'une longue expérience historique et la culture pluraliste d'une société démocratique.

Les juifs orientaux et les juifs occidentaux se retrouvent dans la première. Elle sert politiquement à affronter l'autre totalité historique, arabe en l'occurrence. Deux ensembles organiques (historiques, religieux, culturels) qui s'excluent. On a peine à imaginer un État juif ou un État arabe : pluraliste et démocratique. Ce que prétendent défendre et promouvoir tant les Israéliens que les Palestiniens de l'Organisation de la Libération de la Palestine (O.L.P.). Même ambiguïté quand les uns et les autres parlent d'État laïque. On n'est pas juif ou Arabe comme on est Français ou Américain. C'est une appartenance totale et pratiquement exclusive. Le pluralisme culturel, idéologique et politique s'y porte mal.

Les pays occidentaux connaissent la dramatique inverse. Ils n'ont plus de culture organique de base. Tout se passe comme si l'expérience historique de nos sociétés était mise en veilleuse. La crise d'identité y doit beaucoup ; vus à ce niveau de profondeur, certains phénomènes sociaux et politiques comportent des aspects bien mal élucidés. Par exemple, la remontée des affirmations ethniques et nationalistes, des expériences religieuses historiques. Bien des citoyens cherchent à retrouver une certaine totalité organique dans la culture première, dans leur héritage historique de base.

En un certain sens, notre défi est à l'inverse de celui du Moyen-Orient. Notre style de société valorise d'abord le multiculturalisme, le pluralisme idéologique et politique. Nos cités cosmopolites en témoignent. Mais en même temps, combien de citoyens ont le sentiment de vivre une expérience éclatée, segmentarisée. Trop d'appartenances étrangères l'une à l'autre. Trop de références idéologiques ou culturelles à la fois. Ils ne trouvent nulle part un terrain organique où se nouent des rapports unifiés et vitaux entre le vécu et le politique, entre une certaine identité culturelle et les scénarios idéologiques.

C'est se consoler à bon compte que de capitaliser sur les avantages du cosmopolitisme urbain. Eh oui ! vous avez accès aux restaurants chinois, marocains, thaïlandais ou roumains. Vous êtes à l'heure du monde devant votre écran de télévision. Vous pénétrez symboliquement dans d'autres univers culturels grâce aux films étrangers projetés dans les cinémas du centre-ville. Les boutiquiers élargissent votre besoin de produits nouveaux à l'échelle du commerce international.

Et pourtant, malgré ces voies royales de l'universalité (!), vous vous sentez à la fois étranger au monde contemporain, à votre propre société. Vous n'avez plus d'identité saisissable. Votre appartenance culturelle apparaît tout à coup incertaine. Trop d'enquêtes récentes nous ont révélé pareille perplexité, pour croire que cet esprit cosmopolite et superficiel permet de vraiment se situer dans une société pluraliste et dans le monde actuel.

Par réaction, on va se réinvestir dans la redéfinition de son identité particulière. On découpera son territoire jusqu'à l'exclusive. On le ramènera à des frontières défendables, et souvent fermées. On se fera extrêmement sélectif. L'esprit de chapelle idéologique, politique, culturelle ou religieuse s'est accentué récemment. On vit dans des groupes de plus en plus restreints. On réduit son empan idéologique. Ce qui n'empêche pas de tenir des discours globalisants, alors que les pratiques se rétrécissent. Les enjeux planétaires cèdent le pas aux conflits des particularismes. Or, ces particularismes sont trop étroits pour fonder une économie culturelle première, une certaine organicité

sociale, une politique pertinente, une philosophie personnelle de vie. Ils sont davantage incapables d'accéder à une culture seconde, ouverte, pluraliste, démocratique.

Si, là-bas au Moyen-Orient, on a peine à dépasser des totalités historiques fermées les unes aux autres, ici en Occident, on n'arrive pas à sortir des particularismes et des pluralismes artificiels.

On ne maîtrise pas plus la culture première que la culture seconde. C'est peut-être la tâche majeure de la révolution culturelle que de réinventer l'une et l'autre et de les conjuguer dans des inédits politiques. La prochaine étape va préciser cette dernière remarque.

Une pratique politique à redéfinir

[Retour à la table des matières](#)

Les systèmes sociaux, économiques et politiques doivent souvent leur originalité aux orientations culturelles qui les sustentent. On pourrait reprendre ici le schéma des anthropologies culturelles comparées que nous avons présentées plus haut, et montrer comment chacune influence le système économico-politique correspondant. Le capitalisme anglo-saxon, la révolution chinoise, l'apolitisme indien ont leurs propres racines culturelles.

On a dit, non sans raison, que la commune chinoise a transmué avec discernement des orientations culturelles et des formes traditionnelles de rapports sociaux. Bien sûr, il y a eu de fortes ruptures et des pratiques politiques tout autres. Mais à chaque fois qu'un trait culturel, même le plus archaïque, trouvait des connivences avec le projet politique, on le retenait sans hésitation. Je pense à la solidarité et à l'originalité de chaque clan. Les 70 000 communes chinoises ont toutes leur personnalité propre, leur visage social particulier, leurs pratiques économiques et politiques. Un sens aigu de l'interdépendance horizontale permet l'élargissement des concertations. Des fonctions, comme l'autocontrôle collectif, empruntent beaucoup à la culture et à la socialité première. Bien sûr,

le contexte totalitaire de cette expérience nous empêche de céder ici à l'apologie et surtout à l'immolation de l'individualité.

J'ai vu en Tanzanie l'exemple inverse d'une pratique politique étrangère à l'expérience culturelle de base. Le village Ujamaa se veut une expression africaine de la commune, du kibboutz, du kolkhoze. Mais de fait, le gouvernement a brisé les tribus pour réaliser son projet idéologico-politique d'inspiration chinoise. Il a rassemblé *manu militari* des Tanzaniens de tribus différentes dans les villages Ujamaa. Il n'a pas tenu compte non plus des éléments positifs qui existaient dans l'ancienne structure rurale des villages traditionnels.

Or aujourd'hui, un projet politique très justifiable en terme d'autodéveloppement socialiste est mis en échec par des forces authentiques qu'on n'a pas su reconnaître. Beaucoup de Tanzaniens se sentent violés dans ce qu'ils ont de plus profond en eux. L'esprit de tribu est plus fort que jamais. Il devient un facteur de résistance, alors qu'il aurait pu être un atout précieux. Les idéologues du parti n'y voient qu'une attitude réactionnaire. Pour la contrer, les voilà condamnés à utiliser la violence militaire. D'où la rencontre explosive d'un peuple violé et d'un pouvoir violent. Un pouvoir qui tente d'imposer la culture de sa politique plutôt que la politique d'une culture transformée. Mais ne séparons pas ces deux pôles en dialectique. C'est ce que je voudrais démontrer.

Nous avons connu en Amérique du Nord des changements de mentalité qu'on a qualifiés de véritable révolution culturelle. Au début, des mouvements sauvages comme ceux des *beatniks*, des hippies, des communes, portaient en germe des nouveaux styles de vie et même des perspectives politiques inédites. Certains nous alertaient sur l'appauvrissement tragique de la socialité, sur le caractère inhumain de nos compétitions exacerbées, de notre pseudo-progrès prométhéen. Le *peace and love* contestait une mentalité manichéenne jusque dans la morale et la religion. Le hippie « habitait » à la fois le centre-ville et l'arrière-pays, montrant par là le caractère artificiel de l'univers banlieusard qui n'est ni de la ville ni de la campagne. Un *no mans land*, quoi !

L'homme absent ou nié comme tel dans les superstructures de la ville et dans les infrastructures de la nature. Un homme aliéné tout autant dans l'aire privée que dans l'aire publique, Un homme surconditionné en contradiction avec les idéaux officiels de liberté et d'indépendance.

Comme dans le cas de la révolution chinoise, les jeunes barbares d'Amérique prenaient à la lettre certaines idées traditionnelles, certaines orientations culturelles de base. C. Amery soutient que c'est là une des caractéristiques communes à la plupart des révolutions, à savoir la radicalisation politique d'une dynamique culturelle très profonde. Mais encore ici, il ne faut pas perdre de vue la dialectique déjà évoquée : politique d'une culture et culture d'une politique. À l'inverse de l'exemple tanzanien, les nouveaux mouvements culturels nord-américains ont négligé cette dialectique par l'autre bout, Ils ont viré en contre-politique et en contre-culture, avant de se réfugier dans l'ésotérisme et dans les « sectes d'initiés ». Bref, une marginalité globale inoffensive. Mais une aussi forte poussée culturelle ne meurt pas facilement. Elle agit un peu comme le retour du refoulé quand elle a été rejetée ou marginalisée ou récupérée superficiellement. Elle peut se diffuser invisiblement dans le sous-sol quotidien et exploser beaucoup plus tard en politique.

L'expérience québécoise en témoigne. Bien peu d'analystes avaient cru à la poussée éventuelle du parti indépendantiste. Pendant plusieurs décennies diverses formes de nationalisme, plus ou moins heureuses ou réalistes politiquement, exprimaient des sensibilités culturelles qui n'entraient pas dans les nouveaux scénarios idéologiques, dans les paramètres économiques ou dans les cadres politiques. Les partis au pouvoir, de diverses façons, séparaient la culture, l'économie et la politique en trois sphères plus ou moins étrangères les unes aux autres. Par exemple, il s'agissait d'assurer certaines garanties d'autonomie culturelle dans des domaines restreints comme les arts, les moyens de communication, etc. On acculait même les Québécois à ce choix simpliste très révélateur : culture ou niveau de vie, comme si la dépendance économique n'était pas déjà reliée à la déstructuration de la culture. Tous les peuples entreprenants doivent leur dynamisme d'abord et avant tout à des attitudes culturelles signifiantes, engageantes et créatrices. C'est là qu'on trouve les richesses

proprement humaines de force morale et d'intelligence. Quand un peuple est aliéné de sa culture, il n'a plus de nerf, ni d'âme pour des luttes ou des entreprises importantes.

Les Québécois ont commencé par vivre une véritable explosion de créativité culturelle, tout en initiant de nouvelles pratiques politiques. Les idéologies capitalistes et marxistes identifient « la base historique » à la réalité économique. Je pense qu'il faut inverser cette vue des choses. En effet, les projets politiques ou économiques audacieux viennent d'une culture dynamique qui précède, accompagne et dépasse les réalisations de cet ordre.

Évidemment, il y a des cultures plus ou moins ouvertes aux dimensions modernes de l'économie et de la politique. Ce qu'il faut retenir ici, c'est l'idée maîtresse qu'on n'avance pas dans l'histoire sans tenir compte des dynamismes et des obstacles de la culture que l'on porte. Celle-ci n'est pas un secteur à part, une symbolique de surplomb, un *no mans land* de sentiments hors de la vie réelle. On devrait plutôt considérer la culture comme une instance intérieure à toutes les dimensions de la société.

En ce sens, il n'existe pas de société canadienne. La majorité anglophone du Canada n'a pas encore vraiment d'identité culturelle. Elle est profondément américanisée ¹⁵. je ne crois pas que le Canada puisse prendre des décisions politiques fermes et soutenues pour surmonter sa dépendance économique des États-Unis aussi longtemps

¹⁵ Le creuset nord-américain unilingue, uniculturel est mis au défi par la « différence québécoise ». Bien peu d'analystes ont perçu ce test de vérité. Au fond, cette petite communauté francophone têtue en affirmant son originalité invite les Nord-Américains à prendre une distance critique sur leur propre culture. Le rejet qu'ils expriment, révèle jusqu'à quel point ils en sont venus à croire leur modèle de société comme seul valable ou même possible ; quand ce modèle est voué à une prétendue vocation d'universalisation, on imagine la difficulté de la moindre autocritique et le refus de toute différence. À long terme, cette surconscience pourrait empêcher les Américains de se voir tels qu'ils sont, et surtout d'affronter leurs crises internes. Précisément, parce qu'ils se seraient fermés à toutes les occasions de se confronter à des différences culturelles, sociales ou politiques. Le Viêt-nam là-bas, le Québec ici ne semblent pas avoir éveillé une interpellation de ce type. Les Canadiens anglais partagent en grande partie ce réflexe d'aveuglement nord-américain.

qu'il s'accommodera de son aliénation culturelle. Beaucoup de Québécois ont compris qu'ils pouvaient aspirer à une société bien à eux, précisément à cause de leurs nouveaux dynamismes culturels qui inspirent des pratiques politiques inédites et un projet de société. Mais les jeux décisifs ne sont pas faits.

Je ne veux pas noyer ici l'instance politique comme telle. Dans cette aire, il s'est passé des choses très profondes depuis quelques décennies dans la plupart des pays du monde. En surface, on s'inquiète à bon droit de la montée des totalitarismes ; on se scandalise avec raison de l'impérialisme économique transnational ; on se sent prisonnier du techno-bureaucratisme qui s'impose dans la plupart des sociétés ; on ne voit pas comment vaincre les stratégies modernes d'intégration par la publicité et les media omniprésents. Autant d'obstacles gigantesques qui condamnent la majorité des citoyens à l'impuissance politique ¹⁶.

Mais ces diagnostics ignorent les progrès de la conscience politique. Il existe un peu partout un nouveau statut de citoyen, une plus grande sensibilité aux droits fondamentaux, une volonté de peser dans les décisions politiques, un affinement de l'esprit critique. Partout où les media ont une certaine liberté, tout se passe comme si la vapeur se renversait. D'instruments d'intégration, ils deviennent progressivement des catalyseurs démocratiques. Le débat politique est alors soumis à la critique de l'opinion publique. Beaucoup de citoyens ne sont plus éblouis par la magie séductrice de la télévision qui rendait

¹⁶ Cette impuissance des citoyens rejoint les grands diagnostics apocalyptiques de centaines d'ouvrages savants. *La Peste blanche, Comment éviter le suicide de l'Occident ?* Gallimard, 1976. Chaunu et Suffet soutiennent que les civilisations ne progressent qu'à partir de défis surmontés. Le nôtre est gigantesque. Mais ce qui inquiète les auteurs, c'est l'inconscience des Occidentaux. Le monde blanc se dégrade moralement. Il démissionne sur les fronts les plus vitaux. Par exemple, selon eux, la dénatalité rapide a précipité la décadence des civilisations. La proportion du monde blanc développé diminue très vite. Dans le groupe d'âge 20-40 ans le rapport avec le reste du monde sera très bientôt 10/90%. On voit les pestes et les guerres, mais non les affaissements moraux et spirituels. « Je crois que la plupart des paroissiens de l'Europe occidentale sont convaincus qu'à plus ou moins longue échéance le communisme aura gagné. On ne croit plus aux sociétés libérales... Le socialisme est ressenti non plus comme un espoir, mais comme une fatalité. »

même leur vie quotidienne insignifiante en regard des feux spectaculaires de la rampe. Ils ont commencé à confronter leur véritable expérience aux discours politiques précisément grâce à la télévision ; ils utilisent celle-ci tous les jours comme une médiation permanente entre ces deux pôles qui naguère étaient assez étrangers l'un à l'autre. Par la télévision, la politique a pu se faire quotidien pendant un certain temps. Aujourd'hui le mouvement contraire commence à se produire : le quotidien se fait politique. Je dois avouer ici que je n'avais pas envisagé cette hypothèse dans mes travaux passés.

Beaucoup de luttes quotidiennes n'avaient jadis aucun impact sur la société. N'oublions pas que l'action des citoyens est le plus souvent très limitée, très localisée. Voici que les media lui donnent une portée à la mesure de la société. Une expérience d'auto-organisation peut en inspirer dix ou vingt autres grâce aux media qui la font connaître. Il se produit ainsi des réactions et des actions en chaîne. Nous en restons trop facilement à l'image du citoyen passif, spectateur affalé devant l'écran. Alors, comment expliquer le fait que certains programmes déclenchent des intérêts et des initiatives en tous domaines ? Ils nous donnent le goût de nous associer à un projet, de voir un film, de lire un livre, d'en connaître davantage sur telle ou telle expérience, d'exprimer notre opinion, de prendre part à des luttes. Les sciences humaines n'ont pas tellement analysé ce renversement de perspective. Peut-être parce qu'on ne mesure pas facilement ce genre d'influence. Mais c'est là une pousse neuve et bien fragile.

D'autres pratiques politiques sont en train de naître dans la foulée des énormes défis qui apparaissent davantage à la base de la société. Le drame écologique très visible et affligeant vient mettre en cause une politique, une économie, une science qui avaient, jusqu'à tout récemment, l'aura d'un prestige indiscutable. *« On les a laissés faire, croyant qu'ils savaient tout, qu'ils pouvaient tout... maintenant on sait qu'ils se sont souvent et gravement trompés, qu'ils nous ont trompés. » J'entends ce langage dans divers milieux de citoyens. Ceux-ci ont de moins en moins le culte de l'expert, des grands clercs, des « beaux plans ». Plusieurs se disent : « Pourquoi ne pas nous occuper de nos affaires davantage, nous pourrions mieux faire qu'eux... »*

Le nouveau statut de citoyen commence à déborder l'aire proprement politique. On veut maîtriser son cadre de vie, gérer son temps, façonner son espace vital. On n'accepte plus une organisation du travail en contradiction avec les pratiques démocratiques. Et pas davantage un style d'éducation imposé. S'il est vrai que certaines révolutions sont nées quand on a pris une ou des vérités traditionnelles au pied de la lettre, en voilà de beaux exemples. L'idée de démocratie a fait une entrée explosive dans les milieux de travail, dans l'école, dans la protection des consommateurs, dans l'aménagement de l'habitat, dans l'univers juridique des droits et des lois. Les Parlements sont assiégés. On ne peut plus parler d'une sphère politique autonome. Même les jeux souterrains des grands pouvoirs économiques sont peu à peu ramenés à la surface. Des corporations financières comme des hommes politiques éminents ont été accusés devant les tribunaux, suite à de fortes pressions de l'opinion publique et des media.

La crédibilité et la légitimité de l'ordre établi sont mises en cause. Certains y voient une crise d'autorité, un rejet des critères hiérarchiques. D'autres parlent d'une profonde crise morale. « Il faut un nouveau contrat social », disent les uns. « Renverser d'abord le système », affirment les plus radicaux. Bien peu ont souligné le fait politique majeur d'une révolution multiforme de la démocratisation des institutions. Plusieurs citoyens n'acceptent plus de se limiter à déléguer des représentants, selon le modèle reçu de la démocratie libérale. Ils veulent des informations, des consultations, des implications plus directes, surtout dans les diverses institutions locales où ils sont immédiatement concernés. Une certaine démocratie a fonctionné aussi longtemps qu'elle se réduisait aux élections épisodiques. Cette même démocratie devient inopérante avec la multiplication des moyens d'information, d'expression, de participation. Elle apparaît être tout à coup un rituel vide. Il y a trop loin entre l'élu, d'une part et, d'autre part, des citoyens qui veulent de plus en plus diriger leur vie et influencer les décisions qui la touchent.

Des esprits chagrins clament la faillite de nos démocraties en pointant les désordres croissants, les crises institutionnelles incessantes, les comportements erratiques ou irresponsables, bref la société mise en échec de mille et une façons. Comment nier un certain climat de chaos ? *Nous n'avons pas encore développé les pratiques*

politiques correspondantes aux requêtes des grandes démocratisations récentes.

On n'a qu'à penser aux comportements du personnel et des usagers dans les services publics. Chacun des groupes en présence dispute le pouvoir total et le contrôle exclusif. Qu'il s'agisse de la partie gouvernementale, de la partie syndicale, ou professionnelle. Des groupes particuliers agissent comme s'ils étaient propriétaires de tel ou tel service public. Un service pourtant universel et démocratique qui doit être avant tout dédié à tous les citoyens sans exception des personnes, des idéologies, des partis. Par ailleurs, combien d'usagers ne considèrent que leurs intérêts individuels dans l'utilisation des services publics ? Ils ne pensent jamais aux droits des autres. Tout leur est dû. Ils ne savent les limites ni de leur liberté ni des institutions humaines.

Le citoyen-Louis XIV moderne dira : « L'État, c'est moi. » Le statut de payeur de taxes semble accorder un droit absolu de plier les institutions à ses uniques intérêts individuels. Décidément, l'esprit capitaliste est plus répandu qu'on ne le pense chez la grande majorité des citoyens. La nouvelle conscience démocratique évoquée plus haut est encore souvent contredite par les pratiques quotidiennes effectives.

Pourtant, je demeure persuadé que des citoyens en grand nombre vont se ressaisir. L'idée de démocratie habite profondément la mentalité occidentale. À vrai dire, je ne crois pas que la tentation totalitaire soit notre plus forte menace. Bien sûr, le climat chaotique de nos sociétés occidentales peut provoquer des réactions dans ce sillage. Peut-être davantage que la séduction communiste. Mais ce ne sera pas la réponse déterminante. je sais la démocratie difficile, et souvent aussi paradoxale que la liberté. Mais elle porte certains dynamismes sous-estimés chez bien des analystes :

La démocratie s'adresse à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme : sa liberté, sa responsabilité, sa conscience, etc.

- Elle fait émerger la vérité des gestes, des rapports sociaux, des débats et des enjeux.

- Elle permet l'investigation libre du réel et des possibles.
- Elle suscite l'autocritique des êtres comme des commettants.
- Elle enclenche le seul processus politique capable de susciter une fécondation mutuelle de la conscience individuelle et de la conscience collective.
- Elle génère une diffusion parfois très rapide des expériences, et des projets. (On sait mieux aujourd'hui les faiblesses des régimes autoritaires dans leur prétendue force mobilisatrice des masses)

On a trop répété superficiellement que la démocratie est un processus politique lourd, souvent inefficace et désordonné. On a même dit que les succès occidentaux ont été acquis surtout dans des aires d'expériences où elle ne comptait pas beaucoup. Un point de vue bien contestable. Je crois, au contraire, que le contexte démocratique a été précisément favorable à la créativité historique. L'organisation démocratique des monastères en a -donné une première preuve à l'aube de notre civilisation. De grandes réalisations profanes ont commencé dans les régions où cette expérience s'est laïcisée, et diffusée dans le peuple. Inversement, partout où il y a eu des régimes autoritaires, la créativité ne durait pas longtemps.

Nous sommes peut-être encore au début de l'ère démocratique. Il fallait s'attendre à une assez longue gestation. L'explosion démocratique actuelle a quelque chose des torrents violents et des frondaisons soudaines au printemps. On me dira naïf. Je n'en pense pas moins que *nous entrons dans une nouvelle ère démocratique qui va se situer davantage à la base sociale, dans les institutions locales de production, de consommation, d'éducation, d'habitat, de santé, de loisirs, etc. Des hommes nouveaux vont tenter de s'auto-organiser dans les divers secteurs de leur existence. Pour le moment les pousses autogestionnaires semblent bien fragiles face aux grandes organisations impériales. Mais tant d'indices nous annoncent une sclérose rapide de celles-ci. Nous serons bientôt confrontés à inventer de nouvelles pratiques politiques. Et je fais le pari d'une révolution*

démocratique sans précédent. Bien sûr, cela ne se fera pas sans des luttes radicales.

Une fonction critique à mieux fonder

[Retour à la table des matières](#)

Il y a peut-être quelque chose d'inédit dans la liberté très poussée que permet la société ouverte. A-t-on jamais connu une culture aussi critique ? Par-delà l'érosion des traditions, bien peu de postulats et d'axiomes ont résisté à l'examen impitoyable de la conscience, de l'expérience et de la science.

Après le procès des mythes, on s'en est pris à tout absolu métaphysique, pour ne s'en remettre bientôt qu'à l'évidence des faits vérifiables. Les positivistes du XIXe siècle croyaient avoir gagné ainsi la bataille contre l'humanisme des valeurs majusculees, contre le dogmatisme des a Priori indiscutables. Mais la fonction critique allait continuer de plus belle dans la science comme en politique.

Bien sûr, il a fallu trouver de nouvelles cohérences après l'effondrement des traditions, des rituels religieux, des hiérarchies féodales. Les grandes philosophies de remplacement ont proposé de nouvelles visions du monde. Mais dès le milieu du XIXe siècle, ces explications globales ne résistaient plus à la critique empirique des sciences de la nature. On allait réinterroger toutes les superstructures à partir d'en bas. Marx en est un bon exemple. Cultures, religions, philosophies, tout comme les systèmes politiques, sont des productions. Le grand maître du soupçon s'appliquait à démasquer les fausses consciences idéologiques de son temps. Nouvelle révolution galiléenne, mais cette fois au plan de l'homme lui-même et de la société.

Sur tous les fronts, le positivisme gagnait du terrain. Ses tenants prétendaient mettre l'homme sur ses pieds. Ils se réclamaient d'une assez longue tradition inaugurée par les juristes contestataires à la fin du Moyen Âge, face aux absolutismes religieux et politiques. Ils se situaient fièrement dans le sillage des révolutions scientifiques et

industrielles. Mais Auguste Comte restait le grand témoin de ce renversement empirique. Durkheim, au début du XXe siècle, s'y réclamait pour revendiquer le droit de regarder les faits sociaux comme des choses,

Un nouveau mouvement critique, plus près de nous, va se retourner sur la science elle-même et sur cette prétendue saisie directe du réel. Car les faits ne parlent pas d'eux-mêmes. « Le point de vue crée l'objet », disait Saussure. Et plusieurs points de vue sont possibles. Le conflit d'interprétations fait partie non seulement de la démarche critique des intelligences et de l'intelligence, mais aussi de tout champ culturel et politique. Il n'y a pas de neutralité pure et d'objectivité intégrale dès qu'on situe une question dans un contexte historique déterminé. Même les sciences « exactes » n'y échappent pas. À témoin, cette grève des savants américains du M.I.T. qui remettaient en cause les objectifs de recherche, les choix d'investigation scientifique.

Culture critique aussi qui se révèle dans un style politique ouvert au débat démocratique permanent. Grâce aux media omniprésents. Bien sûr, nos sociétés pluralistes cachent souvent des unanimités téléguidées, des rapports de domination bien déguisés par les rituels démocratiques. Y a-t-il autant d'hommes libres qu'on le dit ? Sans compter les forces énormes de conformisation qui jouent ouvertement et souterrainement. La publicité subliminale est un exemple, parmi d'autres, des techniques puissantes de conditionnement. Malgré tous ces écrans et ces obstacles, la fonction critique ne continue pas moins de s'intensifier. Au point d'effrayer les esprits les plus tolérants. On a l'impression de vivre dans une foire d'empoigne. Tout se dit, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment. L'opinion publique est tiraillée de tous côtés. Les débats se multiplient dans une cacophonie grandissante. Il se produit une sorte d'usure psychique encore mai évaluée. Beaucoup de citoyens en ont assez et décrochent de la vie publique. L'hypercritique actuelle les dépolitise. Mais doit-on préférer les systèmes fermés à toute critique interne ?

D'autres soutiennent que la conscience critique est l'instance première de la démocratie. Il faudrait s'inquiéter davantage de l'inconscience et de la passivité. On s'en remet si vite à la sécurité des

idées reçues, à la paix facile de la conformité, à la parole assurée du chef ou de l'expert. Le fameux medium-message hypertrophie l'influence de vedettes souvent insignifiantes. Il y a plus de crédulité « benête » que d'esprit critique.

Qui sait si les difficultés des démocratisations récentes ne viennent pas davantage du conditionnement et de la massification quotidienne des citoyens. Le faux et médiocre nivellement commence là, et non pas dans les réalisations tâtonnantes de l'égalité des chances. Ce travail de sape est invisible. Opium de la conscience ou pornographie de l'intelligence, le conditionnement mercantile est en train de tuer ce qu'il y a peut-être de plus précieux chez l'homme, à savoir le jugement libre et juste ; le discernement de l'honnête et du malhonnête ; la capacité de hiérarchiser des valeurs, des priorités ; bref, tout ce que la société du conditionnement exténue à longueur de journée.

Les débats et les combats politiques deviennent alors des épiphénomènes de la vie réelle, des spectacles pour la majorité assise devant la télévision. La politique reste marginale par rapport aux styles de vie déterminés par les stratégies de consommation. On a bien ses petites idées critiques, mais on agit selon les modes du prêt-à-porter, du prêt-à-penser. Mais nous nous retrouvons tous au même rendez-vous. Le centre d'achat devient l'institution clé, et le marketing, l'étalon de tous les comportements. Hypercritique, allons donc, plutôt l'hyperconditionnement. On n'insistera donc jamais assez sur l'importance de la conscience critique.

Comment nier la part de vérité d'un tel plaidoyer ? Mais celui-ci passe sous silence un autre ordre de problèmes. La qualité de la fonction critique, sa place dans l'ensemble des démarches de la vie, son rôle politique, ses limites. Par exemple, on peut trouver mille raisons pour ne pas agir. Malraux dénonçait naguère les lucidités passives. Dans certains milieux scolaires, particulièrement à l'université, j'ai souvent noté que le fort équipement critique développé chez les jeunes devenait une force d'inertie, une sorte d'inhibition de l'action. Vous ne faites pas grand chose, si vous devez remettre toute la société en cause à chacun des pas que vous faites, pour la moindre tâche. Sans compter les critiques à la mode, elles aussi des copies conformes, des stéréotypes. On s'enferme vite dans

son corridor critique comme dans ses partis pris. On a tout simplement oublié que le premier test en ce domaine se vérifie dans la capacité d'autocritique.

Et pour se distancer, il faut se confronter à ceux qui sont différents de soi. Or, il y a des milieux critiques qui constituent un monde enroulé sur lui-même, une sous-culture fermée au pays réel. Dans un pareil contexte, la conscience critique en vient à se nier elle-même. Sa vérité devient la vérité. Elle n'a plus de vis-à-vis, de confrontation dans la différence. Elle ne fait que s'affirmer et se répéter.

D'aucuns se demandent si nos sociétés occidentales ne sont pas encore trop collées sur la mentalité monolithique des sociétés et des cultures traditionnelles, des systèmes clos et étanches. On supporte mal le pluralisme. On le tolère comme une phase transitoire. Un symptôme de crise. Le rêve est à l'unanimité autour de l'idéologie privilégiée. Plusieurs sont las des changements incessants, encore plus des conflits croissants. Même des radicaux semblent vouloir une révolution « une fois pour toutes ». Tentation totalitaire ? Pas nécessairement. Recherche d'un consensus minimal ? C'est le cas de plusieurs citoyens qui veulent un meilleur dosage de la sécurité et de la liberté. Mais le balancier passe souvent aux extrêmes, de l'une à l'autre.

Tout se passe comme si on cherchait à la fois la liberté et la sécurité maximales, pour ne pas dire absolues. Ce qui amène des comportements étranges particulièrement chez des groupes progressifs. Au nom de la libération, ils poursuivent des objectifs « sécuristes » non avoués. Tel le corporatisme d'un certain syndicalisme, d'un néo-professionnalisme. Combien de groupes s'enferment dans la logique de leurs intérêts particuliers, surtout quand ils ont le pouvoir de tenir en laisse l'ensemble de la population ? Plusieurs pays occidentaux risquent la faillite si cette chaîne de mises en échec continue d'étouffer l'organisation globale de la société.

Ne nous leurrions pas sur certaines contestations ou luttes globales dans nos sociétés occidentales. Qui veut changer effectivement les règles du jeu ? Ce qui occupe la scène publique, mobilise énergies politiques et ressources, ce sont les batailles et les intérêts des plus

forts (partis, patronat, gros syndicats). Tous se disputent un même gâteau, quitte à se chicaner sur certains ingrédients de la recette. Gauches et droites se ressemblent en Occident. Même le verbe idéologique cassant des extrêmes ne doit pas nous faire illusion là-dessus. Évidemment, il n'est pas question ici des régimes totalitaires qui ont d'autres problèmes plus graves et d'un autre ordre.

Dans nos démocraties libérales, la fonction critique est piégée de d'autres façons. Au plan des pratiques, à peu près tout le monde partage les mêmes convoitises de consommation. Voyez le style de vie de la plupart des leaders qui s'opposent, ou même des révolutionnaires. Voyez comment des problèmes mineurs sont gonflés artificiellement par les discours et par les media, et deviennent matière à spectacle pour l'ensemble de la nation. Le téléjournal ressemble à l'univers publicitaire. Essayez d'y trouver un ordre d'importance, une échelle de valeurs, une ligne de cohérence critique, politique. Personne n'ose le dire. Bêtise ou comédie ? On aurait plutôt le goût d'être cynique face à ces maladies de riches blasés. L'angoisse flottante et innommable de nombreux citoyens vient en bonne part de cet univers éclaté et du caractère artificiel des débats et des combats publics.

Je soupçonne même que l'attrait du marxisme doit beaucoup à cette difficulté de trouver quelque part une certaine figure d'ensemble de ce qui se passe. Plusieurs cherchent un cadre de référence. C'est un besoin aussi vital que celui de la diversité ou celui de l'exploration des possibles. Bien sûr, il y a aussi la tentation sécuritaire qui supporte mal des valeurs comme le changement, la confrontation, le pluralisme, la recherche. « Je ne lis plus les journaux, il n'y a que de la critique, des conflits. On ne sait plus être positif. » J'entends ce propos chez des gens de toutes classes sociales.

Anomie, contexte d'aveuglement, foire d'empoigne, insécurité multiforme, confusion mentale et sociale, liberté sans contenu, relations courtes, expériences éphémères, changements non finalisés, crise morale, politique d'à-coups, économie trimestrielle, gouvernement pompier. Autant d'expressions savantes ou courantes pour qualifier le capharnaüm urbain. La fonction critique n'aurait plus de lieu de cohérence.

Comment expliquer pareil phénomène dans des sociétés qui ont autant de moyens scientifiques et technologiques pour instaurer des aménagements rationnels ? Or, on constate que l'irrationalité semble grandir avec l'hyperrationalité de la programmation techno-bureaucratique. « Il n'y a plus de place pour la vie spontanée, pour des rapports humains directs. On ne planifie pas l'homme et la vie comme des choses, des instruments. » C'est là une critique mille fois entendue. Des esprits plus sophistiqués vantent ici l'audace et la fécondité d'une société ouverte où la dialectique de l'ordre et du chaos provoque des sauts qualitatifs. Mais seules les fortes personnalités tiennent le coup dans cette logique darwinienne qui s'inquiète peu de ses exclus, de ses déchets.

Donc la planification techno-bureaucratique, l'économie darwinienne de croissance n'offrent pas de repères critiques valables. Pas plus que les nouveaux catéchismes idéologiques ou gnostiques. Quant à ces prétendus rapports féconds entre l'ordre et le chaos, on en voudrait de meilleures preuves. Il s'agit plutôt, en l'occurrence, de deux univers parallèles. Tel, par exemple, le divorce entre une vie privée libertaire et une vie publique programmée.

Mais même dans ce dernier champ, on a vu tomber des grands pans de légitimité. Les tentatives de planification ont été peu efficaces dans la plupart des pays capitalistes et socialistes. Ce qui n'a pas arrêté la poussée de la bureaucratisation un peu partout. Évidemment, le système économique transnational semble mieux réussir. D'aucuns y voient un succès à court terme. Car les lois et les mécanismes économiques les plus agréés ne tiennent plus. L'inflation endémique et incontrôlable en témoigne. Et que dire de la crise énergétique qui prend des proportions exponentielles.

Les prophéties actuelles, genre Scénario pour deux cents ans d'Herman Kahn, opposent à ces graves inquiétudes la capacité infinie de l'innovation technologique. À quels coûts de tous ordres ? Leurs hypothèses trop souvent farfelues ne font pas le poids avec les énormes passifs vérifiables des culs-de-sac actuels. Cette gigantesque dramatique pave la critique contemporaine sur un fond de désespoir que révèlent paradoxalement les nouvelles utopies rassurantes de

l'évangile technologique. Voici que celui-ci nous entretient maintenant du harnachement des « forces éternelles ». Étrange récurrence des gnosés anciennes, des mythes de l'âge d'or, des métaphysiques transhistoriques.

L'histoire actuelle est tout autre. Des gouvernements qui marchent au rythme imprévisible des événements et des crises. Des sociétés, des villes, des institutions qui ont perdu le contrôle d'elles-mêmes. Des citoyens qui cherchent vainement un cadre valable de compréhension ou d'action pour situer leur expérience, leurs revendications, leur critique.

Cherchera-t-on alors une réponse dans un nouvel ordre autoritaire ? Les situations anarchiques favorisent les réactions fascistes. *Et nous avons appris de l'histoire politique que souvent les peuples et même les hommes les plus lucides n'ont pas su voir venir le fascisme.* Quant à nous, nous préférons mille fois le primat de la liberté. Il y a davantage possibilité de se reprendre, d'inventorier les autres possibles. Un climat libéral peut permettre la mise à nu et à vif des problèmes réels, des vrais enjeux. Mais est-ce bien le cas actuellement ?

Il faut beaucoup de jugement et de maturité pour fonder un régime de liberté. Une politique autocratique de l'ordre a moins d'exigence. Voilà des données philosophiques minimales qui n'ont pas été établies clairement dans nos sociétés ouvertes. Au lieu de s'en prendre à la liberté comme telle, on devrait s'interroger davantage sur les qualités humaines très exigeantes qu'elle appelle. Quelle philosophie charrie-t-elle ? Quels intérêts la mobilisent ? Quels comportements la traduisent ? Quel cadre sociétaire ou politique la respecte ou la défigure ? Quelle éducation en fait l'apprentissage ? Encore ici, les esprits pragmatiques y verront de pures abstractions. Et pourtant ces questions profondément humaines sont présentes à toutes les difficultés évoquées plus haut.

Cela dit, nous reconnaissons sans peine que la liberté critique peut s'adresser à ce qu'il y a de meilleur chez l'homme. Alors que le pouvoir totalitaire est emprisonné dans la dialectique de la mobilisation violente et de la réaction passive. Sakharov a adopté un

point de vue plus juste que celui de Soljenitsyne, en soulignant la sclérose qui accompagne tout étouffement de la fonction critique. Sclérose scientifique, culturelle, économique, tout autant que politique.

Notre défi est d'un autre ordre : donner une cohérence et une pertinence politiques à la critique démocratique ; mieux fonder le débat idéologique ; favoriser un discernement plus judicieux des choix collectifs et des priorités. Je ne crois pas qu'une visée de révolution permanente corresponde à cet objectif. Au contraire, elle engendre des affrontements de type totalitaire. La Chine en est un exemple, du moins à nos yeux d'Occidentaux. Les libertés n'y ont pas leur compte. Mais notre problème majeur n'est pas pour cela résolu. Ici comme là-bas, la condition humaine est définie par la logique instrumentale du pouvoir, de l'avoir et du savoir. L'homme individuel et social reste un moyen au service d'objectifs extra-humains. On en est encore aux deux révolutions des « moyens de production ». Au seuil de véritables communautés démocratiques instituant.

Ces communautés démocratiques instituant n'émergeront jamais, si les luttes pour y parvenir ne font pas une meilleure place aux apprentissages du jugement politique et de la liberté. Nous n'avons pas encore développé des pédagogies sociales réalistes en ce domaine. Des structures démocratiques ne créent pas d'elles-mêmes un fonctionnement, une pratique et une culture démocratiques. Voyez les repères simplistes qu'on utilise pour évaluer les situations :

- Chez certains, tout se ramène à une question d'information.
- D'autres veulent tout régler par les mécanismes de communication.
- Le pouvoir serait toujours répressif.
- L'explication unique dans le rapport de forces.
- La « base » sait parfaitement et les problèmes et les solutions.
- Il n'y a qu'un objectif valable : la décentralisation.
- Il faut démonter le système transnational et l'abattre.

D'un débat à l'autre, on entend toujours les mêmes critiques stéréotypées. On s'en prend aux structures et en même temps on mise uniquement sur de nouvelles structures. S'invente-t-on un système

d'information et de communication même efficace, les commettants demeurent aussi passifs et impuissants. Être informé, ce n'est pas savoir juger, encore moins agir. Et si l'autorité s'avère toujours répressive, qu'arrivera-t-il après la prise du pouvoir ? On ne saura que faire avec celui-ci, comme c'est le cas dans certaines auto-organisations improvisées. L'autocontrôle de vient vite absence de contrôle, s'il n'y a pas eu un bon apprentissage de la fonction critique, de l'initiative libre, de la responsabilité solidaire.

Obsédés par le changement de *leadership*, les commettants négligent la qualité de leur membership. Ils s'en remettent alors aux nouveaux pouvoirs qu'ils se sont donnés. Ils restent ainsi dans l'esprit du vieux modèle élitiste. Ou bien ils s'associent des experts qui seront vite jugés insatisfaisants, précisément parce que le travail de base n'a pas été fait : les apprentissages des commettants eux-mêmes ; les « savoir faire-penser-vivre » particuliers à un groupe dans son champ propre d'expérience. Au fond, en pareil cas, la plupart des commettants ne savent pas vraiment ce qu'ils veulent et visent effectivement. Toute la fonction critique a été centrée sur ce qu'ils ne voulaient pas, sur les autres. On ne s'est pas inventé sa propre pratique sociale.

Dans les ouvrages récents, j'ai montré plusieurs exemples de pratique sociale efficace et démocratique dans divers champs d'intervention.¹⁷ J'ai voulu plutôt m'en tenir ici à la fonction critique comme telle. Dans cette perspective, tôt ou tard on est amené à qualifier l'expérience humaine qu'on veut promouvoir, les priorités sociales qui doivent orienter les choix politiques. Combien font entrer cet objectif dans leur démarche critique ? Il faut bien avouer la pauvreté des points de vue quand il s'agit de confronter les philosophies de base qui précèdent, accompagnent et dépassent les luttes immédiates, les initiatives concrètes, les horizons politiques.

La fonction critique est très exigeante. Elle commande un examen lucide et courageux de toutes les dimensions d'une situation. Hélas ! souvent les hommes ne supportent pas de n'envisager qu'une partie de

¹⁷ *Des milieux de travail à réinventer*, Presses de l'Université de Montréal, 1975.
Une pédagogie sociale d'autodéveloppement en éducation, Leméac, 1976.

leur réalité. Dans un monde aussi complexe que le nôtre, dans un contexte socio-politique aussi éclaté, dans un climat de profonde perplexité, plusieurs sautent facilement sur la première théorie qui leur apporte une explication compréhensible qui les sécurise rapidement. D'où cette multitude de corridors parallèles : idéologiques, religieux, thérapeutiques, organisationnels. Les uns ont trouvé la bonne thérapie ou la bonne technique qui va résoudre tous leurs problèmes. Avec toutes les garanties scientifiques ! Ils ignorent souvent que chacune des sciences découpe une partie de la réalité, un niveau d'expérience.

Bien sûr, personne ne peut éviter de vivre, de penser et d'agir dans des démarches limitées de mille et une façons. Mais en même temps, tous et chacun portent une certaine vision d'ensemble, une certaine philosophie de la vie. Or voilà précisément ce qui est trop laissé pour compte en éducation comme en politique. Sous prétexte de ne pas imposer une même philosophie à tout le monde, on en vient à ne plus parler des questions les plus fondamentales en dessous des diverses orientations idéologiques ou politiques, en dessous des différentes pratiques ou techniques.

Dans quelle mesure nos débats politiques vont-ils jusqu'à ce palier philosophique déterminant ? Ils se limitent plutôt à quelques paramètres quantitatifs, sociaux et économiques. Paramètres qui seront choisis à partir de philosophies courtes, superficielles, réductivistes et rarement explicitées. Je pense à cette mathématique du bien-être qui sert d'étalon pour l'instauration du revenu annuel garanti. Est-ce une politique résiduelle pour compenser une économie des plus forts ? Va-t-on redéfinir ou réaménager le rôle du travail en même temps ? Est-ce qu'on acceptera de s'interroger sur l'univers de production et de consommation qui non seulement n'a aucun rapport avec une hiérarchie sensée des besoins, mais au contraire les définit et les crée au gré de ses intérêts mercantiles ? Comment planifier des politiques sociales sans avoir aucun pouvoir déterminant sur le prix du panier de provisions ? L'innovation économique rentable se concentrera-t-elle davantage tout en laissant au gouvernement la tâche d'encadrer une masse de dépendants ? Ou bien cherchera-t-on à inciter, par-delà le revenu annuel garanti, un autodéveloppement collectif à la fois économique, culturel et politique ? Ces questions débordent la rationalité économique et l'organisation administrative.

Elles appellent une profonde confrontation des philosophies de base, si tant est qu'elles existent aux niveaux des *leaderships* et des *memberships*.

le pourrais aligner ici toute une série de problèmes clés qui sont discutés dans l'opinion publique, dans les bureaux d'études ou au Parlement. On y trouverait la même carence de philosophie sociale, de sagesse culturelle, de conscience historique, de rigueur intellectuelle pour tout ce qui concerne les finalités et les enjeux proprement humains de notre lourde et complexe société.

Que de fois j'ai vu les mêmes erreurs reproduites d'un secteur à l'autre, d'une réforme à l'autre. La plupart des critiques portaient uniquement sur les expertises instrumentales. Mais combien étaient équipés pour évaluer l'ensemble des choix qui sustentaient les politiques élaborées à la pièce et offertes à la carte. La démocratie est un vain mot, si même les *leaderships* -et que dire des citoyens - ne savent pas présenter à la population une problématisation cohérente et compréhensible des choix à faire. Sans un cadre minimum de références, j'ai bien peur que toute fonction critique dans la confrontation démocratique sera brouillée, inconsistante et inefficace. Même les instances d'éducation pourront difficilement jouer leur rôle pédagogique dans la formation de citoyens capables d'un jugement solide et conséquent. D'ailleurs, plusieurs ont démissionné de ce rôle. ils le renvoient je ne sais où... au pays de nulle part.

Statu quo, réforme ou révolution, peu importe le plaidoyer ou la lutte, à un moment ou l'autre, il faudra bien préciser les raisons premières et dernières de ses options décisives, justifier ses priorités individuelles ou sociales, montrer l'homme concret qu'on défend ou promeut. À un tournant aussi important du monde occidental comme du plus humble patelin, et jusqu'au cœur de nos itinéraires personnels difficiles, nous ne saurions nous contenter de repères superficiels pour fonder cette étape critique indéniable. Maîtrisons-nous la philosophie qui sustend et finalise nos engagements critiques ou constructifs, nos projets de vie, d'institution ou de société ? Si nous sommes confrontés à une troisième révolution, à un homme nouveau, l'élaboration d'une philosophie correspondante m'apparaît une des tâches les plus

urgentes. La démarche critique sera toujours philosophique à sa source, dans ses fondements et à sa fine pointe.

Je ne suis pas sûr que nos écoles, nos media, nos lieux idéologiques et politiques, ou même notre style de société assurent cette base fondamentale de toute maturité, à savoir la capacité de penser d'une façon juste et conséquente.

Bien sûr, on n'apprend pas à penser dans le vide. Cet apprentissage se fait à même des contenus et des pratiques, à même un champ particulier d'expérience. je ne plaide pas ici un alignement sur une philosophie politique obligée. l'interroge plutôt la qualité de la fonction critique dans les diverses compréhensions que les uns et les autres nous avons de notre réalité commune.

Dans ma petite expérience d'éducateur et d'interventionniste je me heurtais à bien des refus, quand je voulais susciter une confrontation des philosophies de base. Plusieurs se défilèrent précisément parce qu'ils n'avaient pas établi d'une façon minimale les fondements critiques de leur position, et de leur évaluation des autres. Faut-il le leur reprocher quand on sait la pauvreté des apprentissages nécessaires à cette maturité individuelle et collective ?

Remettre sans cesse à plus tard cette tâche, ce n'est qu'aggraver le problème de fond soulevé ici. La radicalité des mises en cause comme des responsabilités nouvelles exige donc une meilleure qualité de la fonction critique. Évidemment, celle-ci n'est qu'une démarche parmi d'autres dans le renouvellement de l'homme et de la société.

Une expérience spirituelle à revaloriser

[Retour à la table des matières](#)

Le malaise de notre civilisation cache en creux un homme nouveau, comme ce fut le cas aux grands tournants de l'histoire. Bien sûr, il y a des régressions toujours possibles. Les hommes oublient si

facilement que tant de sociétés ont disparu de la carte du monde. De Gaulle, chantre de la « France éternelle », méconnaissait le réalisme de Valéry devant les « civilisations mortelles ».

Mais les crises les plus profondes portent aussi des germes de vie. Elles peuvent provoquer des sauts qualitatifs, si elles sont bien assumées. Un peu comme dans la nature, il y a ici une première gestation invisible. En l'occurrence, à l'intérieur des hommes eux-mêmes.

Un certain matérialisme pragmatique ne sait pas la force de la conscience humaine. Beaucoup de contemporains lui tournent le dos. L'homme nouveau en gestation vit actuellement une première révolution de l'intériorité. Une étape nécessaire, avant l'expression politique.

Je ne veux pas forcément séparer ces deux démarches. je souhaite même qu'elles s'articulent mieux l'une à l'autre. je n'en demeure pas moins persuadé que souvent la première distance critique et dynamique se prend dans la conscience. C'est en tout cas une possibilité plus à portée d'homme, surtout quand les défis politiques et les problèmes structurels laissent bien peu de prise immédiate.

Mais il y a plus. L'homme n'est pas que politique. Son aventure profonde déborde son champ historique et politique immédiat. C'est peut-être ce que veut signifier la révolution spirituelle montante, avant de retentir dans une société à refaire, à réinventer.

Je fais ici le pari d'une troisième révolution qui accordera plus d'attention à l'instance spirituelle.

Nous savons mieux aujourd'hui les soubassements écologiques, biologiques, culturels, psycho-sociaux et économiques de nos expériences individuelles et politiques. Nous avons appris les rapports entre une idéologie et la position sociale de ses porteurs. Nous sommes fiers d'avoir remis l'histoire sur pied après avoir démystifié les fausses transcendances qui décrochaient l'homme de sa chair et la cité de sa terre.

« Dieu est mort, enfin l'homme va naître », disaient les premiers témoins du matérialisme historique. On en a fini des mythes religieux, des philosophies idéalistes. Désormais, seul le fait véritable servira de repère décisif. La science expérimentale va nous donner le monde et nous en libérer à la fois.

Comme nous l'avons vu plus haut, Adam Smith et Karl Marx doivent beaucoup à Darwin. La loi du plus fort domine les deux grandes révolutions récentes. Mécanisme obligé de l'histoire et de la liberté ! Bien peu y ont vu une contradiction radicale. Ce déterminisme pluriforme a fondé les dominations modernes aux quatre points cardinaux de la planète. Combien de matérialistes osent l'admettre ? Plusieurs d'entre eux en sont venus à nier l'existence qui annonçait hier une libération décisive, un homme enfin créateur de son destin.

Quelle comédie ! Le mot n'est pas trop fort. Que diraient tous ces grands prophètes matérialistes devant tant de citoyens décrochés de la réalité, manipulés de mille et une façons, devant tant de régimes totalitaires, devant une nature au bord de la mort. Les matérialistes ont tué à la fois l'homme spirituel et l'homme naturel. Drôle de civilisation qui voit les siens chercher l'homme chair et esprit dans les coins du monde qu'elle n'a pas « transformés ». L'homme spirituel aux Indes, l'homme naturel en Amazonie ou près du lac Victoria dans l'Afrique traditionnelle. Ou quelque part, sur la vieille carte du ciel de l'astrologie préscientifique. Quête bien ambiguë, sans doute ! Marx rugirait devant le néo-animisme de certaines théories scientifiques à la mode en Russie. Et Adam Smith n'en croirait pas ses yeux en voyant des jeunes Américains pratiquer l'occultisme. Tout cela est bien loin de la science positive. Loin aussi de ce que celle-ci a nié aveuglément, à savoir l'expérience spirituelle de l'histoire occidentale. Une expérience spirituelle à l'origine des grands sauts qualitatifs de notre civilisation.

Qu'on m'explique *l'Habeas Corpus* avec des critères matérialistes ! Cette humanisation de la justice ne se fonde pas dans un mécanisme psychologique ou sociologique. C'est une oeuvre de la conscience. Eh oui ! la conscience humaine qui traduit dans un droit et dans une politique la dignité de la personne, l'égalité foncière des hommes, le

respect de tout individu. Voilà un élan libérateur parmi d'autres. Il a une source spirituelle. Ce petit quelque chose de l'esprit qui dépasse les structures de la matière, les mécanismes de la nature, les modèles culturels reçus, les logiques de la science.

Une telle instance existe en chaque homme, fût-il le plus matérialiste, L'imposture ou l'aveuglement, c'est de ne pas la reconnaître comme telle. Voilà ce qu'on a liquidé en voulant se débarrasser des religions. Étrange dérive qui s'ensuit. On a commencé par vous reprocher d'être un esprit religieux. Récemment, l'étiquette-repoussoir devenait « l'humanisme ». Aujourd'hui on vous accuse d'idéalisme, c'est-à-dire d'être témoin de l'irréel. Comme si l'esprit n'était pas aussi réel que le pain sur la table. Le monde matérialiste est devenu une pâte sans levain. Son malheur, c'est de ne plus pouvoir s'en rendre compte. Il dénonce l'homme chosifié et en même temps il l'enferme dans l'univers matériel. Allez-y comprendre.

Peu importe la source, c'est l'aqueduc qui compte, qui explique tout. Tristes plombiers de nos villes, de nos écoles et même de nos esprits. Voyez-les tout ramener à leur tuyauterie. Sur l'écran, je viens d'entendre un savant biologiste qui décrétait l'inexistence de l'amour puisqu'il n'a pas d'aire cérébrale correspondante. Pauvre barbare animiste que je suis. l'ose croire à la réalité de l'esprit invisible, de ma vie intérieure. Pire encore, j'ai la naïveté d'affirmer que l'histoire et la politique ont aussi une dimension spirituelle. Aussi spirituelle que mon âme et conscience.

Jamais, jamais on ne me convaincra que je suis programmé au point de ne pouvoir dire le moindre oui et non librement. Nom de Dieu ou d'homme ! c'est une expérience que je vis, que je sens, que je peux vérifier avec autant d'intelligence que ces plombiers matérialistes enfermés dans leur déterminisme extra-humain.

Ces hommes sont insensés. Et dire qu'il y a des « éducateurs » parmi eux. le les entends se plaindre d'un monde bête à en pleurer. Pourtant, c'est bien leur monde à eux. Un monde qui a perdu tout élan spirituel pour se libérer de ses fers si bien forgés avec les outils les plus aliénants de toute l'histoire humaine. Oui, des criminels qui ont tué l'âme. J'entends encore ce petit juif de Galilée qui a lancé un jour

le grand cri prophétique plus actuel que jamais : « Craignez moins les meurtriers du corps que les assassins de l'âme... Un jour peut-être il n'y aura plus de foi sur cette terre. »

Il m'est avis que c'est tout un de la conscience, de l'âme, de la foi, de la touche proprement humaine. On s'en prend aux pollueurs de la nature physique. Le scandale semble moins facile devant les tueurs de l'esprit qui libère et vivifie. Eh oui ! le péché contre l'Esprit. J'ai fini de ménager la chèvre et le chou devant la gigantesque imposture du matérialisme historique. J'ai pu céder pendant un temps à sa séduction, car sa critique de l'esprit désincarné était juste. Elle m'a aidé à désherber l'opium de certaines aliénations. Mais peu à peu j'ai découvert l'absence de tout levain humain chez ces mécaniciens du pouvoir, de l'avoir et du savoir. Ils ne nous ont laissé qu'une seule compétence : « la manipulation conceptuelle et technique des choses et des hommes ». Que ce soit à la Harvard Business School ou au politbureau soviétique, que ce soit dans la publicité capitaliste ou dans la propagande communiste.

Je sais le spirituel ambivalent. Opium ou levain. J'ai connu des matérialistes plus spirituels que des mystiques, propriétaires jaloux de leur petit jardin. Qui sait, une expérience spirituelle plus humaine naîtra peut-être dans les milieux post-matérialistes ? Comme bien d'autres, je me sens mal à l'aise dans certains havres mystiques. Ils sentent le « renfermé ». je préfère la spiritualité de l'arbre humain bien enraciné dans l'humus charnel et largement ouvert à tous les possibles par sa ramée généreuse. Une spiritualité capable de puiser les sucs de l'expérience pour en faire une riche sève montante. Une spiritualité aux multiples pores d'oxygénation tonifiante.

Mouvement vital du dehors et du dedans, de l'altitude et de la profondeur. Ce qui manque tragiquement à l'éducation et à la politique modernes ; ce qui pourrait redonner densité et élan à des aventures si vite affaissées. Il faut davantage creuser son sillon. Mais le fera-t-on sans l'élan du cœur, sans l'appel au-delà de l'horizon ? Tous les deux sont invisibles, et pourtant sans eux, il n'y a jamais eu de civilisation. Seul l'homme spirituel peut unir vitalement la conscience et la politique pour des fruits nouveaux d'humanisation.

Ces images ne sont pas gratuites. Elles qualifient l'inédit spirituel de la troisième révolution. À savoir : une intériorité plus charnelle, mieux « fibrée » ; une politique défatalisée et davantage exploratoire. Nous sommes encore trop enfermés dans des problématiques et des solutions d'entre-deux, sans savoir l'amont et l'aval humains de nos appareils. Un peu comme ces techniques de sexologues qui tiennent toute la place dans l'éducation de l'amour. Les tabous avaient au moins le mérite de maintenir un creux de mystère, une distance poétique de l'indicible dans l'expérience humaine de la chair. Il en va ainsi de cette dialectique proprement humaine qui opère une mutuelle fécondation de la mystique et de la politique, du symbole et du vécu, de l'héritage et du projet.

Dans mon propre itinéraire, j'ai l'impression de vivre un saut semblable à celui qui nous fait passer des deux premières révolutions modernes à la troisième. Jusqu'ici, j'ai appris à être raisonnable. À quarante ans, je me rends compte que ma prochaine foulée dépendra plutôt de mon élan d'espérance. D'une décision avant tout spirituelle, plus intérieure, et en même temps plus à long terme. Tout se passe comme s'il fallait de meilleurs poumons et plus d'espace oxygéné. Nouvelle synergie d'une intériorité approfondie et d'une politique élargie. Je ne suis pas seul à tenter ce saut qualitatif. J'ai l'impression de vivre la dramatique passionnante de toute une civilisation.

Cette conviction ne m'est pas venue d'analyses savantes ou de fréquentations mystiques. Je la tire paradoxalement d'une longue implication dans un milieu prolétaire qui vit son désespoir et son espérance à même l'humble quotidien d'une expérience sans autre recours que la dignité nue de la condition humaine. Des hommes et des femmes qui n'ont qu'eux-mêmes à partager. Leur pain est immédiatement humain... charnel... spirituel. Leur parole a le même prix. Leurs rapports, leur travail et jusqu'à leur accueil. Et dire que mes collègues « dits marxistes » à l'université catégorisent cette façon de voir dans le schème « idéaliste ». Leur idéologie n'a ni chair ni esprit. Eh oui ! ils ont la seule vraie grille d'analyse. Objective, scientifique, révolutionnaire. Pas moins. Un d'entre eux disait récemment : « Il faut des convictions sans espoir. » Étrange parenté avec le langage de la droite qui, pour des raisons et des visées

différentes, débouche sur la même fatalité. Voilà deux matérialismes semblables. Aussi peu humains l'un que l'autre.

Le propos m'a d'autant plus frappé que je venais d'entendre exactement le contraire dans une région de petits salariés. Un député était venu exposer sa politique. Il avait longuement péroré sur les besoins fondamentaux. Après son discours, un ouvrier se lève et lui dit avec dignité : « Monsieur le ministre, vous, avez oublié un besoin essentiel, peut-être le plus important, celui de l'espérance, celui d'un avenir possible. Des esclaves même bien nourris ne sont pas des hommes. Nous, on a compris une chose : la mèche qui peut allumer l'incendie, c'est notre conscience libre, capable de révolte et d'espoir. Vous avez peut-être perdu la vôtre... Ce qui me fait dire ça, c'est que vous ne semblez pas scandalisé par notre situation minable. Et sous prétexte de réalisme, vous n'avez pas parlé d'avenir. » Un tel témoignage se passe de commentaires.

Les matérialistes, au début de leurs révolutions, ont promis le ciel sur terre en se moquant des esprits religieux aliénés dans l'au-delà. Il s'est produit un rétrécissement progressif des pratiques historiques effectives à gauche comme à droite. L'homme moderne vit dans un présent de plus en plus restreint. Il n'a plus de densité historique et culturelle, ni d'horizons spirituels. L'instantané électronique ne donne qu'une expérience vicariale du monde. De même les gros appareils qui échappent au contrôle de la plupart des citoyens. Les médiations instrumentales remplacent les prises directes sur l'environnement extérieur et sur l'espace intérieur. Il y a loin entre les symboliques d'un riche vécu et les images fabriquées par des montages artificiels. Les stratégies de la publicité ont bien compris la logique de cette pseudo-culture vicariale. Ils vendent des images, s'appropriant en cela ce qui reste de spirituel. Ils meublent tous les pores de votre esprit par le spectacle permanent. Ils occupent toutes les ondes. En tout temps, en tout lieu. Les sinologues nous disent que les stratégies d'endoctrinement en Chine sont du même ordre. Un bombardement quotidien de propagande qui ressemble à celui de la publicité.

J'ai déjà montré comment ce conditionnement finit par provoquer l'effet contraire. La première révolte face à pareil viol est intérieure. On ne tue pas aussi facilement l'homme spirituel. C'est ce qui

m'amène à penser que la troisième révolution empruntera d'abord ce chemin. Bien des indices nous le suggèrent : éveil de la conscience morale, recherche des expériences intérieures, vigilance inédite de l'opinion publique, critique des objectifs de la science et de l'économie, politisation du quotidien, styles de vie plus autodéterminés, contestation radicale du travail déshumanisé et des institutions bureaucratiques, conscientisation des droits humains, etc.

On n'arrive pas à vivre ce sursaut de dignité sans avoir retrouvé son âme. J'ai le goût d'ironiser à mon tour. Les scientifiques matérialistes se plaisaient hier à dire qu'ils n'avaient jamais rencontré une âme sous leur scalpel. Aujourd'hui, leurs successeurs sont effarés devant les « péchés capitaux de la civilisation ». Des vieux athées sonnent l'alarme au soir de leur vie. Ils nous parlent de leurs « bleus à l'âme ». Ce petit quelque chose d'impérissable en l'homme. Einstein, Russel, Malraux et tant d'autres nous l'ont dit à mi-mot avant de nous quitter. Après un long détour, ils remettaient leurs espérances dans cette instance mystérieuse qu'ils avaient crue illusoire et aliénante. Voilà que ce monde matérialiste leur apparaissait le plus aliénant de tous.

La prochaine révolution se fera d'abord avec l'âme et conscience d'un homme nouveau. Elle devra beaucoup au regain de vie intérieure. Elle puisera du neuf et du vieux dans le riche patrimoine spirituel de l'humanité. Mieux avertie de tous les opiums et poisons, elle saura mieux discerner les champignons vénéneux et les comestibles sur la route de la vie. Mais surtout, elle saura le levain qui vient à bout des pâtes les plus lourdes, et le sel qui jamais ne s'affadit.

Voilà donc cinq traits majeurs de la société et de l'homme nouveaux à l'horizon. Il nous reste à qualifier celui-ci.

Quel homme ?

Chapitre 7

Face à l'avenir

[Retour à la table des matières](#)

Tout au long de cet ouvrage, nous avons été amené à redéfinir l'homme à partir de la dramatique de notre civilisation. Dans une dernière étape, c'est précisément cette dramatique qu'il nous faut mieux cerner, avant de proposer un dépassement, une piste d'avenir parmi d'autres.

Crise, révolution, épuisement des ressources, cassure de l'écosystème. Le langage et la conscience sont à l'apocalypse. On voit ressurgir les quatre cavaliers de la fin du monde. Des vieilles images refont surface : Babel, le déluge.

Depuis les études très pessimistes du Club de Rome, *Halte à la croissance* (1972), *Stratégie pour demain* (1974), les ouvrages sur la crise planétaire n'ont cessé d'affluer : *L'Utopie ou la Mort* ; *Eco-spasm* ; *La Tentation totalitaire* ; *Das Ende der Vorseeung (Fin de la providence)* ; *Au-delà de la crise* ; *The World is coming to an End* ; *La Peste blanche* ; *The Titanic Effect* ; *Sauver l'humain* ; etc.

De quoi vivons-nous la fin ? Quel commencement espérons-nous ? Dans *Au-delà de la crise* (Seuil, 1976), des savants de divers pays dressent un bilan du présent et tentent de déchiffrer l'avenir. Pratiquement rien sur la longue expérience historique de l'homme. C'est symptomatique. La raison ? On n'y tirerait que des considérations humanistes, morales ou utopiques. Quel aveuglement ! « Nous avons la rude tâche de liquider en un quart de siècle un vaste et lourd héritage. » Pas plus, pas moins. Cette politique de la table rase est peut-être la plus utopique de toutes... et sûrement la moins humaine. Allez dire cela aux affamés du Tiers-Monde. Il ne faut avoir que des problèmes d'obésité et de relaxation pour tenir un tel langage.

Ces auteurs savants n'en formulent pas moins certaines critiques pertinentes sur la crise actuelle. À leurs yeux, l'État technocratique s'impose à l'Ouest, à l'Est ou au Sud. Peu importe les systèmes politiques. Ils y voient la dissolution de la société comme telle. « L'État technocratique détruit la trame des relations sociales, ne protégeant qu'une vie privée réduite à la consommation et à une intimité définie par l'absence de rapports sociaux. »

Ce qui fait dire à certains que la quête prochaine des hommes traduira un « désir de société ». La société comme telle n'existerait plus à moins qu'on identifie celle-ci à la technostucture actuelle. La socialité humaine est aliénée ici par l'argent, là-bas par le parti et partout par le centralisme techno-bureaucratique au service d'un système transnational qui n'a ni coeur, ni patrie.

Pour faire marcher la machine d'une croissance aveugle, il faut à la fois l'adaptation servile de l'État et l'intégration de§ citoyens dans la surconsommation intégrative. Albert Meister l'a démontré dans une oeuvre remarquable : *L'inflation créatrice* (P.U.F., 1975). On crée ainsi deux classes fondamentales, les intégrés et les exclus. C'est par le creuset d'une « classe moyenne » normative que passe une force intégrative sans précédent.

Le blue jean devient le dénominateur commun de cette gigantesque conformisation dans les générations montantes de la planète. Une égalité à la chinoise. Une identité de petits pois dans la même boîte.

N'est-ce pas trop simplifier les choses ? Ce phénomène d'homogénéisation à l'Ouest comme à l'Est, au Nord comme au Sud, dans le « monde libre » ou dans les pays totalitaires, est un des aspects les plus frappants de la vie contemporaine. Il y a bien des formes de collectivisme. Celui du centre d'achat n'est pas beaucoup mieux que l'autre à la caserne. Les impérialismes se ressemblent.

Je ne puis m'empêcher de trouver une parenté entre ces stratégies d'intégration obligée ou conditionnée. Ce dont les politicologues ne parlent pas. Pourtant, à partir de cette homogénéisation, on pourrait questionner des diagnostics superficiels sur l'opposition des idéologies et des systèmes actuels. Bien sûr, des pouvoirs gigantesques s'affrontent. Mais ils ont tous en commun la massification des peuples, des cités et des hommes.

The *american way of life* et le creuset communiste nivellent, d'une façon différente, non seulement toutes les identités culturelles, mais aussi les spécificités humaines. Deux entreprises de « réification » qui réduisent l'homme à la condition d'instrument. De l'argent ou du parti. Gilles Martinet a montré comment les « Cinq communismes » se ressemblaient. On pourrait dire la même chose des divers pays capitalistes. À vrai dire, les gigantesques moyens d'uniformisation ont été peu analysés dans leurs conséquences de déculturation et de déshumanisation. L'enjeu dépasse la critique récente qui s'inspire des droits de l'homme. Je me demande si l'idée de révolution culturelle ne va pas beaucoup plus loin dans la mise en cause de ces creusets d'homogénéisation.

Voilà une dimension méconnue de la crise contemporaine. Les hommes comme les peuples sont en train de perdre leur visage particulier. L'abeille de la ruche n'a pas ce problème. J'ai la conviction que la destruction des identifications culturelles a plus d'impact que les problèmes économiques les plus graves.

La désagrégation culturelle atteint la conscience individuelle et collective dans ce qu'elle a de plus profondément humain. Précisément là où la liberté et la politique commencent. Là où le spécifique de l'homme émerge des structures naturelles ou fabriquées. La mort de la culture et celle de la philosophie sont corrélatives dans le capitalisme

comme dans le communisme. La science ne peut prendre le relais en ce domaine. Elle ne connaît que la logique des structures et des nécessités. Elle ne sait ni la liberté, ni la conscience, ni la culture. Celles-ci ne sont pas dans son champ de compréhension et d'intervention, dans la mesure où elles émergent aux systèmes.

Autant de raisons qui aident à comprendre pourquoi certains savants apparaissent parfois être des analphabètes de l'humain. Tout langage à ce niveau est, aux yeux des scientifiques, soit un résidu de moralisme éculé, soit un produit de l'imaginaire, de l'irrationnel ou de l'utopique. Mais lorsque nous les interrogeons sur l'homme lui-même, ils n'ont pratiquement plus rien à dire. Quel paradoxe ! Ces géants de la structure deviennent des nains de la conscience ¹⁸.

L'ouvrage cité plus haut, *Au-delà de la crise*, en est une illustration parmi bien d'autres. Cette équipe de savants en arrive à une sorte d'apocalypse à vide. Le capitalisme comme le communisme sont renvoyés dos à dos. Ni l'un ni l'autre n'ont tenu leurs promesses de liberté individuelle ou collective, de vraie communauté humaine. Les révolutions qui prétendaient abolir les privilèges des dirigeants ont vite restauré l'ancienne règle du jeu. jusque-là, on peut les suivre. Le vrai problème humain se pose lorsque ces nouveaux clercs avouent ne pas croire à ce au nom de quoi ils critiquent les systèmes en place.

Voilà le fait le plus troublant de l'hypercritique contemporaine. Il y a dans les plaidoyers actuels sur la crise un refus nihiliste de considérer l'homme et sa conscience comme une instance dynamique de libération. Et quand on ne prend même plus au sérieux les bases philosophiques de sa propre critique, on atteint l'imposture. Qui ose dénoncer pareil vice de l'esprit et du cœur ? je voudrais bien nuancer ce jugement, mais j'ai trop vu les ravages de ce cynisme de luxe,

¹⁸ Qu'on me comprenne bien, ce n'est pas là un procès de la science et des scientifiques, mais bien des scientifiques qui enferment le réel et surtout l'homme dans leur mathématique. N'est vrai à leurs yeux que le comptable, le « manipulable », l'opérationnel, le démontable et quoi encore du même ordre. À côté de ces maquignons de la nature et de l'homme chosifiés, il existe de nombreux scientifiques qui ont atteint des sommets de conscience humaine. On découvrira précisément chez eux la conscience vive des limites de leur science et l'importance du champ humain dans lequel elle s'inscrit.

particulièrement quand il est pratiqué devant des jeunes qui cherchent un humanisme valable. on leur coupe sous les pieds toute démarche de cet ordre, en prétendant qu'elle est toujours piégée, qu'elle est nostalgique d'un passé éculé.

Face à ce concours de découragement apocalyptique, d'autres vont s'empresse de présenter la bonne, l'unique solution. Aussi extra-humaine, malgré les apparences, que celles des anciens systèmes dénoncés. La mode actuelle est à l'écologie hypostasiée souvent dans une nouvelle gnose cosmique.

Aux ouvrages apocalyptiques succèdent les travaux gnostico-écologiques. Une autre scolastique obsédée par le « système » qui résoudra tous les problèmes. Le propos scientifique se fait ici encore plus mystificateur. Voici que dans des institutions à vocation humaine, on tentera, par exemple, d'appliquer le système auto-éco-réorganisateur d'Edgar Morin. Tout le monde s'empêtre dans cette nouvelle technologie sociale de l'écosystème. Toujours la plomberie.

On y cherche vainement un quelconque visage humain. Une conscience nommable. Une expérience humaine identifiable. Un style de vie. Une philosophie. Bien sûr, on parle des valeurs propres au milieu sans jamais pouvoir les nommer, sans préciser leurs rôles. Quelle pourrait bien être leur place dans pareille tuyauterie ? Pendant que les spécialistes s'enferment dans des coffres d'outils de plus en plus sophistiqués, pour ne pas dire abstraits, la majorité des citoyens ne savent plus quoi faire avec leurs dix doigts. Ils n'ont même plus une petite boussole pour s'orienter dans les dédales incompréhensibles de ces nouveaux systèmes.

le comprends que la profonde perplexité actuelle amène les profanes et les experts à se sécuriser dans le premier cadre de référence qui se présente à eux. Beaucoup de jeunes déroutés, particulièrement en Occident, trouvent dans la grille marxiste une explication globale, exhaustive que leur société ne peut leur offrir. On retrouve le même phénomène dans la mode écologique et ses prolongements gnostiques. L'écologisme serait la réponse de l'avenir. Après avoir présenté le schéma qui suit, on croit avoir tout dit.

Société industrielle	Société écologique (écosociété)
Technologie dure	Technologie douce
Croissance non différenciée	Croissance réglée selon les rythmes de la nature
Grande consommation d'énergie	Faible consommation d'énergie
Gaspillage des matières premières	Économie des matières premières
Consommation individuelle	Consommation collective
Pollution importante	Pollution faible
Banalisation de l'habitat	Embellissement de l'habitat
Uniformisation du milieu de vie	Diversification du milieu de vie
Urbanisation sauvage	Urbanisation planifiée
Perte de matériaux et d'énergie	Recyclage des matériaux et de l'énergie
Grandes unités de production	Petites unités de production
Accent sur le travail à la chaîne	Accent sur l'artisanat et le travail personnalisé
Société de classes	Décloisonnement des classes sociales
Égoïsme dans l'amour	Fraternité dans la justice
Privatisation de la nature	Socialisation de la nature
Motivation : le profit et la quantité	Motivation : les besoins et la qualité
Centralisation	Décentralisation
Spécialisation du travailleur	Polyvalence du travailleur
Monoculture	Polyculture
Facteur limite : l'argent et le profit	Facteur limite : l'homme
Exploitation de l'homme par l'argent	Exploitation de l'argent par l'homme
Écologiquement dangereuse	Écologiquement adaptée
Béton et plastique	Pierre et bois
Mégalopoles	Terroir, région, quartier
Vivre plus en consommant plus	Vivre mieux, en consommant mieux mais moins
Produire plus n'importe quoi	Produire mieux, des objets plus durables et plus utiles
Gestion par la classe dominante	Autogestion communautaire
Croissance quantitative	Croissance qualitative

Mais il en est d'autres qui ne cherchent pas le « bon système de remplacement ». Ils veulent plutôt légitimer la « civilisation actuelle ». Celle-ci aurait tout ce qu'il faut pour assurer l'avenir. Voyons un exemple typique.

Un cas type, l'Amérique

[Retour à la table des matières](#)

Alvin Toffler, le fameux auteur de *Future Shock*, publiait, en 1974, un article bien pessimiste dans la revue *Esquire*. La crise y était présentée comme un *Eco-Spasm* tragique. Ses compatriotes jugèrent le diagnostic insupportable. Pour reprendre contact avec son public en mal de prophétie plus sécurisante, Toffler se ravise et annonce un monde nouveau déjà à l'œuvre dans la civilisation américaine.

Mais c'est surtout Herman Kahn et son prestigieux Hudson Institute qui vont se charger d'étayer la prophétie, dans *Scénario pour 200 ans* (Albin Michel, 1976).

Voici quelques perles au collier de l'avenir.

- Les craintes formulées depuis 1960 ne seront plus considérées que comme des épisodes amusants de l'histoire de l'humanité. »
- « Cet humain élaboré génétiquement, aux organes vitaux interchangeableables, à la personnalité ou à l'état mental ajustable à volonté connaîtra une existence facilitée par les robots. »
- « Les Américains seront très riches et ils doivent apprendre à dépenser sans être blasés ou déçus. »
- « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre. »

- « Dans 200 ans, la population mondiale sera à peu près partout très nombreuse, riche et capable de contrôler les forces naturelles. »
- « À mesure que les riches s'enrichissent, les pauvres voient leur sort s'améliorer. »
- « Le désir des hommes de franchir les nouvelles frontières conduira à la colonisation du système solaire, et, en fait, à une expansion illimitée de l'espace vital. »
- « La disparité entre riches et pauvres est un faux problème, sans doute né d'un complexe de culpabilité... les grands écarts ne sont pas nécessairement tragiques ou immoraux. »
- « On verra disparaître dans de nombreux cas la distinction entre les moyens et les fins. »
- « Il s'ensuit un type de société dont les principales activités sont des jeux avec ou contre les structures. »
- « *D'ici 10 ou 15 ans (et certainement en l'an 2000), nous respirerons de l'air pur, nous boirons directement l'eau de nos rivières et nous nous délecterons de nos paysages.* »
- « *Toute* considération d'éthique et de morale mise à part » (l'expression revient plusieurs fois dans l'ouvrage). - « Une élite de mandarins » et « une masse épicurienne ».

Les silences de l'auteur sont peut-être encore plus révélateurs. Par exemple, l'autorégulation de la croissance, l'autocorrection de la technologie portent le vieux postulat d'Adam Smith. Cette « main invisible » qui harmonise le tout, même les intérêts particuliers les plus opposés. Étrange « magisme » chez ces esprits pragmatiques qui se disent les seuls réalistes dans les conjonctures historiques actuelles.

Il y a un autre silence qu'on pourrait traduire comme ceci : « Laissez-nous assurer notre propre prospérité, vous en bénéficierez plus tard. Et si jamais les choses se gâtaient, nous serons tous morts à

ce moment-là. » L'économiste Keynes avait dit la même chose à la fin de sa vie : « le long terme ? peu importe, nous ne serons plus là ».

Lorsque Herman Kahn aborde les problèmes les plus difficiles, il nous prédit les solutions les plus farfelues. Imaginez... l'homme sera bientôt maître du système solaire. Les prophéties les plus rassurantes sont les moins étoffées. Au bilan, une thèse bâtie sur de nombreuses hypothèses peu vérifiables et parfois invraisemblables. Comme rigueur scientifique... ! ?

Le silence le plus révélateur porte sur le coût de ces solutions audacieuses. L'ouvrage ne s'embarrasse pas de nuances :

1976	2176
Population, 4 milliards	Population, 15 milliards
P.M.B., \$5 500 milliards	P.M.B., \$300 000 milliards
\$1300 par tête	\$20 000 par tête

Cette prospective aussi simpliste que non démontrable permet d'écrêter toutes les questions de coût, de répartition des richesses et des charges, etc. Les principaux défis du harnachement de l'énergie solaire ou géothermique sont résolus en un tournemain. De même la culture sans sol avec la technique « hydroponique » transformera le Sahara en jardin. Alice au pays des merveilles !

Je me demande s'il n'y a pas aussi un autre message implicite adressé aux pays producteurs de pétrole : « Nous pourrons bientôt nous débrouiller sans vous, autant être raisonnables tout de suite. »

Autre sous-entendu, derrière le caractère désastreux de la croissance zéro : à savoir, que les riches vont y perdre davantage. Le Hudson Institute joue évidemment moins les conflits que la séduction du succès. « Nous avons toutes les cartes en main » pour résoudre les problèmes et même pour assurer une prospérité sans précédent.

Mais ce qui est le plus contestable dans tout cela, se trouve d'abord dans la philosophie qui sous-tend l'ensemble de la thèse. Quel homme ? Quelle société ? N'est-on pas arrivé à des culs-de-sac précisément à cause du « refus de distinguer les moyens et les fins » ? Par exemple, l'industrialisation de l'éducation, de la santé, de l'homme lui-même. Un homme qui se voit tout à coup esclave de ses oeuvres, réduit à l'état d'instrument.

Comment mettre « toute considération éthique à part » ? Que sera cet homme « interchangeable », « ajustable », « contrôlable à volonté » ? Et cette « existence facilitée par les robots » ? Est-ce bien le grand objectif d'éducation que d'apprendre à consommer toujours plus sans devenir blasés ? Quelle philosophie sociale et politique peut justifier ou légitimer le grand écart entre riches et pauvres, que le Hudson Institute juge acceptable, pour ne pas dire inévitable dans sa logique libéraliste de la loi du plus fort ? Bien sûr, le discours se refuse à la « théorie du triage qui élimine évidemment les nations sans espoir ». Un peu comme ces choix des blessés pendant la guerre. Mais toute la philosophie de base aboutit à pareille barbarie déjà annoncée par les frères Paddock en 1968.

Et tout cela, cautionné par la science infallible, par l'évangile technologique. Un schéma religieux mal déguisé. Eh oui ! on parle de « forces éternelles ». Tout est promis, donc tout est permis. Étrange prélèvement sélectif de la tradition judéo-chrétienne qui a pourtant parlé aussi de déluge, de Babel. On comprend pourquoi ces savants font si peu de cas de l'histoire et de ses civilisations mortelles. « Tout au plus, disent-ils, des accidents de parcours. »

Il y a quelque chose d'infantile et d'irresponsable dans cette vision paradisiaque du monde. Une sorte de clin d'œil à la contre-culture et au *flower power* ! Une superdrogue d'optimisme ou d'aveuglement. Par exemple, ce propos sur la guerre du Viêt-nam. Les auteurs nous disent qu'elle a été une des plus humaines et des plus respectueuses de la vie. je voudrais citer un témoignage saisissant qui dénonce pareille imposture :

Les Américains utilisaient massivement le napalm, gel incendiaire qui dégage une chaleur d'un bon millier de degrés. Mais il ne suffit pas de

brûler les villages, il faut s'assurer que leurs habitants soient tous convenablement rôtis. On met donc des chimistes au travail. Successivement apparurent le pyrogel, qui brûle à près de 2000 degrés, le napalm B, qui colle à la peau et pénètre les chairs. On y incorporera de la thermite, du magnésium (3500"), puis du phosphore blanc, qui attaque le foie, les reins, le sang, le système nerveux...

Les bombes cassent tout. Mais les hommes sont comme la vermine planqués au fond d'un trou, il leur arrivait d'en réchapper. L'armée américaine a donc mis au point des bombes spéciales, dites précisément « antipersonnel ». Quand la bombe goyave explose, elle projette dans toutes les directions 300 petites billes d'acier, d'un demi-centimètre de diamètre. À la vitesse initiale de 1000 m/s, ça fait mal quand on se trouve sur la trajectoire.

Pourtant, ces billes avaient un inconvénient, elles provoquaient de belles blessures, bien franches. On leur substitue donc des fléchettes. Et on munit celles-ci de quatre ergots, pour être sûrs qu'elles déchirent les tissus et ne puissent pas ressortir.

Tout paraît dit ? Attendez. Il y avait tout de même des médecins, des chirurgiens qui, inlassablement, ramassaient les blessés, extrayaient, pansaient. Il fallait les empêcher de continuer. On se met donc en quête d'une matière plastique aussi dure que l'acier, mais qui aurait en outre la particularité et le mérite d'être transparente aux rayons X. Impossible ainsi de voir à la radio où sont fichés les éclats ; on ne peut plus opérer ¹⁹.

On s'explique difficilement une pareille barbarie en pleine civilisation des droits de l'homme ! Aurions-nous perdu le sens minimal du scandale ? L'économiste américain K. Galbraith rappelait récemment que la paix mondiale aurait des effets économiques désastreux. Surtout dans les pays riches. L'industrie de l'armement draine \$300 milliards par année. C'est plus que la dette globale du Tiers-Monde (\$200 milliards).

Mais tous ces chiffres sont bien connus. Certaines stratégies le sont moins. Telle la concertation des scientifiques de l'Est et de l'Ouest pour faire chanter leur bloc respectif et pour obtenir de nouveaux crédits. « Les Soviétiques sont en train de dépasser les Américains dans un secteur ou l'autre de l'armement. Alors il faut investir. » De

¹⁹ Gérard Bonnot, *La vie, c'est autre chose*, Belfond, 1976, pp. 24-25.

l'autre côté de la barricade, on agit de même. La concertation se fait en catimini, sous le couvert de rencontres scientifiques internationales... *neutres*. Vous savez, l'immaculée conception de la recherche, de la science. L'objectivité pure qui cache des marchés faustiens.

Comment justifier humainement, socialement, le budget américain de recherche : 50% pour les armes, 25% pour l'espace, 12% pour l'atome et un maigre 13% pour les besoins sociaux ?

Cette société donne le ton à toutes les autres. Le déplacement actuel vers l'exploration de nouvelles sources énergétiques reste dans la même trajectoire.

En dessous, se profile la même toise marchande qui abolit toute autre considération de valeurs. À ignorer celles-ci, on en vient à nier toute valeur à la vie, à l'homme. Certains diagnostics savants sont d'une inhumanité navrante. Van Hayek, prix Nobel de l'économie, vient de dire froidement : « Il faut accepter un chômage massif pour régler le problème de l'inflation. » Peu importe si on transforme une masse importante de citoyens en troupeaux d'assistés. Et voilà l'étrange science de service qui écrit notre histoire.

Pendant ce temps, des milliers de parents avouent qu'ils ne savent plus quoi transmettre aux leurs. « Nous ne savons plus ce qu'est le bien, mais nous voulons le transmettre à nos enfants. » N'est-ce pas là la crise la plus fondamentale qui rejoint l'analphabétisme philosophique de certains savants, politiciens, et idéologues de tous bords ? Une maladie de riches.

Il est trop facile de décréter l'impertinence de toute considération humaniste sous prétexte de l'indignité de ceux qui en discourent.

Peut-être faut-il d'abord bien discerner l'absence de qualification humaine dans les grands diagnostics sur la crise ? Comment nos sociétés libérales envisagent-elles l'avenir ? Quelle place l'homme y tient-il ? La prospective devrait nous en donner au moins une petite idée. Voici en résumé la réponse du Hudson Institute :

La société post-industrielle sera une société d'abondance, basée avant tout sur la production de services, sur une technologie capable de répondre à tous les problèmes et sur un État-Providence ; ce sera une société où tout change très rapidement, où les hommes sont en perpétuel mouvement, où le dynamisme est inscrit au cœur même des choses.

John Brown going from nowhere to nowhere, in less than no time for nothing. Drôle de « perpétuel mouvement ». Aucun changement majeur dans les modes de vie, dans l'organisation sociale et politique. Aucune échelle critique de valeurs. Rien sur les injustices et les contradictions. Et pas grand-chose sur l'homme lui-même.

Au passage, on va se demander si les valeurs sont des normes de comportement, des critères pour l'action ou des modèles d'évaluation. À gauche, on débattrait les fondements structurels de la fausse conscience idéologique qui impose les valeurs. D'autres vont rejeter toute approche de ce genre, sous prétexte qu'elles ne sont pas mesurables ou quantifiables. Quelques-uns, dans la même foulée, jaugent les « valeurs » au paramètre coût-bénéfice. Mais fait révélateur, ni les uns ni les autres ne parviennent à les identifier comme telles ou même à les nommer.

Une fois de plus, on peut constater que le « qualitatif » n'intéresse pas les divers courants scientifiques actuels. Par ailleurs, bien des militantismes sont aussi peu explicites sur les « nouvelles valeurs » à promouvoir. Un peu partout, c'est le vide philosophique. Le retour aux vieilles sagesses devient donc l'unique recours. Ambigu et contestable, dans la mesure où les inédits de l'histoire contemporaine n'y trouvent pas d'éclairage pertinent. Ce passéisme laisse entier le défi de réinventer une philosophie de l'homme et de la vie pour le présent et l'avenir. Je pense, par exemple, à une dynamique historique de la liberté accessible à l'ensemble des citoyens. Nous n'avons pas encore instauré la politique, l'économie et la culture correspondantes. Les uns et les autres s'arrêtent en chemin et retournent vite à telle ou telle forme de sécurisation ou d'« enfermement ». Le « néo-sécurisme » nord-américain en témoigne. De même, une certaine mode écologique qui voudrait la sécurité de l'instinct animal. Beaucoup de démarches soit scientifiques, soit idéologiques vont en ce sens.

Quant aux questions de contenu, à peu près tout le monde des « définites » de situation se défile. « Il faut insister sur le fait que notre analyse des valeurs ne vise pas à proposer de façon normative un ensemble donné de valeurs souhaitables » ? Voilà le nouveau lieu commun de plusieurs scientifiques, technocrates et politiciens. Il existe même chez nombre d'enseignants, de parents. Comme si témoigner de sa philosophie et de ses valeurs équivalait à les imposer.

Il se produit alors un vide spirituel très grave. J'ai déjà signalé le fait que les marchands et les agences de publicité ont décidé d'associer la vente des produits à une certaine philosophie de la vie. Ils ont découvert que plus personne n'en transmet, et que la majorité des citoyens en cherchant une désespèrent. Faut-il en rire ou en pleurer ? Les maquignons nous disent quoi acheter, quoi penser, quoi faire, comment vivre. Et nous les laissons faire au nom de quoi ?

Qui se penche sur ces questions si importantes de la confrontation des philosophies de la vie ? Qui s'intéresse à la crise actuelle de la transmission ? On n'a qu'à penser au monde éclaté des enjeux éthiques. Combien se défilent en prétextant que cela ne les concerne pas ? On dit la vieille morale dépassée, sans pour autant investir dans l'élaboration d'une autre. Et pourtant, il s'agit d'un domaine où les convictions ne se ramènent pas à des opinions aussi fluides que les modes. On serait prêt à le penser si on en juge par le traitement superficiel de plusieurs problèmes cruciaux qui se posent à la conscience moderne.

Les sciences humaines sont apparues après l'affaiblissement des traditions et l'éclatement des canaux institutionnels qui les transmettaient. Ces sciences portaient à l'origine une forte préoccupation de repenser l'homme dans l'inédit d'une nouvelle civilisation. Mais peu à peu, elles ont revendiqué une étrange neutralité. Comme si elles ne se déployaient pas dans un champ humain qui porte toujours des choix idéologiques et philosophiques.

La décision de privilégier tel ou tel objet de recherche n'est pas basée uniquement sur la logique interne d'une discipline donnée. Les procès de l'évolution médicale contemporaine nous révèlent un long refus de pareilles interrogations. Bien sûr, on compte des acquis

indéniables. Des techniques admirables. Mais on n'a pas su soumettre ce genre des moyens à une solide philosophie des fins. D'où cette absence de sagesse minimale dans bien des expertises modernes. Nous en avons donné de nombreux exemples.

Il y a là une énorme faillite humaine qu'André Malraux dénonçait au soir de sa vie, dans *L'Homme précaire et la Littérature*. Il revenait sans cesse sur cette conviction majeure : l'Occident ne sait plus ce qu'il attend de l'homme. Il ne croit plus en l'homme. Et partant, il ne peut plus « formuler et créer des valeurs ».

Une méthode, encore moins qu'une science, ne suffit pas à former une civilisation. Il y a bien des façons de chercher la bonne méthode qui résoudra tout en politique, en éducation ou dans les relations sexuelles. La bonne technique qui convient aux souris et aux hommes. Tout s'apprendra de l'extérieur, même le « métier d'homme ». Mais c'est toujours sur un lit de Procuste qui rend les hommes interchangeables. Bien peu de place pour une intériorité capable de se renouveler, de s'inventer, de se féconder à même son propre sol, sa conscience libre et responsable, son « soi » toujours inédit.

C'est l'engrais chimique en tout. Au moment où l'on découvre l'importance de réinventer une économie de recyclage de la nature, on en est encore à l'impérialisme des pilules dans la solution des problèmes humains. On vous apprendra tout dans la panoplie des cours du soir : « L'art de se faire des amis, l'équilibre moral, la joie de vivre, la façon correcte de s'alimenter, etc. Qu'importe si les éducateurs n'ont plus d'idéal à transmettre, si les pères de famille démissionnent. Il y a l'instruction pour les remplacer. » Des psychologues pour vous intégrer, des psychiatres pour vous aider à vivre. Si vous êtes insatisfaits, vous trouverez un guru qui vous enseignera à méditer.

« Être bien dans sa peau » se formule au passif. il y a maintenant des techniques positives, populaires, bon marché, sans recours coûteux à des spécialistes. Jogging et ginseng feront des miracles. Oh ! je n'ironise pas pour le plaisir de la chose. je veux tout simplement faire ressortir que les réponses actuelles, grandes ou

petites, politiques ou privées ne sont pas à la mesure de nos questions et de nos défis les plus humains.

Il est plus que temps de requalifier l'homme, sa conscience, son expérience. Nous en avons fait le parent pauvre de ce qu'on appelle aujourd'hui la « compétence » qui sait la tuyauterie, mais ignore la source. Et pourtant, l'on se fait fort de promouvoir le « s'éduquant ». Une coupe bien loin des lèvres. je ne nie pas la pertinence de cette aspiration. Mais c'est tout un style de civilisation qui la contredit. En tout, on compte sur les vitamines pour compenser la pauvreté du pain.

L'obsession de la bonne structure nous renvoie peut-être à ces temps préhistoriques où l'animal sans colonne vertébrale comptait sur sa carapace. Étrange régression. J'ai une autre idée de l'homme debout, conscient, libre, responsable, capable d'histoire et de politique, capable d'inventer son chemin, de se renouveler de l'intérieur.

Cette conviction, je voudrais la situer en conclusion, dans le dépassement de la dramatique contemporaine.

Quel homme ?

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

À ce nouvel horizon de l'histoire, nous sommes conviés aux tâches les plus matérielles et les plus spirituelles, aux extrêmes de la chair et de l'esprit.

- *Apprendre « ensemble » à partager le pain.*
- *Retrouver notre âme qui a faim.*

Plus que la lutte Est-Ouest, le drame Nord-Sud appelle cette synergie renouvelée du pain et du sens. Nous avons besoin de l'homme spirituel qui nous fait signe là-bas. En échange saurons-nous partager notre corbeille de pain ?

Ce langage de colombe fera sourire les éperviers des luttes à finir. Je le sais, nous en sommes toujours au Champ de Mars. Peut-être faudra-t-il enfin consentir à ouvrir d'autres chemins plus humains. Les graves échéances planétaires nous amènent à un tournant décisif. le doute de notre volonté politique si les uns et les autres, nous ne savons plus ni l'âme ni le pain.

Je trouve certaines problématiques à la mode bien superficielles. Telle celle qui dramatise l'opposition entre la croissance démographique du Tiers-Monde et la croissance économique des pays

riches. Une sorte de combat entre le nombre et l'argent. Ce genre de mathématiques ne mène nulle part. Cependant, j'admets qu'il y a là deux réalités importantes dont il faut tenir compte. Par ailleurs, j'y vois aussi l'obsession cumulative du matérialisme capitaliste le plus vulgaire.

On additionne les hommes comme les capitaux. Dans une telle logique, ceux-ci prévaudront toujours. La démocratie ne se réduit pas à une simple quantification des votes. On peut céder au même travers de bien des façons. À Yalta, Staline disait à Roosevelt : « L'intervention du pape, allons donc, il n'a pas un seul bataillon à jeter dans la mêlée. » Toujours la même logique du nombre, de la force quantitative.

Bien sûr, le poids des masses humaines fait peur aux impérialistes. Le Président Johnson affirmait avec cynisme : « un dollar de contraceptif vaut plus que cent consacrés à l'aide économique dans le Tiers-Monde ». Derrière ces propos, on retrouve une certaine orientation scientifique et technocratique très répandue. Elle cautionne de tels jugements politiques.

Je ne sache pas que les débats internationaux récents soient sortis de cette ornière. Vous y chercherez vainement les aspects humains qualitatifs des grands enjeux économiques et politiques, du « nouvel ordre mondial ».

Par-delà le terrain des nombres, sait-on quelle humanité à construire, à vivre ? Question non pertinente, parce que non comptable. Mais elle n'en demeure pas moins décisive.

Par ailleurs, si une gigantesque lutte de classes devenait inévitable, elle n'engendrerait pas une civilisation meilleure sans l'anticipation véritable d'un homme nouveau.

Il faut un second regard pour discerner la radicalisation charnelle et spirituelle de l'inédit humain caché dans la dramatique historique actuelle. Faim du corps là-bas et faim de l'âme ici, voilà le creuset commun d'une pauvreté peut-être nécessaire pour comprendre et vivre

une solidarité plus authentique. Une solidarité à la mesure de toute la communauté humaine.

C'est là le principal vivier d'énergies et de richesses oubliées, un peu comme ces réserves d'eau fraîche en attente sous une surface désertique désespérante.

On ne décide vraiment qu'au fond de soi.

L'humanité est peut-être au mitan de sa foulée historique connue.

L'homme au mitan de son existence ne connaît plus les torrents de sa jeunesse. Il doit creuser humblement le puits de sa vie, en quête de sources plus profondes. Mais voici que ses fouilles inquiètes et tâtonnantes libèrent tout à coup une eau vive et drue.

Il n'en serait pas ainsi si cet homme avait consacré tous ses efforts à refaire le vieil aqueduc, ou à en construire un autre. C'est pourtant le bête objectif de la plupart des débats et combats modernes. Les aqueducs ne font pas vivre. Ils n'ont pas de sens en eux-mêmes. Ils sont même inutiles quand on ne sait plus faire jaillir la source.

D'un diagnostic à l'autre, de la science à la politique, de l'avoir capitaliste au pouvoir communiste, c'est toujours la même obsession des contenants et la commune absence de contenu humain. L'aqueduc sans la source.

Ce pragmatisme instrumental a vidé l'homme de sa sève propre. Voyez tous ces paradoxes : la terre entière présente au T.V.-dîner et en même temps le silence solitaire autour de la table ! Le médium-message ! Ce n'est pas lui qui fait le problème, mais nous qui ne savons plus partager notre pain et notre âme.

Nous avons peut-être plus besoin de nos frères du Sud qu'eux de nous. Perdre le sens du pain, c'est perdre le sens tout court. Voilà ce qui nous arrive.

Depuis plus de deux siècles, la cité occidentale a moqué les sagesse historiques, les religions, les philosophies. Combien de

citadins modernes y voient là la cause principale de leur vide intérieur, de leur vague à l'âme ; la source majeure des opiums quotidiens que serinent nos enfers urbains ? Nous ne savons plus le sens simple et profond de la vie.

Même les objectifs valables de la technologie douce ne nous mèneront nulle part si les hommes du Sud ne font pas remonter vers les froidures de nos cités le courant chaud d'une humanité plus fraternelle.

« *Words, words* », dirait ici un personnage de Shakespeare. justement, c'est ce que nous reproche le Tiers-Monde. Là-bas, la vie est toute une. Chaque parole a le prix énorme d'un morceau de pain. Chaque geste doit s'inscrire dans une solidarité. Toute technique, toute politique doivent être immédiatement transmues en vie partagée, en cœur humain, en esprit vivifiant.

Comme l'homme du Sud, l'homme nouveau de la troisième révolution n'aura que faire des distinctions occidentales entre culture, économie et politique. Il faut une nouvelle organicité humaine de la tête, du cœur et des mains. Une « organicité » de la communauté, de ses outils et de son milieu. Un même mouvement vital de l'expérience intérieure et de l'aventure politique.

L'élan décisif sera toujours spirituel, et davantage toute tentative de dépassement. Le matérialisme a fait son temps. Il nous a autant aliénés du pain que de l'âme. L'humain véritable a déserté ses enceintes. Ce serait illusion de chercher à le réinventer. Il existe déjà, prêt à des renouvellements inédits. Mais il faut consentir à des démarches plus spirituelles pour le faire jaillir de source.

Répetons-le, l'histoire nous a appris que bien des révolutions sont nées d'une conviction historique prise tout à coup au sérieux.

La prochaine révolution sera celle de la conscience humaine.

Eh oui ! ce petit quelque chose qui a échappé au vieux fatum religieux d'hier et au matérialisme d'aujourd'hui. Cette instance qui

refusera de s'aliéner dans de nouveaux avoirs, pouvoirs et savoirs aussi contraignants que ceux du passé.

Une conscience qui remonte de toutes les libérations acquises et qui éclate comme un printemps inattendu après un long hiver matérialiste.

L'humanité contemporaine a perdu bien des sécurités, mais elle a retrouvé l'essentiel pour un nouveau départ : sa conscience, toujours mystérieuse, mais plus forte que jamais.

L'homme le plus humble sait maintenant que sa conscience est la force décisive du prochain dépassement.

Brejev, Pinochet et Skinner ne pourront pas arrêter cette troisième révolution. La conscience leur survivra. Elle fonde l'ultime liberté. Elle fait l'humain qui ne meurt pas.

La prochaine révolution sera aussi celle du pain.

À la fin de sa vie, Churchill avait prévu une telle dramatique : des enjeux majeurs, des luttes peut-être cruelles, et qui sait, des solidarités humaines inédites au creux de la faim. Mais le vieil homme d'État craignait le pire : la dégénérescence morale de la riche minorité blanche qui n'hésiterait pas à exterminer sauvagement une nouvelle invasion des barbares. Il anticipait une révolte gigantesque des pays de la faim.

J'ai fait état plus haut d'un cri semblable lancé dans un ouvrage très récent : *La Peste blanche*. je ne veux pas céder ici à une certaine vague apocalyptique parfois aussi superficielle que la réaction sécurisante inverse. Mais nous ne pouvons nier le caractère dramatique des prochaines décennies. J'entends de plus en plus d'hommes, de tous les points cardinaux, qui s'interrogent non pas sur un avenir meilleur, mais sur l'avenir tout court de la planète et de l'humanité.

Cette prise de conscience s'universalise. Elle agit d'une façon peu visible encore. Elle agit souterrainement. Elle se cherche des mains, une politique, une stratégie.

J'y vois le fondement positif du pari sous-jacent à une troisième révolution. L'articulation de cette nouvelle conscience aux luttes, aux solidarités et aux enjeux très concrets du pain me donne l'espoir de démarches plus réalistes et plus humaines dans la prochaine foulée historique.

J'anticipe même un saut qualitatif d'humanisation. Car peut-on souhaiter une dialectique plus belle et plus féconde que celle de la conscience et du pain par-delà la rencontre des deux faims évoquées plus haut ?

Nous sommes ici à la fine pointe de la chair et de l'esprit, de l'âme et de la vie. J'appartiens à une longue tradition historique qui fait passer l'aventure humaine par les solidarités du pain. Nous avons peut-être mis bien du temps à saisir le sens profond de cette conviction... et surtout sa portée historique, politique. Gandhi nous disait un jour : « Avez-vous vraiment compris les conséquences inouïes de votre foi en un Dieu qui se présente sous la forme du pain dans un monde affamé ? »

Cette révolution n'a pas encore eu lieu. je ne veux pas me limiter ici à mon point de vue de croyant. Car j'ai la conviction qu'une telle perspective concerne tous les hommes d'aujourd'hui :

- *Une même faim en quête de conscience.*
- *Une nouvelle conscience dans les luttes du pain.*
- *Une solidarité inédite du pain, qui change la vie.*
- *Une vie plus consciente et mieux assumée politiquement.*
- *Un homme nouveau voulu et aimé pour lui-même.*

C'est plus clair aujourd'hui. L'homme a la conscience de sa faim et la politique de son pain.

On ne peut plus séparer la conscience du pain et le pain de la conscience. Il faut apprendre à boulanger l'un et l'autre avec la même touche humaine.

L'axe Est-Ouest a failli à cette tâche. Un autre pari s'offre à nous. Il passe par le nouvel axe Nord-Sud. Le dialogue politique avorté débouchera peut-être sur une lutte radicale. Mais nous devons envisager plus sérieusement l'autre hypothèse plus positive, à savoir une solidarité sans précédent de la communauté humaine qui n'a jamais été confrontée à un enjeu aussi décisif : la victoire ou la défaite de l'humanité.

Le langage de la conscience et du pain paraîtra bien fragile devant la logique du dollar et du fusil. Mais le temps est venu de tenter un tel retournement révolutionnaire. Non pas par nécessité, mais par choix. Un choix fondé sur le meilleur de l'homme.

Un vieux rêve aussi, celui d'une humanité conviée à une même table.

Cette invitation ne vient pas du Nord, mais du Sud. Là où se trouve l'homme nu de la conscience et du pain.

Par-delà ces conjonctures historiques, on pourrait remonter un grand courant civilisateur jusqu'à des témoins aussi lointains qu'Eschyle anticipant une terre qui soit « demeure lumineuse »... une communauté humaine solidaire et transparente. Désespérer de cette visée, c'est avouer tragiquement la faillite inévitable de l'histoire.

Il ne faut pas remettre à plus tard cet horizon de peuples raccordés. Plus qu'un rêve lointain, c'est un même cœur d'homme qui se reconnaît jusque sur le Champ de Mars.

Eh oui ! nous ne ferons pas l'économie de durs conflits. Il y a quelque chose d'abyssal dans pareil constat, quand on sait les armes modernes. Mais on doit admettre que ce terrible recours à la guerre ne disparaîtra pas des mœurs en un tournemain. Raison de plus pour travailler de toutes nos forces à des confrontations plus humaines, pour ne pas dire plus civilisées.

Mais luttes et débats n'auront de sens que s'ils portent une volonté politique et une foi en une communauté humaine possible.

Une âme de paix et un pain partagé !

Nous sommes parvenus à une limite critique. Il y a en Europe un stock atomique suffisant pour faire sauter la planète.

Nous ne pouvons tolérer indéfiniment les guerres circonscrites entre grandes puissances, par petits pays interposés.

Nous ne saurions traiter à la légère des échéances planétaires aussi cruciales que le drame Nord-Sud, la crise énergétique, les famines à l'horizon.

Que le pain devienne, après l'argent, les armes et le pétrole, le principal atout de chantage et de domination, ce serait alors le bout du bout de la barbarie.

Voilà ce qui m'a amené à faire passer la troisième révolution par une nouvelle solidarité du pain et par la qualité du levain spirituel qui lui donne son sens humain le plus radical.

Si nous ne savons même plus entendre pareil langage, c'en est fait de notre civilisation.

Fin du texte